00101959

BOMBAY BRANCH

OF THE

ROYAL ASIATIC SOCIETY.

TOWN HALL, BOMBAY.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 21 October, 2015

4vols

G0.1
F-843.08
Mas/Nou
10 1959

NOUVEAUX CONTES MORAUX,

PAR MARMONTEL.

TOME DEUXIEME.

101959

A PARIS,

Chez { GARNERY, Libraire, rue de Seine, ancien hôtel Mirabeau.
MARADAN, libraire, rue Pavée-S.-André des Arcs, n°. 16.

ET A STRASBOURG,

Chez les Frères LEVRAULT, libraires.

AN 9. (1801.)

NOUVEAUX CONTES MORAUX.

TOME DEUXIEME.

00101959

CONTES MORAUX.

L'ÉCOLE DE L'AMITIÉ.

Tout le monde connoît la Pupille de Grandisson, cette Emilie Jervins, si naïve, si tendre, si innocemment amoureuse de son Tuteur; eh bien, j'ai trouvé dans le monde une seconde Miss Jervins, plus vive, moins timide, plus animée que la jeune Anglaise, et un peu mieux instruite qu'elle de ce qui se passoit dans son cœur; mais aussi ingénue que l'autre étoit naïve, et plus intéressante encore dans ce qu'elle appeloit ses premières amours. C'étoit Delphine de Seralis, depuis Madame de Néray. Comme elle ne vit plus, et qu'il n'y

a dans mes souvenirs rien que d'honorable pour elle, je crois pouvoir redire ce qu'elle m'a conté.

Un jour que, jeune encore, elle m'avoit parlé avec une extrême sagesse des légèretés, des caprices, des airs d'étourderie et de dissipation qui étoient à la mode parmi les jolies femmes, et que je lui témoignois combien j'étois surpris de ne lui voir, ni dans l'esprit, ni dans le caractère aucune des frivolités ni des vanités de son sexe : Ah ! me dit-elle, j'étois née pour en avoir autant qu'une autre ; mais de bonne heure, je fus en bonne école ; et si vous me trouvez raisonnable, j'en dois rendre grace à l'amour.

Comme c'étoit la première fois que j'entendois dire que l'amour eût contribué à former la raison, je la priai de m'expliquer comment s'étoit opéré ce prodige.

Vous avez connu, me dit-elle, celui qui, le premier, m'inspira le de-

sir de plaire. Je ne veux pas vous le nommer, et je l'appellerai Alcime; mais si je le peins bien, vous le reconnoîtrez.

Il avoit quelque ressemblance avec Sir Charles Grandisson : comme lui vertueux, modérément sensible, sage dans tous ses goûts, incorruptible dans ses mœurs, possédant son ame et ses sens dans une paix inaltérable, Alcime étoit, dans sa jeunesse, l'homme du monde le plus considéré.

Dans le petit nombre des sociétés dont il avoit fait choix, on le citoit comme un modèle, on l'écoutoit comme un oracle. Il y montroit un esprit cultivé, riche de mille connoissances variées, et recueillies par une mémoire étonnante, un goût exquis, une raison pleine d'éloquence et de charme, une politesse attentive et délicate, mais simple et naturelle, une fierté mêlée et tempérée de modestie, peut être un sen-

timent de lui-même assez haut pour s'appeler orgueil, s'il n'eût pas été aussi juste, mais qui étoit comme enveloppé dans la plus timide pudeur. A tant de qualités, la Nature avoit joint une figure intéressante, des traits nobles et doux, le charme d'un regard où se peignoit une belle ame, une bouche dont le silence même étoit touchant lorsqu'il daignoit sourire, et un son de voix enchanteur.

La maison de Madame d'Olme étoit l'une de celles qu'il fréquentoit le plus assidument. Il y dînoit, une fois la semaine, avec des femmes de l'ancienne Robe, que leurs filles accompagnoient. J'y fus menée dès l'âge de seize ans. C'étoit-là notre jour de fête.

Vous pensez bien que dans ce cercle, mes compagnes et moi nous faisions peu de bruit. Nos langues y étoient captives, et nos regards ne l'étoient guère moins; mais

tandis que la modestie tenoit nos yeux craintivement baissés, rien n'échappoit à nos oreilles.

J'étois sur-tout attentive au langage plein de douceur et de sagesse qu'Alcime tenoit à nos mères, en leur parlant du soin d'observer, d'éclairer, de diriger le naturel dans l'éducation des enfans, de le ménager, de l'aider, d'user envers lui d'indulgence même en le corrigeant, surtout disoit-il, dans le sexe le plus foible et le plus flexible. Vous auriez cru voir un fleuriste cultivant, d'une main légère, des plantes délicates qu'il eût craint de blesser. Je lui savois gré de ces craintes, de ces ménagemens timides; je croyois être l'une des fleurs qu'il appréhendoit de ternir.

Je ne pensois encore, ni à lui plaire, ni à l'aimer plus que ne l'aimoit tout le monde. Je savois que j'étois jolie, mais je ne m'apercevois pas du plaisir que j'avois à l'être

ce jour-là plus que de coutume. Je ne croyois le trouver beau lui-même que parce qu'il l'étoit, et que j'avois des yeux. Mais insensiblement je m'apperçus qu'avec ces yeux, j'avois aussi un cœur : Alcime m'occupoit sans cesse. Je jouissois plus que lui-même des déférences qu'on lui marquoit ; j'étois fière des avantages que lui donnoient sur les autres hommes son esprit et son caractère ; et si quelqu'un lui disputoit l'empire de l'opinion, je m'en dépitois en secret, et je le traitois de rebelle.

Une seule qualité lui manquoit à mon gré pour être accompli, c'étoit la sensibilité : poli avec les femmes, il n'étoit point galant, il plaisoit sans songer à plaire. Il se corrigera peut-être de ce défaut, disois-je, mais ce ne sera point ici assurément qu'il perdra son indifférence ; et la tranquillité dont son ame jouit est avec nous en sûreté.

Dès-lors je commençai à m'im-

patienter du rôle de statue qu'il falloit jouer à mon âge. Quelle opinion pouvoit-il avoir de ce groupe de jeunes filles muettes et presque immobiles ? Qu'on fût belle et bien faite, c'étoit peut-être bien quelque chose à ses yeux ; mais ces qualités pouvoient être celle d'un marbre inanimé ; et chacune de nous avoit l'air d'attendre, sur son piédestal, le miracle opéré en faveur de Pigmalion.

Quel usage inhumain que celui de tenir à la gêne, et comme scellé, ce que le naturel pouvoit avoir d'intéressant ! A seize ans, on avoit déjà des sentimens et des idées : on n'auroit pas si bien raisonné que ces Dames ; mais peut-être le peu d'esprit que l'on avoit reçu de la Nature, auroit-il eu, dans sa simplicité, sa justesse et son agrément ; et jusqu'à ce qu'on eût la langue déliée à l'autel de l'Hymen, il étoit triste et rigoureux d'être condamnée au silence.

Ce qui m'affligeoit encore plus, c'étoit de voir qu'Alcime, occupé de nos mères, n'eût aucune pitié de nous, et qu'il nous laissât l'écouter, sans chercher au moins quelquefois à lire dans nos yeux l'impression qu'il faisoit sur nos ames... Sur nos âmes ! Et sait-il seulement, disois-je, si nous en avons une ? Est-il curieux de le savoir ? Nous fait-il la grace de croire que notre esprit soit digne de goûter, d'admirer le sien ? Il étoit doux, poli, respectueux avec moi, avec mes compagnes, mais uniquement, également, sans aucune distinction. Cependant la persuasion qui sembloit couler de ses lèvres, ses lumières, son air de bonté, de candeur, l'élévation de son ame, la sérénité peinte sur son visage et dans ses yeux, cet air d'Apollon rayonnant, charmoient toute la Société ; et malgré mon dépit, moi-même j'en étois ravie. Mais si dans mon ravissement, j'osois lever les yeux, hé-

las ! c'étoit au Ciel qu'il falloit adresser ma vue, quoique dans ce moment, ce ne fût pas au Ciel que mes yeux avoient à parler.

N'y avoit-il donc pour moi aucun moyen de fixer son attention ? Au moins, disois-je, on nous permet de développer dans le monde, les talens qu'on a bien voulu cultiver en nous dès l'enfance ; Alcime daignera peut-être aimer ou la danse ou le chant. Appliquons-nous à nous donner ce foible mérite à ses yeux.

Dans la saison du bal, Madame d'Olme en donna un. J'y dansai de mon mieux ; mais en dansant, j'eus beau chercher des yeux mon Sage, il causoit avec un vieillard dans le salon voisin, tandis que pour lui seul je déployois toutes mes graces.

Peu de jours après, Madame d'Olme eut chez elle un petit concert. J'y chantai. Je savois qu'à l'Opéra-Bouffon, Alcime étoit assidument du nombre des Amateurs qui

occupoient le coin de la Reine ; et je m'étois donné une peine infinie pour exceller, s'il m'étoit possible, dans la brillante exécution des airs italiens que je devois chanter. J'espérois qu'il m'applaudiroit ; il m'applaudit, mais foiblement, plutôt en homme complaisant et poli, qu'en homme sensible et charmé. Je fus, comme vous croyez bien, peu flattée d'un tel succès ; et les éloges que je reçus d'ailleurs ne me tinrent pas lieu des siens.

Sans désespérer cependant de le réduire à s'occuper de moi, je m'avisai, d'engager mes compagnes à essayer, sous les yeux de nos mères, s'il nous seroit permis, de nous dire entre nous, tantôt à demi-voix, et tantôt à l'oreille, quelques petits mots échappés. L'essai me réussit. Nos mères, d'abord inquiètes de cette nouveauté, se consultant des yeux, alloient nous l'interdire ; Alcime cette fois voulut bien plaider

notre cause, mais avec l'indulgence qu'on a pour des enfans. Il fit entendre que la froide raison n'avoit rien d'assez amusant, d'assez intéressant pour de jeunes esprits; que le sérieux, à notre âge, devenoit bientôt ennuyeux, et qu'il falloit nous laisser au moins quelques momens de cette innocente gaîté qui nous alloit si bien, et nous embellissoit encore.

Ces derniers mots ne m'échappèrent point; et dans nos propos, j'eus grand soin de faire jouer tout leur jeu aux traits de ma physionomie. Je m'animois, j'agaçois mes compagnes; en disant des riens, j'avois l'air de pétiller d'esprit et de vivacité; et je ne manquois pas d'enjoliver ma bouche de tous les charmes du sourire : quelquefois même je riois aux éclats sans savoir de quoi; car j'avois d'assez belles dents. Je mourois d'envie de le rendre curieux de nos entretiens; mais, hélas! j'y

perdois mes peines : il nous laissoit dans notre coin jouer et causer à notre aise ; et de tout mon petit manège, il ne me restoit plus que le regret de ne l'avoir pas écouté.

Je ramenai vers lui toute mon attention, sans pouvoir m'attirer la sienne. Enfin mon impatience poussée à bout, me fit prendre un parti violent. Je lui écrivis ; mais dans ma lettre, je gardai l'anonyme et je sus déguiser ma main. La voici cette lettre ; car je ne veux rien vous cacher.

« Je m'ennuie, Monsieur, de voi
» qu'on ne soit rien pour vous, par-
» ce qu'on a le malheur d'être jeune,
» et que dans votre estime, il n'y
» ait que les mères qui ne soient plus
» enfans. Eh bien ! je veux qu'Al-
» cime sache que, dans le monde,
» il voit une jeune personne très-
» attentive à recueillir ses sentimens
» et ses pensées ; je veux qu'il sache
» que, dans sa bouche, la sagesse a

» pour moi un charme irrésistible ;
» et que sa voix la fait pénétrer dans
» mon ame ,

Comme un jour pur dans des yeux délicats.

» Je veux qu'il sache enfin que le plus
» estimable des hommes, en est aussi
» le plus aimable pour moi, non pas
» à cause de sa figure, qui pourroit
» être un symbole trompeur des ver-
» tus dont elle est l'image, mais à
» cause de la bonté, de la beauté
» d'une ame qui se peint dans tous
» ses discours comme dans une glace
» pure, et qui, je crois, n'a jamais
» su ni feindre, ni dissimuler ».

Le Sage le plus flegmatique auroit été flatté de cette lettre. Alcime a depuis avoué qu'il ne l'avoit pas lue sans quelque émotion ; et en m'en parlant, long-tems après, son visage, qui rougissoit aussi facilement que celui d'une vierge, se coloroit encore d'une aimable pudeur.

Dès-lors il ne put se défendre

d'une attention involontaire pour les jeunes personnes qu'il avoit négligées. Je vis fort bien que ses regards, en passant et en repassant sur notre joli groupe, y cherchoient l'anonyme, et il lui fut facile de l'y appercevoir : mon trouble et mon saisissement suppléoient à ma signature ; je la sentois écrite sur mon front en lettres de feu. Je fus donc reconnue ; et je n'en pus douter, car lui-même il baissoit la vue quand ses yeux rencontroient les miens.

Vous allez croire que je fus bien aise que mon secret m'eût échappé. Point du tout ; dès que je crus voir tomber le voile du mystère, la modestie naturelle à mon âge reprit sur moi tout son empire. Je perdis contenance ; et au lieu du plaisir que je croyois avoir à être distinguée, je n'en ressentis plus qu'un pénible embarras. Ma lettre lui en avoit trop dit : tout ce que j'avois dans le cœur, je croyois l'avoir révélé ; ces mots,

sur-tout, *l'homme le plus aimable*, me faisoient naître des scrupules. Pourquoi lui avoir parlé de sa beauté ? et de quoi m'avisois-je de vanter sa sagesse ? L'éloge même de ses vertus étoit déplacé dans ma bouche. De quel droit me croyois-je digne de le louer ? Que devoit-il penser d'une jeune personne qui, dans le monde, auroit voulu fixer l'attention d'un homme, et qui, à seize ans, s'impatientoit d'être négligée comme un enfant ? Quelle imprudence enfin de lui avoir écrit à l'insçu de ma mère ! Et s'il n'y avoit aucun mal, comme je l'avois cru, pourquoi le lui avois-je caché ?

Cependant je n'avois encore rien avoué ; mon trouble et ma rougeur n'étoient que des indices ; il ne tenoit qu'à moi d'en effacer l'impression ; et si je savois feindre, tout seroit bientôt oublié. Je pris donc, ou plutôt je crus prendre avec lui un air de froideur et de négligence ; et

lorsqu'en se mêlant quelquefois à nos entretiens, il vouloit bien m'adresser la parole, j'avois dans mes réponses cette légèreté craintive de la biche, qui ruse devant le chasseur. J'éludois ses questions comme autant de filets : un mot quelquefois vif, le plus souvent timide, me dégageoit d'un pas difficile et glissant.

Mais lorsque je croyois lui avoir donné le change, et que je le voyois interdit, j'en avois du regret, et je me reprochois un déguisement inutile. Je devois bien penser que j'avois été reconnue ; et il y avoit plus que du caprice et de l'inconséquence dans ma dissimulation. C'étoit désavouer le plus pur, le plus juste hommage ; et cela seul pouvoit ôter à ma conduite le caractère d'innocence qu'elle auroit à ses yeux avec plus d'ingénuité.

Vous le dirai-je enfin ? j'osai penser au mariage. Jeune et riche héritière, d'un état convenable au sien, pour-

quoi n'aurois-je pas desiré de lui plaire ? Ne faut-il pas, disois-je, que l'on pense bientôt à m'établir ? Et si l'époux que l'on me donnera n'a fait que me voir dans le monde comme une peinture mobile ; s'il faut que sur parole il me suppose une ame, un caractère, un peu d'esprit et de bon sens, sera-t-il bien flatté, bien envieux de m'obtenir ? Celui-ci est le seul au monde à qui je ferois gloire d'être unie ; et s'il daignoit me demander, certes je défierois père et mère de mieux choisir. Si donc il m'engageoit lui-même à convenir que la lettre anonyme étoit de moi, j'étois déterminée à lui en faire l'aveu, et j'en attendois le moment.

Ce moment ne vint point ; et plus réservé que jamais, Alcime s'en tint avec moi, comme avec mes compagnes, à cette politesse affectueuse et simple dont mon cœur ne pouvoit ni se plaindre, ni se louer.

J'étois mal à mon aise, et si mal

que j'aurois voulu ne l'avoir jamais vu, ou ne plus le revoir, lorsque je fus saisie d'un sentiment plus vif, plus affligeant que ma tristesse.

Un jour, la veille de celui où nous devions dîner ensemble, Madame d'Olme fit prévenir ses amis que son dîner n'auroit pas lieu; qu'Alcime étoit malade, qu'il étoit pris d'un accès de goutte assez fort pour donner de l'inquiétude.

C'étoit, reprit Madame de Néray en soupirant, un mal héréditaire, dont Alcime, dès sa jeunesse, avoit senti les premières atteintes, et qui ne l'a pas laissé vieillir. Ma mère, à son réveil reçut cette triste nouvelle; et quand j'allai la voir, elle me l'annonça. J'eus à peine la force de lui demander s'il y avoit du danger. Mais oui, dit-elle, on craint pour les organes de sa vie. Si la goutte les attaquoit, il n'y a point de mort plus soudaine. Souvent en moins d'une heure on est étouffé.

Jugez comme je fus moi-même étouffée en entendant ces mots terribles. Mon cœur saisi d'effroi, suffoqué de douleur, ne put retenir ses sanglots ; mes yeux se remplirent de larmes. Ah ! m'écriai-je, quel malheur s'il en mouroit ! et toute en pleurs je me laissai tomber sur le lit de ma mère. Cette scène imprévue l'étonna encore plus qu'elle ne l'attendrit.

Ma fille, me dit-elle, d'où vous vient cet excès de sensibilité pour un homme sans doute bien estimable, mais étranger pour vous ? Hélas, lui dis-je, à qui la vertu est-elle étrangère ? L'intérêt qu'elle vous inspire est juste, reprit elle ; mais dans une jeune personne, il ne doit pas aller si loin. Et que seroit-ce donc, ma fille, si vous aviez à craindre pour sa vie ? Je ne répondis qu'en pleurant ; et ma mère, dans ce moment, ne crut pas devoir insister.

Mais lorsque nous eûmes appris

que le péril étoit passé, et que la douleur, vive encore, mais fixée aux extrémités, n'avoit plus rien de redoutable, ma mère voulut pénétrer jusqu'à la source de mes larmes; et d'un air doux, mais imposant : Ma fille, à présent, me dit-elle, que vous êtes tranquille, expliquez-moi la cause de la désolation où vous avez été, quand nous avons craint pour Alcime. Ma mère, hélas! que vous dirai-je, lui répondis-je en rougissant? Alcime est à mes yeux le plus intéressant des hommes, parce qu'il n'en est point de meilleur, de plus sage, ni de plus vertueux que lui; c'est tout ce que j'en sais moi-même. — Et de ces sentimens qu'il vous a inspirés, lui avez-vous fait confidence? (ma rougeur redoubla) répondez-moi, ma fille : en est-il instruit? — Je le crois. Au moins a-t-il dû s'en douter. Elle fut un moment recueillie en silence, et puis : Allez, ma fille, me dit-elle, et défiez-vous,

à votre âge, de cette sensibilité dont le caractère est louable, mais dont l'excès est dangereux.

Dès-lors je vis ma mère inquiète et préoccupée. La convalescence d'Alcime fut célébrée, comme une fête, dans la société de son amie Madame d'Olme. Mais au milieu de la joie commune, je sentis que mon cœur n'étoit pas content; et plus mon émotion étoit vive et profonde, plus je faisois d'efforts pour la dissimuler.

Alcime enfin jouit lui-même du plaisir qu'on avoit de le revoir rendu à la vie et à la santé; et ce fut là qu'en observant mes yeux, à chaque instant mouillés de larmes, ma mère prit la résolution de se priver d'une société qui faisoit ses délices, plutôt que de m'y exposer plus long-tems, au danger qu'il y avoit pour moi.

Je vais, dit-elle à Madame d'Olme, vous surprendre et vous affliger. Les plus doux momens de ma vie sont,

vous le savez bien, ceux que je passe auprès de vous; et cependant je suis obligée de me sévrer pour quelque tems du plaisir de vous voir. Ne m'en demandez point la cause; et croyez qu'elle est sérieuse, puisque je me suis fait un devoir d'y céder.

La cause, je la sais, lui dit Madame d'Olme en souriant. Mais le rémède est simple; il faut venir me voir et dîner avec moi, les jours qu'il n'y vient pas. Qui donc, lui demanda ma mère? — Qui? celui que vous redoutez. — Ah, Madame! ce qui m'afflige est donc bien visible! — Oui, pour moi, qui ai presque les yeux d'une mère, comme j'en ai le cœur pour ma chére Delphine; mais de quoi vous alarmez-vous? et qu'y a-t-il donc de si triste et de si dangereux dans une inclination que vous et moi nous aurions prise innocemment comme elle, si à son âge, nous avions vu celui qui en est le digne objet? Pour moi, je le con-

fesse, si à cinquante ans il étoit permis d'être amoureuse, je le serois d'Alcime. Delphine, à seize ans, est sensible au charme d'un naturel plein d'agrément; elle a raison : elle s'est prise d'admiration, d'amour, si vous voulez pour un vertueux et beau jeune homme; eh bien, il faut qu'elle l'épouse. Je me charge, si vous voulez, de nouer ce petit Roman.

Mon Dieu, lui dit ma mère, comme vous cheminez! Je suppose, ou plutôt j'avoue cette inclination naissante dans le cœur de ma fille; qui vous dit qu'Alcime y réponde? Savons-nous même, vous et moi, si jamais il y répondra? En doutez-vous, reprit Madame d'Olme? Il étoit vraiment difficile si, avec ses biens, sa naissance, et mille fois plus d'attraits qu'il n'en faut pour tourner la tête à un Sage, ma Delphine ne faisoit pas la conquête de celui-ci. Laissez-moi le voir tête-à-tête et

lui parler un peu ; je vous réponds de lui.

Savez-vous, lui dit-elle, Alcime, une nouvelle intéressante ? N'allez pas me contrarier ; car je ne dis jamais que des nouvelles sûres, et je ne veux pas qu'on en doute. — Voyons, Madame ; j'aime assez à vous croire, vous le savez ; quelle est votre nouvelle ? — Que vous vous mariez. Moi, Madame ! Ah ! je vous proteste que je n'y ai pensé de ma vie. — Vous y penserez donc pour la première fois ; car c'est une affaire arrangée. — Et qui, Madame, a pris la peine de l'arranger, sans moi, cette affaire importante ? — Moi, Monsieur, oui, moi-même : une riche héritière, d'un état honorable, belle comme le jour ; et la voilà, faisant de moi l'éloge le plus accompli. — Eh bien, Madame ? — Eh bien, cette jeune personne est disposée à recevoir avec docilité la main de son mari de la main de sa mère ; et sa mère ne voit pour elle

au

au monde aucun mari qu'elle préfère à vous. — Hélas, Madame! il y a si loin des sentimens que je puis inspirer, à celui qui seul peut fixer et remplir le cœur d'une femme! Non, croyez-moi, je me connois, je ne suis pas fait pour l'amour. La goutte est dans mon sang une vieillesse anticipée. — C'est cependant, mon cher goutteux, de l'amour que vous inspirez : oui de l'amour, le plus vrai, le plus tendre, de celui qui jamais ne trompe, de celui qui ne sait pas même ce qu'il est, tant il est innocent et pur. — Oui, Madame, vous le croyez; et il ne tient qu'à moi de le croire moi-même, si j'écoute ma vanité; mais je sais mieux apprécier les sentimens qu'on a pour moi; et dans ces sentimens qui me flattent et qui m'honorent, il n'y a pas une étincelle, pas une bluette d'amour. Elle insista; et lui, pour la dissuader : Je ne sais pas, dit-il, quelle est cette jeune personne; mais je gage

que c'est la même qui a eu la bonté de m'écrire; et je veux bien que vous voyez ce qu'elle a pour moi dans le cœur. Alors dans l'intime confiance de l'amitié, il lui communiqua ma lettre.

Non, dit-elle, après l'avoir lue, je conviens que ce n'est point là de cet amour qui flatte la vanité d'un jeune fat. Mais pour une ame comme la vôtre, Alcime, y a-t-il rien de plus doux, de plus touchant ? Et ne seriez-vous pas heureux de posséder une femme aimable, et qui vous aimeroit ainsi ? Oui, dit-il, plus heureux que si elle avoit pour moi l'amour qu'un joli homme inspire. Mais mon éloignement pour les soins domestiques, mes goûts pour des occupations sérieuses et solitaires, le besoin que j'ai d'être libre, indépendant et tout à moi, le plan de vie que je me suis formé, analogue à mon caractère, tout me défend de jamais penser à un engagement dont je revère la sainteté, mais dont les devoirs m'é-

pouvantent; et sérieusement je vous prie de n'y jamais penser pour moi.

Il faut donc, dit Madame d'Olme, interdite et fâchée de sa résolution, que cette pauvre enfant s'éloigne et cesse de vous voir. Pourquoi, lui demanda-t-il froidement — Pourquoi, parce qu'il est possible, et plus que possible sans doute qu'elle se laisse dominer par une inclination qui feroit son malheur. Point du tout, reprit-il, je suis aussi sûr d'elle que de moi-même; et ce qui peut lui arriver de plus heureux, c'est de me voir souvent, avec le desir de me plaire et l'espérance d'être à moi.

Alcime! vous n'y pensez pas, reprit Madame d'Olme avec étonnement. Se peut-il qu'un homme aussi sage propose une chose aussi folle? Vous voulez qu'une mère qui sait déjà sa fille éprise d'un sentiment si vif et sans espoir, lui laisse respirer un feu que bientôt la raison, ni le devoir, ni nul objet nouveau n'au-

roit la puissance d'éteindre ! Assurément il n'y auroit pas moins de cruauté que d'imprudence; et je suis trop amie de Madame de Séralis pour le lui conseiller. Hé bien, dit-il en souriant, ce sera moi qui lui en donnerai le conseil ; faites que nous puissions en raisonner ensemble. Si elle m'estime assez pour se fier à moi, je lui rendrai, en formant à mon gré l'esprit et le cœur de sa fille, le plus rare service, le plus essentiel qu'ait jamais rendu l'amitié. Car je me pique aussi, à ma manière, de sensibilité et de reconnoissance ; et ce ne sera pas en vain qu'une jeune et belle personne aura daigné penser à moi.

Ma mère, à qui Madame d'Olmé, sans s'expliquer sur le succès de sa médiation, proposa l'entrevue que demandoit Alcime, l'accepta comme un bon augure, et se rendit chez son amie avec ce battement de cœur qui n'est connu que du cœur d'une mère. Alcime l'y attendoit.

L'entretien commença par les inquiétudes que la nature inspire sur le destin de ceux à qui l'on a donné le jour, sur les dangers d'une passion naissante, quelque louable qu'elle puisse être; et sur le pressant intérêt ou de la rendre légitime ou d'en arrêter le progrès; enfin le dialogue se rapprochant de son objet, ma mère me nomma.

Si je parlois, dit-elle, à un homme ordinaire, je sais quelle réserve m'imposeroient les bienséances; mais avec vous, Alcime, je ne crains ni d'ouvrir mon cœur, ni de trahir le secret du cœur de ma fille. Elle est sensible (et je lui en sais gré) à ce qu'elle me voit chérir, à ce qu'elle m'entend louer et admirer sans cesse; enfin elle vous aime autant qu'une ame innocente et pure, mais vive et tendre, peut aimer. Si avec cette ame ingénue, et un naturel que je crois heureux, ma fille vous convient, il n'y a pas

sous le ciel un homme que je préfère à vous pour elle ; et pour moi-même le comble de la gloire et du bonheur seroit de vous entendre m'appeler du doux nom de mère. A présent, parlez-moi avec votre sincérité ordinaire : voulez-vous être son époux ?

Madame, lui répondit Alcime, si la Nature, qui dès sa naissance, a mis en moi un germe indestructible dès plus vives douleurs, ne m'avoit pas inspiré par-là un juste éloignement pour un état qui perpétueroit dans mes enfans le funeste héritage que m'ont transmis mes pères ; si sans impiété je croyois pouvoir mettre au jour des êtres souffrans comme moi ; de quelque prix que soit pour moi la liberté, je sens qu'une union si douce lui seroit encore préférable. Mais exposé à donner à ma femme le spectacle de mon supplice, et presque assuré de le voir se renouveler dans mes enfans, je me sens,

je l'avoue, une répugnance invincible à m'associer des innocens pour souffrir avec moi, et après moi encore. Je n'ai que le courage d'être seul malheureux.

Mais si, en attendant un époux, vous daignez, Madame, agréer pour votre fille, un ami sûr, et qui s'engage à remplir auprès d'elle, avec la piété la plus tendre, les saints devoirs de l'amitié, c'est l'office qui me convient; et il m'acquittera de ce que je lui dois de zèle et de reconnoissance. Belle, riche, bien née (je repète l'éloge qu'il fit de moi), et sur-tout élevée par une mère comme vous, elle aura dans le monde, le choix d'un époux digne d'elle; mais un ami, tel que moi, Madame, j'ose dire qu'il est si rare qu'on ne le retrouve jamais.

Sans doute, répondit ma mère d'un air sérieux et froid, c'est un trésor inestimable; mais, Monsieur, trouvez bon que je le ré-

serve à ma fille pour un âge plus avancé.

Cet âge, reprit-il, ne sera plus celui où n'écoutant que moi, elle prendroit, sans le savoir, les impressions de mon ame : l'empire que je puis avoir sur la sienne sera passé ; ce ne sera plus moi qui réglerai ses goûts, ses sentimens et ses pensées ; et d'autres affections lui feront ressentir leur pouvoir et leur influence. Jusque-là, je le sais, vous aurez pu former sa raison et son caractère ; mais, Madame, on fait bien souvent pour l'homme que l'on aime et à qui l'on veut plaire, on fait pour lui sans y penser, ce qu'on ne feroit pas pour la mère la plus chérie ; et cet ascendant invisible a d'autant plus de force qu'on ne s'en doute pas.

Eh, Monsieur, c'est cet ascendant en effet si doux et si fort, que je redouterois pour le cœur de ma fille. Juste ciel, que proposez-vous !

Moi ! l'abuser, la pauvre enfant, jusqu'à lui laisser croire qu'elle vous seroit destinée !

Oui, Madame, il faut, vous et moi, non pas lui faire entendre, mais lui laisser au moins penser qu'il est possible que vos vœux et les miens s'accordent avec ceux qu'elle aura formés. Sans cette illusion, je ne puis rien pour elle. C'est l'ame du projet que j'ose concevoir d'en faire une femme accomplie. — Et que deviendroit-elle, lorsqu'insensiblement changés en habitude, ce desir de vous plaire, ce plaisir innocent de vous aimer, cette espérance d'être à vous, devroient s'évanouir; et qu'on lui annonceroit que le seul homme pour lequel la malheureuse voudroit vivre, ne seroit pas celui qu'elle devroit aimer ? Ce charme détruit, cette erreur si cruellement dissipée, me fait frémir pour mon enfant. Non, elle ne doit plus vous voir. Ma-

dame d'Olme étoit de l'avis de ma mère.

Mesdames, leur dit-il, vous n'y entendez rien. *L'amour commence par l'amour*, la Bruyère l'a dit ; et combien que s'exalte tout autre sentiment, comme l'estime et l'amitié ; ce ne sera jamais cet amour qui seul est à craindre. Laissez donc ma chère pupille m'aimer autant que je puis être aimé ; et quand viendra l'heure où l'amour poindra sur l'horison, ne soyez point en peine : les petites lueurs de sensibilité s'éteindront devant lui, tout aussi vîte que les étoiles aux premiers rayons du soleil. Je ne demande qu'un beau jeune homme que vous choisirez avec soin, un peu plus âgé qu'elle, aimable, intéressant et amoureux sans doute ; je vous promets que l'ami de Delphine aura bien de la peine à n'être pas tout-à-fait oublié. Laissez donc la simple amitié doucement amuser le loisir de son ame ; je ne veux que

deux ans pour perfectionner ce bel ouvrage de la Nature, et pour n'y laisser rien à desirer, ni à sa mère, ni à son époux.

Ma bonne amie, dit Madame d'Olme à ma mère, rendons cet hommage inqui à la sagesse, à la bonté d'Alcime, de lui confier l'ame et le cœur de Delphine. Il en répond; il n'est pas homme à nous tromper. Ma mère y consentit.

Ce ne fut pas, comme vous croyez bien, sans un saisissement de surprise et de joie, que je vis Alcime introduit et comme installé chez ma mère. Il n'y fut pas d'abord aussi assidu, ni aussi occupé de moi que je l'aurois voulu; mais bientôt s'établit entre ma mère et lui une liaison plus étroite, et moi-même je fus admise dans cette douce intimité. Peu à peu je devins pour lui l'objet d'une attention particulière; et je m'apperçus que ma mère vouloit bien sans inquiétude, nous laisser causer tête

à tête, lorsque d'autres soins l'occupoient.

Dans notre premier entretien, il me parla, ou pour mieux dire, il me fit parler de mes compagnes; et sur chacune d'elles il voulut savoir mon sentiment, soit, dit-il, en bien, soit en mal; car c'est ainsi qu'on est sincère.

En bien, lui dis-je, il m'est facile de vous en dire ma pensée; mais en mal, ne serois-je pas indiscrète? et me siéroit-il d'être, à mon âge, assez hardie pour juger mes pareilles et pour les censurer? Je vous sais bon gré, me dit-il, de cette réserve timide. Mais n'osez-vous pas quelquefois vous dire en secret à vous-même ce que vous avez observé du caractère de vos amies? Eh bien, en me parlant, croyez que vous ne parlez qu'à vous-même: votre secret sera tout aussi bien gardé. Rien ne me flattoit plus que cette confiance, si elle devenoit mutuelle, et je ne de-

mandois pas mieux que d'en faire les premiers frais.

Je parcourus donc avec lui, le cercle des jeunes personnes qu'il voyoit chez Madame d'Olme, et j'essayai de les lui peindre au naturel : dans l'une, la bonté, la complaisance, la candeur, mais la molesse et l'indolence : dans l'autre, la vivacité de l'esprit et du caractère, mais des caprices, de l'humeur, un air trop résolu, un ton trop décidé, et quelquefois dans ses saillies un peu d'étourderie et de légèreté : dans celle-ci, de la sagesse, mais de la dissimulation, une volonté froide qui ne cédoit jamais, et une estime d'elle-même qui, quelquefois, alloit pour nous jusqu'au dédain : dans celle-là, un cœur délicat et sensible, ouvert à l'amitié, plein de chaleur et de franchise, mais jaloux, inquiet et facile à blesser : enfin, dans toutes, un mélange de qualités que la Nature sembloit avoir associées comme

l'ombre avec la lumière, afin qu'il n'y eut rien de parfait.

Et savez-vous d'où vient ce mélange qui vous étonne? C'est, me dit-il, qu'en nous le principe et le germe du bien et du mal sont les mêmes. Rien qui s'allie plus naturellement que la bonté et la foiblesse, que la candeur, et l'imprudence, que l'envie et l'émulation. Dans une ame sensible, tout peut être excellent, tout peut devenir détestable; et selon la culture, les mêmes qualités tantôt dégénèrent en vices, tantôt fleurissent en vertus. C'est cette affinité des vertus et des vices, qui, dans l'étude de nous-mêmes, doit sans cesse nous alarmer. Ce sont les passions analogues à notre caractère, et, pour ainsi dire, voisines de notre cœur, qui sont pour nous à craindre; et l'inquiète vigilance du Hollandois qui travaille à ses digues, est un apologue pour nous. Combien même est souvent fragile et mince la

digue qui protège l'innocence et l'honnêteté! Combien peu il s'en est fallu quelquefois qu'un homme de bien n'ait été méchant et coupable; ou qu'une femme que l'estime et la vénération publique environnent dans sa vieillesse, n'ait été livrée au mépris! Ah! défiez-vous, croyez-moi, des plus beaux dons de la Nature; et à côté des qualités aimables dont elle vous aura douée, regardez bien à celles qui les touchent de près: ce sont des serpens sous des fleurs.

Oui, j'y regarderai, lui dis-je, et j'espère bien que ma mère, et mes amis, si je puis en avoir de sages, y regarderont avec moi.

Ici ma mère interrompit le tête à tête; et moi, recueillie en moi-même, je commençai mon examen. Plus je m'étudiai, plus j'appris à me craindre. Ah! disois-je, il a bien raison, le naturel le plus heureux a ses écueils: la route du devoir est un sentier étroit, glissant, bordé de pré-

cipices, où l'on ne doit marcher à mon âge qu'à pas tremblans. Dès lors je fus en défiance, et des louanges qu'on me donnoit, et de l'opinion que j'avois de moi-même, me gardant de mon amour-propre, comme d'un flatteur dangereux; et ma mère, qui s'apperçut de l'air sérieux et réfléchi que j'avois avec mes compagnes, y reconnut le fruit de cette première leçon.

La seconde roula sur un objet moins sérieux. Si vous n'aviez, lui demandais-je, qu'un conseil à donner à une personne de mon âge, que lui recommanderiez-vous ? — De savoir s'occuper, me dit-il; car l'oisiveté et l'ennui de soi-même est de tous les périls le plus redoutable pour elle. Il est un tems, lui dis-je, où une femme est assez occupée de ses devoirs, pour n'avoir pas à craindre d'être oisive : tous ses momens sont bien remplis. Mais pour moi, par exemple, pour celles de mon âge, il est des heures qui seroient vides,

si on ne les employoit pas à se donner quelques talens, et j'ai cru remarquer que ces talens frivoles n'avoient pas votre estime. Vous n'aimez pas la danse, vous faites peu de cas du chant.

J'aime la danse, me dit-il, mais au village et sous l'ormeau ; c'est là qu'elle est l'expression d'une gaîté simple et naïve. Je l'aime aussi sur un théâtre, où elle varie avec art les mouvemens, les attitudes, les caractères de la beauté : c'est une peinture vivante, c'est une sculpture animée : le Gladiateur, le Faune antique, ne me font pas plus de plaisir que les *Vestris ;* je crois voir dans *Guimard* la Galathée de la fable, et la Diane dans *Hénel.* Mais au bal et dans les personnes de votre état et de votre âge, la danse me semble aujourd'hui trop artificielle et trop étudiée : elle ne dissimule pas assez les leçons qu'elle a prises : son élégance la dépare, sa régularité gâte le carac-

tère d'ingénuité, de candeur qu'on aime à vous attribuer ; et lorsqu'une fille bien née est parvenue à si bien danser, elle fait dire d'elle qu'elle danse trop bien. J'aimerois qu'on dansât pour son amusement, sans penser que l'on eût ni des témoins, ni des rivales. Je veux bien cependant que l'art se mêle un peu de régler les pas, le maintien, les mouvemens de son Elève, mais jamais au-delà des simples bienséances ; car l'épithète la plus juste qu'on ait donnée aux Graces est celle de *Décentes ;* et tout ce qui me rappelle les Nymphes plutôt que les Graces, ne me semble pas digne de votre émulation. D'ailleurs la danse n'a qu'un tems très-fugitif ; vous ne danserez plus dès que vous serez mère ; et les agrémens que j'estime sont ceux qu'on peut encore avoir en vieillissant.

Dès ce moment, vous pensez bien que je me proposai de négliger la danse.

Et le chant, lui demandai-je avec un peu d'émotion ? Le chant, dit-il, est donné par la Nature à l'homme, comme à l'oiseau, pour réjouir les ennuis de sa solitude, et plus encore pour adoucir et pour égayer ses travaux ; aussi ai-je un plaisir sensible à entendre le Laboureur chanter en creusant son sillon, ou le Pasteur en gardant son troupeau, ou le Bûcheron dans la forêt sur la vieille cime d'un chêne, ou les Villageoises filant ensemble à la veillée du hameau ; ou les Artisans, dont les voix, en cadence et à l'unisson, font retentir leur atelier.

Dans ces chants inspirés par la seule Nature, je reconnois, sinon le signe de la joie, au moins l'oubli des peines ou leur soulagement. Mais dans vos concerts, où l'on chante pour faire briller une voix que l'art souvent a eu bien de la peine à rendre docile et flexible, ce chant qui flatte mon oreille, ne va point à mon

ame : la joie et la douleur, tout y est feint ; je n'y vois que l'art. Je sais bien qu'il est ravissant pour des oreilles plus sensibles ; qu'il donne à la beauté un charme inexprimable, qu'il embellit la laideur même ; on le dit, je le crois. Mais ce n'est qu'au Théâtre que j'aime à le voir applaudi.

C'est donc pour nous, lui dis-je, un tems perdu, que d'avoir formé notre oreille et perfectionné notre voix ? Non, me dit-il ; dans la retraite, et parmi les travaux qui conviennent à vos pareilles, un beau chant peut trouver sa place : il est délicieux dans un cercle d'amis, ou dans un souper de famille ; et rien n'est si touchant que la voix d'une mère qui concerte avec ses enfans. Mais ce chant, je le veux facile et naturel, sans appareil et sans spectacle. En général les talens solitaires, les talens de Minerve sont ceux que je chéris.

Si je vous entends bien, lui dis-je,

les talens de Minerve sont le fuseau, l'aiguille, le rouet, la navette : tout cela est bien méganique ! Ajoutez, me dit-il, le crayon, le pinceau, le don de bien penser, celui d'exprimer sa pensée, avec un naturel aimable; n'en est-ce point assez pour occuper d'heureux loisirs.

Ici, lui dis-je, vous me semblez introduire les Muses dans la Cour de Minerve. Oui, me dit-il, comme j'y admets les Graces, et même les plaisirs lorsqu'ils sont innocens. Je ne reproche aux Muses que d'être vaines et bruyantes, souvent évaporées, un peu trop libres quelquefois; et pour le sexe dont la pudeur est la qualité distinctive, je les veux chastes et modestes : c'est ainsi que Minerve aime à les rassembler. On les voit autour d'elle, décemment occupées à cultiver dans leurs Élèves l'intelligence naturelle; à leur former l'esprit, la raison et le goût; à développer leurs idées, à les éten-

dre, à les classer, à y répandre la lumière; à leur enrichir la mémoire d'une instruction saine et solide; à perfectionner en elles le sentiment du beau moral, soit en frappant leur imagination des peintures de la vertu, de la bonté, de l'innocence, soit en exerçant dans leur ame ce précieux instinct de sensibilité que la Nature a mis en nous. Mais ni dans ses études, ni dans ses productions, l'école de Minerve ne se donne en spectacle; et c'est en quoi elle diffère de celle d'Apollon, qui cherche l'éclat et le bruit.

Ainsi, lui dis-je, vous reléguez tous nos talens dans la retraite; et ceux qui dans le monde peuvent donner encore un nouveau lustre à la beauté, ou suppléer à la beauté même, vous y attachez peu de prix. Cependant on les compte parmi les dons de plaire. De plaire! A qui, reprit Alcime? aux passans? Ah! croyez, Delphine, qu'en applau-

dissant celle qui charme tout le monde, plus d'un se dit : ce n'est pas elle qui daignerait me rendre heureux ; ce ne seroit ni de son ménage, ni de moi, ni de ses enfans qu'elle daigneroit s'occuper. A ce propos, je me rappelle un Anglois, qui, en voyant l'une de nos Françaises, bien vive, bien brillante, bien amusante dans un souper : « Il n'y » a rien de plus joli, dit-il ; mais à » la maison, que fait-on de cela » ? — A la maison, Mademoiselle, c'est la sagesse de l'esprit, l'égalité du caractère : ce sont des mœurs et des goûts simples, des talens cultivés sans ostentation, des agrémens sans vanité, qu'on veut trouver dans sa compagne ; car on ne la prend que pour soi.

Quelques visites que reçut ma mère interrompirent cet entretien ; mais la leçon avoit été bonne, et je n'en perdis pas un mot. Je voyois clairement que rien d'ambitieux ne

seroit de son goût. Je n'en fus point surprise : lui-même il étoit si modeste ! et sans regret je renonçai à tout ce qu'on appelle des succès dans le monde. Mais je crus voir aussi que pour vivre à son gré, je devois vivre uniquement pour lui, dans son intérieur domestique. Je me consultai sur ce point, et je n'eus pas même besoin de courage pour m'y résoudre.

J'ai réfléchi, lui dis-je, quand je me retrouvai seule avec lui, j'ai réfléchi au plan de vie que doit, selon vous, se tracer une femme honnête et raisonnable, c'est celui d'une vie obscure et sédentaire dans l'intérieur de sa maison.

Vous êtes, me dit-il en souriant, plus sévère que moi ; et pour vous et pour vos pareilles, je vous demande plus d'indulgence. « A quoi » faire, nous dit Montaigne, ces » pointes élevées de la philoso- » phie, sur lesquelles aucun être humain

humain ne peut s'asseoir, et ces règles qui excèdent notre usage et nos forces » ? Je pense comme lui, qu'il faut que la vertu se mesure à notre foiblesse. Je ne dirai donc point à une honnête femme de s'enfermer dans sa maison, de renoncer au monde, ni de se refuser aux amusemens de son age, pour se livrer à ses devoirs sans aucune dissipation ; car la solitude, à la longue, seroit triste et pénible, et le devoir lui-même, sans détention et sans mélange, finiroit par être ennuyeux. Mais je lui dirai qu'une vie habituellement retirée est celle que lui destine la Nature, et par conséquent celle qu'il s'agit d'embellir ; que le devoir a des intervalles, et qu'il veut des délassemens ; mais que soi-même avec soi-même, il faut savoir remplir ces vides sans dégoût, sans ennui, sans besoin de se dissiper, et de se répandre au-dehors ; que le désœu-

vrement a perdu plus de femmes qu'aucun des vices qu'on leur impute ; que celle qui, chez elle ne sait jamais que faire, est bien souvent tentée d'aller mal faire ailleurs ; que même la plus vertueuse, en se prodiguant, se dégrade ; que dans le monde, ce qu'il a de plus estimable et de meilleur en soi, n'a son prix qu'autant qu'il est rare, et que rien de vulgaire n'est long-tems estimé. Il semble, ajoutoit-il, que l'innocence soit ternie des regards de la multitude ; et la beauté qui va se produisant de cercle en cercle, de spectacle en spectacle, a je ne sais quel air de s'étaler qui fait rougir. En un mot, soyez sûre, me répétoit le Sage, qu'on cesse de considérer une femme qu'on voit par-tout ; que si elle efface ses pareilles, sa poursuite les importune ; que si elle ne fait pas envie, elle fera bientôt pitié ; et qu'après avoir fatigué le monde de sa présence,

elle sera forcée d'aller vieillir dans l'abandon.

Voilà, lui dis-je, des peines bien cruelles pour le tort innocent de ne savoir rester chez soi.

Que ne puis-je, reprit Alcime, vous expliquer tous les malheurs que ce malheur entraîne! Observez seulement qu'une femme ennuyée, se voit sans cesse à la merci d'une Société sans laquelle elle ne peut vivre. Dans le monde, les complaisantes et les complaisans assidus ne sont pas, entre nous soit dit, ce qu'il y a de plus estimable. Il faut pourtant qu'elle s'en accommode, car elle n'a point à choisir; et voyez dans ces liaisons ce qu'elle devient elle-même: combien elle dépend, combien elle est esclave de tout ce qu'a besoin d'assembler autour d'elle son inquiète oisiveté.

Voyez au contraire une femme dont les loisirs sont variés et agréablement remplis par des occupations

et des goûts solitaires : comme elle est libre, indépendante, et comme après ses devoirs satisfaits, elle jouit avec délices de ses talens, de ses études, et des arts qu'elle a cultivés. Le paysage qu'elle dessine, le vallon qu'elle ombrage de ses crayons, le ruisseau qu'elle y fait couler, lui retracent les beautés simples, les voluptés de la Nature. La fleur que son aiguille colore et fait fleurir, s'embellit sous ses yeux, comme la fleur des champs sous les yeux de l'aurore ; et son ame séduite croit en respirer le parfum. Tout ce que l'esprit et le goût, tout ce que le brillant génie des Poëtes, tout ce que l'ame des Orateurs, tout ce que les études et la raison des Sages, ont répandu d'intéressant dans les livres qui l'environnent, est à sa jouissance ; elle n'a qu'à choisir : complaisans sans être importuns, ils arrivent à la minute ; ils s'éloignent de même, dès que l'on n'en

veut plus, en attendant qu'on les rappelle; enfin des plaisirs de la vie, ce sont les seuls qui s'accommodent à la diversité des goûts. Une ame indolente s'y laisse aller comme au courant paisible d'une onde mollement errante à travers de belles campagnes : une ame vive y trouve une variété, une mobilité d'images, une affluence de sentimens qui exercent son activité; la mélancolie s'y nourrit de douces rêveries et de tendres réflexions; la gaîté y jouit de ses propres saillies, et sourit elle-même aux tableaux qu'elle a peints : chacun s'y choisit à son gré une société d'amis, et un cercle d'amusemens. Jamais aucun palais magique n'a réuni autant de charmes que ce cabinet enchanté, où l'élite de tous les âges et de toutes les nations, les favoris de la Nature, les plus grands maîtres dans l'art de plaire et d'émouvoir, de penser et d'instruire, semblent se disputer, s'en-

vier les regards d'une femme qui aime l'étude, et qui donne à ce plaisir pur les intervalles de ses devoirs.

C'est elle qu'on desirera et qu'on chérira dans le monde. Elle y paroîtra rarement; mais la considération la plus flatteuse l'y attendra; les hommages du culte iront au-devant d'elle. Sa modestie aura beau voiler la lumière dont son esprit se sera pénétré, les couleurs dont il sera teint, et toutes les richesses qu'il aura recueillies; aux graces de son naturel, se mêleront à son insçu les fruits d'une heureuse culture. Mais ni ses succès dans le monde, ni les amusemens qu'elle y aura trouvés ne l'auront rendu insensible aux délices de sa retraite. Si elle se forme à elle-même une société, ce sera une estime éclairée et sévère qui prendra soin de la choisir. L'amitié, ce bien précieux et si doux pour les ames pures, en assortira les liens; et l'accord des esprits,

des goûts, des caractères, la confiance mutuelle que s'inspirent les gens de bien, en feront l'attrait et le charme. Les hommes les mieux renommés, les femmes les plus vertueuses, tout ce que les mœurs et le goût, la raison, l'esprit, la sagesse, ont de plus épuré, briguera l'honneur d'y être admis; et dans le choix elle n'aura que l'embarras du nombre et de l'empressement.

Vous concevez qu'après ce nouvel entretien, j'eus grande envie de devenir celle qu'il venoit de me peindre.

Je priai ma mère de me donner un maître de dessin, à la place de mon maître de danse; de me permettre de passer avec une brodeuse habile le tems que je passois avec mon maître de musique; et lorsqu'elle me demanda raison de ce changement dans mes goûts : ceux-ci, lui dis-je, n'ont pas besoin d'admirateurs : on peut les cultiver pour

soi, on peut les aimer pour eux-mêmes; et aussi simples que durables, on peut dans tous les temps en jouir seule à peu de frais.

Ma mère voulut bien permettre qu'Alcime composât pour moi un cabinet de livres à son gré et à mon usage. Le choix en fut exquis; et dès que j'eus goûté les charmes de l'étude, je fus certaine que de ma vie je ne serois accessible à l'ennui.

Mes lectures furent pour nous une source abondante d'entretiens variés, mais tous dirigés vers mon but, c'est-à-dire, aux moyens les plus sûrs de lui plaire et de me rendre tous les jours plus intéressante à ses yeux.

Je voulus savoir qu'elle étoit dans une jeune femme la qualité qu'il estimoit le plus. La modestie, me dit-il; car il n'est point de caractère que cette vertu n'embellisse, ni de défaut qu'elle n'efface, ou qu'elle ne fasse oublier. Dans une

Reine, elle donne une grace infinie à la majesté; dans une Bergère, elle pare et ennoblit la rusticité même; elle apprivoise et adoucit l'envie que blesseroit l'éclat des talens ou de la beauté; elle désarme la malice; et lors même qu'elle se montre seule et dénuée des agrémens de l'esprit et de la figure, elle se fait encore aimer.

Ah! son éloge est dans mon cœur, lui dis-je; et ce sont-là pour moi des vérités de sentiment.

L'attrait, ajouta-t-il, en est si bien connu, que le vice lui-même, quand il veut nous séduire, n'a pas de plus doux artifice; et plus adroit que la vertu, souvent il sait mieux qu'elle paroître modeste et craintif. Souvenez-vous, Mademoiselle, qu'une femme renonce aux avantages de son sexe, lorsqu'elle perd le caractère d'une timidité touchante. L'empire de la force que la Nature a donné à l'homme, ne peut

se balancer que par celui de la douceur. De quoi vous serviroit la supériorité de la raison, de la sagesse, si elle n'étoit pas attrayante ? Et sans le charme que lui prêtent un esprit liant et facile, une tendre et timide voix, un œil encore plus éloquent, quelle seroit son pouvoir ? L'homme est orgueilleux et farouche : c'est un lion que la Nature vous donne à dompter, à réduire, à rendre enfin docile et doux ; c'est à vous de l'apprivoiser.

J'entends mes compagnes, lui dis-je ; s'avertir de ne pas laisser prendre aux hommes trop d'ascendant. Il est, me répondit Alcime, un ascendant que laisse prendre la foiblesse, et c'est celui dont les hommes abusent. Il en est un que la modestie paroît céder sans résistance, mais qu'elle est sûre d'obtenir et de garder à notre insçu, en n'exerçant sur nos esprits d'autre pouvoir que celui d'une raison sage,

armée de douceur, de complaisance et de bonté. C'est en ne combattant jamais qu'elle triomphe ; elle règne en obéissant.

Je ne vous donne là, mon ami, qu'une foible idée des entretiens qui, sous les yeux d'une mère attentive, se passoient entre lui et moi.

La plus galante des Coquettes n'est pas plus empressée à faire devant son miroir l'essai des parures nouvelles qu'elle vient de choisir, que je l'étais moi-même à faire sur mon ame l'essai des conseils vertueux que je venois de recevoir ; et je n'étois contente que lorsque mes pensées, mes goûts, mes sentimens s'accordoient avec ses leçons.

Il disoit que de bonnes mœurs ne pouvoient être que des mœurs simples ; que le bonheur vivoit de peu ; qu'il ne se conservoit pur, et sain, et durable que par cette frugalité

dans nos goûts et dans nos desirs ; qu'il falloit de bonne heure couper racine aux vices dont le luxe étoit l'aliment, et qui tous avoient pour principe la mollesse ou la vanité ; qu'aucun d'eux n'étant naturel, aucun, dans sa naissance, n'étoit incorrigible ; que s'ils le devenoient, c'étoit en vieillissant ; que les caprices n'étoient le plus souvent qu'un reste d'enfance gâtée ; que les fantaisies étoient la maladie d'une ame oisive et d'une tête vide ; que la femme qu'elle attaquoit, sans cesse tourmentée de besoins renaissans, avoit le sort des Danaïdes ; que la mode étoit, dans le monde, une puissance irrésistible et à laquelle il falloit obéir, mais avec cette condescendance involontaire et retenue qu'on a pour une folle dont on est dépendante, et qu'on ose contrarier. Il disoit que dans une femme l'ostentation des richesses, le goût de la dépense, la pro-

digalité, n'avoit sur l'avarice que l'avantage de répandre ce qu'on n'auroit pas su donner; qu'il n'y avoit point de superflu dans les mains de la bienfaisance; et que, pour un cœur généreux, jamais l'économie n'épargneroit assez pour suffire à tous ses besoins. Il disoit qu'il falloit savoir éviter les mauvais exemples sans faire semblant de les fuir; que l'indulgence, qui étoit la sœur et la compagne de la bonté, devoit aussi toujours être à côté de la sagesse; que le sourcil de la colère ou de l'orgueil enlaidissoit la beauté même; que le dédain n'étoit qu'une arme de parade, trop fragile pour la foiblesse, inutile pour la vertu; que le faste de la fierté étoit en nous ce qu'étoit dans les hommes la jactance de la bravoure, que l'assurance avoit plutôt l'air d'appeler le péril que de le mépriser; que la hauteur qui commandoit la déférence et le respect, étoit souvent

mal obéie ; que la hardiesse en défiant le blâme, ne faisoit que le provoquer ; qu'une dignité simple et naturelle étoit la Reine des bienséances, et celle à qui jamais personne ne se permettoit de manquer : enfin que le vrai signe d'une vertu paisible et sûre d'elle-même, étoit l'égalité d'une humeur douce et calme, et la candeur d'un front serein.

Quelquefois il me parloit aussi des devoirs d'une épouse et de ceux d'une mère : c'étoit alors que mon cœur palpitoit de la plus douce émotion.

L'amitié, disoit-il, bien plus et bien mieux que l'amour, fait le lien d'un bon ménage : un feu que la jeunesse et la beauté auroient allumé seules, ne tarderoit pas à s'éteindre, si une amitié pure et sainte n'avoit soin de l'entretenir : elle en prolongera le charme, et le remplacera lorsqu'il en sera temps.

L'art de rendre l'intérieur de sa maison riant et attirant pour son mari, sera, poursuivoit-il, le grand art d'une femme : ses soins, ses complaisances, tout le liant de son esprit, toute la bonté, la gaîté, l'aménité de son caractère, tous les secours qu'elle peut tirer du commerce de l'amitié, toutes les jouissances qu'elle peut réunir dans le cercle de ses amis, pour y retenir son époux et l'accoutumer à s'y plaire, doivent se diriger vers ce but important. Mais le succès, pour en être assuré, demande une constance rare.

Il observoit que chez les Anciens, dans le Temple de l'Hyménée, on n'exposoit pas seulement l'image de Vénus ; qu'on l'y représentoit accompagnée des Muses, environnée des Graces, sur-tout ayant à côté d'elle la Déesse *Persuasion* ; car, disoit-on, les Muses ont le don d'accorder les esprits des jeunes

époux, comme elles accordent la lyre ; les Graces sont conciliantes ; et c'est par la douceur et le charme de la parole que deux cœurs s'attirant l'un l'autre, s'accoutument et se complaisent à n'avoir qu'une volonté.

Alcime auroit voulu que le nouvel époux prit soin d'environner sa femme de bonnes mœurs, de bons exemples et de saines instructions, comme on voit, disoit-il, celui qui élève des abeilles, rassembler autour de leurs ruches et sur les bords d'un clair ruisseau, les plantes, les arbustes, les arbres à fleurs les plus propres à leur offrir des sucs d'une saveur exquise et d'un parfum délicieux. Mais si l'époux y manque, la femme y doit pourvoir. La société, ajoutoit-il, la plus desirable pour elle ne sera point celle des hommes ; car les hommes, quoiqu'ils en disent, sont rarement pour une jeune femme des amis désinté-

ressés ; et quand même leurs intentions, leurs affections seroient pures, leurs mœurs et leurs maximes ne le sont pas toujours. Je ne l'invite pas non plus à se lier étroitement avec de jeunes femmes ; car elles sont, comme elle, dans l'âge des épreuves ; et des liaisons trop intimes la rendant responsable des torts de ses amies, sa propre réputation auroit des risques à courir. D'ailleurs, malgré ces airs de tendresse exaltée, qui sont aujourd'hui à la mode, et qui donnent des scènes de sensibilité, les jalousies de toute espèce sont si communes parmi les jeunes femmes, qu'une amitié inaltérable, entre elles, est un phénomène trop rare, trop merveilleux pour y compter. C'est donc parmi les femmes sur le déclin des ans, et dont la jeunesse innocente a fait honorer la vieillesse, que je l'invite à choisir des amies dont les mœurs communiqueront leur carac-

tère à sa Société, leur dignité à sa maison, leur considération à son âge. On la jugera d'après elles ; et pour décider l'opinion publique en sa faveur, leur témoignage respecté devancera celui des ans. Le ton donné par leur sagesse, sera chez elle une loi de décence, et il en bannira tous ces airs libres et négligés qui s'introduisent dans le monde, et qu'on y reçoit, disoit-il, avec trop d'indulgence et de facilité. Enfin elles lui sauront gré de ses empressemens et de ses préférences ; et leur amour-propre n'ayant plus rien à démêler avec le sien, son amitié sera payée d'un sincère et tendre retour.

L'écueil qu'il redoutoit le plus pour une jeune femme, c'étoient les torts, les vices et les travers de son époux. Rien de plus séduisant et de plus dangereux, disoit-il, que l'exemple d'un mari qui enseigne à sa femme le luxe, la dissi-

pation, la mollesse, la volupté. Un âge imprudent et facile, enclin par la nature à l'imitation, le sera plus encore par la complaisance et l'amour; et je regarde comme un prodige la jeune femme qui résiste aux séductions d'un époux vicieux, s'il en est aimé. C'est là cependant le triomphe qu'elle doit remporter et sur lui et sur elle-même. Se conserver modeste et réservée, avec un mari libertin; opposer sans affectation le goût de la retraite et de l'économie à celui des plaisirs bruyans et ruineux; être occupée de ses devoirs à côté de celui qui néglige les siens; le rendre bon et vertueux, s'il est possible; au moins ne lui laisser aucune excuse, s'il ne l'est pas; ce sont là ses devoirs; et ils portent leur récompense: car sa plus douce consolation des torts de son mari, sera d'en être elle-même innocente, et d'avoir mis toute son étude, tous ses soins à l'en corriger.

Cependant qu'elle prenne garde à ne pas trop l'humilier : les blessures de l'amour-propre sont difficiles à guérir ; j'en ai même vu d'incurables. S'il est jaloux naturellement et vaguement, c'est un mal dont il faut le plaindre, et auquel il faut compâtir. S'il est jaloux d'un seul objet, s'il l'est long-temps et sans rèmède, ce sera le tort de sa femme. Il l'offense, il est vrai ; ses soupçons, ses alarmes sont pour elle une injure ; eh bien, qu'elle s'en venge, comme il est beau de s'en venger, en lui prouvant qu'il est injuste. N'est-ce pas un triomphe qu'un jaloux confondu ? Si, pour ne pas le rassurer, on cherche des excuses, je n'en reçois aucune : l'estime d'un mari, le repos domestique, sont des biens que pour rien au monde il ne faut laisser en péril.

Mais elle-même, si elle est jalouse, et si elle l'est avec raison ? Ah ! c'est alors qu'elle a besoin de

toute sa constance et de tout son courage. Si son amour outragé s'irrite, si elle s'abandonne à ses ressentimens, si le reproche amer ou si le noir dépit empoisonne ses plaintes et se mêle à ses larmes, tout est désespéré. Les Grecs, lorsqu'ils sacrifioient à Junon nuptiale, ôtoient le fiel de la victime. C'est sur-tout à la jeune épouse que s'adresse cette leçon : « Qu'une femme, disoit » un Sage, dans le moment que la » colère la domine et la défigure, » se regarde dans son miroir, et » qu'elle voie si ce n'est pas ainsi » que sa rivale doit desirer qu'elle » se montre à son époux ». Oui, croyez-moi, soit pour gagner un cœur, soit pour le retenir, soit pour le ramener, douceur, indulgence et vertu, voilà vos forces véritables. La Fable d'*Appollon et Borée* est faite pour vous.

J'écoutois tout cela sans trouble et sans effroi, bien sûre que ja-

mais mon cœur ne seroit mis à de telles épreuves.

Il se reprocha cependant l'austérité de ses leçons ; et avec un regard charmant par sa douceur : Je vous prêche-là, me dit-il, une morale bien sévère ! Oh non ! lui répondis-je, aucun de ces devoirs ne m'épouvante. J'y vois la gloire d'une femme, et, sinon son bonheur, au moins des adoucissemens pour l'amertume de ses peines. Mais ajoutai-je en soupirant, j'espère que mon cœur n'aura point à subir de si rudes épreuves. Non, me dit-il, j'ose répondre que vous n'aurez jamais que des devoirs doux à remplir.

Il en vint à ceux d'une mère : et que ne puis-je vous exprimer avec quelle délicatesse et quelle effusion de sensibilité il m'en fit l'aimable peinture ! Il n'en omit aucun ; mais le point sur lequel il insista le plus, ce fut sur le précepte du respect que

l'on doit à la présence des enfans.

On sait, dit-il, que le plus bel empire et le plus glorieux, comme le plus pénible, c'est de se posséder soi-même, et de savoir se modérer. Cette domination habituelle sur les mouvemens de notre ame est le principe de toutes les vertus : elle est la sauve-garde des bonnes mœurs, des bienséances, du repos domestique; elle est la sûreté de l'homme avec lui-même, et des hommes ensemble. Mais dans aucune situation de la vie elle n'est plus indispensable que dans celle des pères et des mères, environnés de leurs enfans. Rien de leur exemple n'échappe, ni à l'observation, ni à l'imitation de cette enfance curieuse et docile, de cette adolescence vive et déja susceptible de durables impressions; et autant l'exemple du bien leur sera salutaire, autant et plus celui du mal leur sera-t-il pernicieux; car il n'aura ni correctif, ni préserva-

tif, ni remède; l'autorité l'imprime, l'habitude l'approfondit, le respect même le consacre; et ni autour d'eux, ni en eux-mêmes, aucune voix ne s'élève pour le blâmer.

Mais je m'apperçois, mon ami, reprit Madame de Néray, que mon Histoire se prolonge; et vous devez être impatient d'apprendre quel en sera le dénouement. Pardon. Jamais, on ne craint d'ennuyer en faisant parler un Alcime; mais à présent que c'est moi qui parle, je vais abréger mon récit.

Après qu'Alcime eut employé deux ans, continua Madame de Néray, à me former le caractère; et lorsque me croyant moi-même telle à-peu-près qu'il sembloit vouloir que fût sa femme, je n'attendois que le moment où il demanderoit ma main; je vis paroître, sous ses auspices, au dîner de Madame d'Olme, et bientôt après chez ma mère, un certain M. de Néray, tout brillant de jeunesse

nesse, d'esprit et d'agrément, qu'Alcime introduisoit, disoit-on, dans le monde, et dont il ne parloit qu'avec estime et complaisance, comme espérant de lui tout le bien qu'à son âge pouvoient promettre un cœur droit et sensible, un esprit sage et doux, et sur-tout d'excellentes mœurs.

Tout ce que j'avois lu, tout ce que j'avois entendu dire, tout ce que je savois, ou croyois savoir de l'amour, s'accordoit à me persuader que c'étoit de l'amour que j'avois pour Alcime. Je ne brûlois pas comme Sapho; je ne frissonnois pas comme elle; je ne sentois pas ma voix s'éteindre, mes genoux défaillir, mes oreilles tinter, et un feu rapide courir dans mes veines en le voyant; je n'étois point Sapho; et je n'aurois point fait le saut de Leucade comme elle. Mais sans me croire aussi sensible, je me flattois d'aimer Alcime autant que je pouvois aimer.

J'étois charmée de sa figure, enchantée de son langage, idolâtre de ses vertus : nul mortel, à ma connoissance, ne me sembloit comparable à lui pour l'excellence du caractère, ni pour l'agrément de l'esprit : auprès de lui, je ne desirois rien au monde, et par-tout où il n'étoit pas, il manquoit à mes yeux, il manquoit à mon cœur : ses entretiens étoient pour moi une source intarissable de délices ; je ne m'en rassasiois point ; je me les rappelois sans cesse ; j'y trouvois tous les jours de nouvelles douceurs. On a, ce semble quelque raison de se croire amoureuse lorsqu'on en est là ; point du tout : Alcime savoit mieux que moi ce qui se passoit dans mon ame ; et bientôt ma mère elle-même vit sa prédiction s'accomplir.

Il est vrai qu'on sembloit s'entendre pour faire valoir à mes yeux tout le mérite du jeune homme. Chacun lui faisoit à l'envi l'accueil

le plus flatteur : et Alcime ne manquoit pas de faire naître ou de saisir l'occasion de le mettre en scène.

D'abord il parla peu, mais bien. Ensuite il se laissa insensiblement engager à développer davantage ses sentimens et ses idées ; et sur l'article de la jeunesse de ce temps-là, il dit modestement, mais ingénument son avis, en avouant que dans la licence, la mollesse, l'oisiveté où ses pareils passoient leurs plus belles années, dans la vanité de leur luxe, dans l'avilissement de leur galanterie, dans la bassesse de leurs goûts et de leurs inclinations, il avoit peine à reconnoître le caractère mâle et noble de leurs pères, et qu'il ne voyoit plus en eux que des hommes dégénérés.

La sagesse de ses propos, la bienséance de son maintien, le naturel de ses manières, la grace et la facilité de son langage, l'air dont il l'animoit attira mon attention, mais

sans me distraire d'Alcime. Seulement dans Néray je crus entendre son Disciple. Ce jeune homme, disois-je, a le même bonheur que moi ; nous sommes à la même école. Ce fut d'abord entre lui et moi une espèce d'affinité.

Je le revis ; et ce jour-là, tandis qu'il exprimoit avec vivacité combien il étoit fier et glorieux de l'amitié dont l'honoroit Alcime ; l'un de mes regards, en passant, ayant effleuré sa figure, je lui trouvai de la ressemblance avec l'image que, dans ma fantaisie, je me faisois d'Alcibiade. Oui, me dis-je à moi-même, mais mon Socrate est beau, plus beau même que son Disciple. Je me souviens que je fus fort contente de lui avoir donné l'avantage ; et pour le lui assurer mieux, je le regardai tour à tour. En effet, Néray me parut avoir les traits moins réguliers ; et quoique plus jeune et plus vif, cette mobilité de Phy-io-

nomie, cette fraîcheur de teint, ce feu dans le regard, ne m'éblouirent pas assez pour ne pas voir qu'Alcime eût été pour un peintre un beaucoup plus parfait modèle. Néray avoit bien dans la taille plus de souplesse et d'élégance; mais Alcime avoit plus de dignité dans le maintien. Dans l'un, je ne voyois qu'un simple mortel; et dans l'autre, je croyois voir un Dieu. Cette comparaison du Dieu et du mortel me sembloit si prodigieusement décisive en faveur d'Alcime, que dans ma solitude je ne cessois d'y réfléchir; et ces deux images sans cesse retracées à mon esprit, devinrent presque l'unique objet de mes rêveries mélancoliques, car dès-lors je fus triste sans soupçonner pourquoi.

Moi, qui ne m'impatiente guère, je ne pus sans dépit entendre mes compagnes préférer l'élégance, la grace de Néray à la beauté d'Alcime. Je leur soutins que l'un n'étoit que

du joli moderne, et que l'autre étoit du bel antique. Mais elles se moquèrent de moi et de l'antiquité, et il n'y en eût pas une à qui l'agrément ne parût préférable à la perfection. Du côté de l'esprit, elles convinrent toutes qu'Alcime étoit plus raisonnable, mais je vis clairement que la raison étoit ce qui les séduisoit le moins; et parmi elles, ce fut à qui m'abandonneroit mon Alcime, et à qui me disputeroit les attentions de Néray. Je crus les leur céder sans regret et sans jalousie; et en songeant avec pitié à la frivolité de ce goût de leur âge : Les voilà, dis-je, toutes éprises de ce jeune arrivant; voyons laquelle aura le bonheur de lui plaire, et s'énorgueillira de la belle conquête où chaçune aspire en secret.

Cette curiosité me prit si vivement, et fut bientôt si inquiète, que nulle autre pensée ne pouvoit m'en

distraire. Quand nous étions ensemble, et Néray avec nous, j'observois tout du coin de l'œil. Comme il étoit d'une politesse excessive, il ne négligeoit rien, il n'oublioit personne; et chacune à son tour obtenoit de lui la faveur d'un regard obligeant, ou d'un mot agréable. J'avois mon tour aussi, et je trouvois plaisante l'illusion que j'étois tentée de me faire à moi-même; car il me semblo't que ses yeux et le son de sa voix avoient, en s'adressant à moi, quelque chose de singulier qui me distinguoit de la foule. Pour détromper mon amour-propre, j'observai le jeune homme avec plus d'attention; et cette singularité, que je n'avois d'abord que légèrement apperçue, prit à mes yeux le caractère d'une sensibilité discrète et réservée, qui sembloit ne vouloir se décéler qu'à moi.

O ciel! combien nous sommes vaines, me disois-je avec confusion!

me voilà presque intimément persuadée que ce seroit à moi que Néray voudroit plaire. Eh bien, je gage que chacune de mes compagnes croit aussi, pour son compte, trouver dans l'accent de sa voix et dans le feu de ses regards la même expression de sensibilité. Heureusement j'ai le cœur épris d'un objet qui l'occupe seul, et qui n'y laisse aucune place. Ces Demoiselles courent plus de danger que moi. Amélie est légère, elle lui échappera; Rosalie est trop nonchalante pour s'en affecter vivement. Adelaïde est fière, et sera peu flattée d'un hommage si partagé; mais Eléonore est sensible; et quoiqu'elle n'ait pas fort appuyé sur son éloge, c'est elle qui a le plus rougi quand j'ai contrarié le bien qu'on en disoit. Oh! celle-là y sera prise; et l'indolente Rosalie pourroit bien s'animer pour lui. Il est riche et bien né: il n'est aucune d'elles qui ne fût très-flattée de l'a-

voir pour époux. Déjà même peut-être a-t-on sur lui quelque dessein; et sans cela, pourquoi Alcime l'auroit-il amené? Oh oui, dans tout ceci je soupçonne quelque mystère. Surprise et impatientée de voir que ces idées m'obsédoient malgré moi: Eh que m'importe, dis-je en roulant ma tête sur mon chevet, qu'il épouse Amélie, Adélaïde, Eléonore? Laissons-les s'envier son choix. Le mien n'est-il pas fait? Je fus donc plus tranquille; et j'appelai tant le sommeil qu'il vint et acheva de calmer mes esprits; mais je ne sais quel songe les troubla de nouveau.

A mon réveil, je me trouvai chagrine. Je le fus tout le jour. Tout me contrarioit. Mes crayons étoient mal taillés, ma main étoit mal assurée, mon *Piano* me parut discord, je m'ennuyai à ma toilette, et aucun de mes livres favoris ne put m'amuser: je les trouvai tous

insipides. Alcime heureusement se présentoit à ma pensée, mais il y revenoit toujours accompagné de son Disciple ; et l'image de celui-ci étoit reçue avec humeur. Je critiquois tantôt l'élégance de sa parure, tantôt l'aisance de ses manières, tantôt cette coquetterie de ses yeux et de son langage qui cajoloit toutes les femmes, et persuadoit à chacune qu'elle étoit l'objet préféré. Enfin, je me disois de lui tout le mal qu'il étoit possible. Mais cette censure elle-même ne faisoit que me retracer plus distinctement son objet ; et quand j'avois tout dit, je ne sais quel apologiste prenoit en moi si vivement, si éloquemment sa défense, que souvent je restois muette et sans réplique, et d'autant plus mal à mon aise que dans toute la Société, j'étois seule de mon avis : tout le monde en disoit du bien.

Cependant ce jour-là une de nos convives, madame Oran, femme

sévère, osa dire, en parlant d'Alcime et de Néray, qu'on s'occupoit trop du plus jeune; et que pour un objet agréable à la vérité, mais un peu vain, on en négligeoit un bien plus intéressant, qui avoit la modestie de lui céder la place.

Ma mère, à ce propos, répondit que chez elle personne n'effaçoit Alcime. Et en effet, Néray lui-même étoit sans cesse à genoux devant lui, plein de respect pour ses vertus, de déférence pour ses lumières, et n'exprimant jamais que par un modeste silence la diversité d'opinion qui les divisoit quelquefois. Je trouvai donc infiniment injuste la prud'hommie de madame Oran, et je me pris de dépit contre elle. Voilà donc, dis-je comme je suis moi-même? Et que m'a-t-il fait ce jeune homme? Qu'a-t-il fait à cette pigrièche, pour lui envier ses succès! Le voyons-nous s'en prévaloire? N'est-il pas toujours à

sa place ? N'a-t-il pas même, au lieu de vouloir se produire, le plus grand soin de s'effacer ? Et s'il a naturellement, dans l'esprit et dans la figure, quelque chose de distingué qui lui attire l'attention, est-ce un tort à lui reprocher ?

Ainsi, une injustice en corrigeant une autre, je me rangeai du parti du jeune homme ; et je me sus bon gré de prendre pitié des absens.

Le jour suivant, nous fûmes invitées à dîner chez madame d'Olme ; et j'appris qu'il devoit y avoir un concert après le dîner. Je m'y rendis avec ma mère, bien résolue à ne m'occuper que de mon vertueux Alcime.

Placée à table à côté de lui, je ne parlai qu'à lui sans cesse, et pas un seul de mes regards ne disputa ceux de Néray à mes envieuses compagnes. Mais ni l'orgueil d'Adélaïde, ni l'émotion d'Eléonore, en lui par-

lant, ne m'échappoit ; et leur air de succès rembrunit ma gaîté. Je tombai dans la rêverie. Alcime m'y laissa plongée quelques momens ; et puis, avec un air un peu malin, il me demanda où j'étois ? Auprès de vous, lui répondis-je ; et je ne serai jamais mieux. Alors il parla du concert, et il me demanda si je chanterois. — Non. — Pourquoi non ? — Je ne chante plus que comme les oiseaux ; pour égayer ma solitude.

En effet, lorsqu'on fut rangé autour du clavecin, je laissai mes compagnes s'emparer de la scène, et je me tins à côté de ma mère, ayant Alcime devant moi, afin de ne penser qu'à lui. Mais quand vint le moment où les belles mains d'Eléonore, voltigeant sur la harpe, sembloient donner une ame à ces cordes harmonieuses, et que parmi les applaudissemens je distinguai ceux du jeune homme ; lorsqu'un

moment après, j'entendis éclater la voix d'Adélaïde, et que Néray, peut-être offensé de l'oubli où je l'avois laissé, parut se complaire à louer le beau chant qu'il venoit d'entendre, j'éprouvai un saisissement que je n'avois jamais connu. C'étoit comme un glaçon dont le poids me pressoit le cœur. Je me sentois pâlir, je respirois à peine, j'avois un voile sur les yeux. Honteuse d'éprouver ce mouvement d'envie, je voulus applaudir, il me fut impossible de joindre mes mains défaillantes. J'allois m'évanouir, lorsque madame d'Olme vint me presser de chanter à mon tour.

Je lui demandai grace, en lui disant, d'une voix presque éteinte, que je ne chantois plus, et que depuis deux ans j'avois tout oublié. Mais les instances redoublèrent, et furent si pressantes de tous côtés, qu'Alcime et ma mère elle-même pensèrent qu'un refus plus obstiné

neroit désobligeant. Il fallut obéir. Je pris un livre de musique, et demandai quelques minutes pour aller en silence, dans le salon voisin, repasser l'air qu'il me falloit chanter. Ah! c'étoit à me ranimer et à reprendre mes esprits que ce temps m'étoit nécessaire; mais l'émulation fit en moi un prodige presque inoui. Mon cœur se dilata, mon haleine fut libre, les sons que j'essayai furent assurés et brillans, mon ame toute entière passa dans mon organe, et se répandit dans ma voix. Je parus, je chantai un air du rôle d'Angélique; jamais je n'ai si bien chanté.

Tout le monde parut dans le ravissement; Néray ne put dissimuler le sien. Il n'osa pas s'adresser à moi; mais en s'approchant de ma mère; Ah Madame! dit-il, que Médor est heureux! A ces mots que j'entendis bien, confuse de sentir que le cœur me battoit, je m'avisai de

trouver mauvais qu'il meût assimilée à cette folle d'Angélique. D'ailleurs, le tour de cet éloge me parut trop galant pour être naturel ; et je me dis que ce n'étoit point là le langage du sentiment.

Dans le trouble de ma conscience, je pris pour un léger reproche l'air riant dont Alcime vint me féliciter. Pardonnez-moi, lui dis-je, un moment d'émulation. Je ne demandois pas à chanter, vous le savez bien ; mais puisqu'il l'a fallu, j'ai tâché que ce fût le moins mal qu'il étoit possible. M'en voilà quitte heureusement !

J'étois bien aise, il faut l'avouer, d'avoir effacé mes rivales. Mais il s'étoit passé en moi des mouvemens inexplicables ; et mécontente de moi-même, je voulois aussi l'être de ce jeune flatteur qui nous croyoit, disois-je, assez vaines, ma mère et moi, pour nous plaire à le voir s'extasier sur un talent que nous sa-

vions, grace au ciel, l'une et l'autre, réduire à sa juste valeur. Eh, non! je n'aime pas les louanges exagérées. S'il en veut savoir ma pensée, qu'il revienne, disois-je, me louer devant moi. C'est ce qu'il fit le lendemain; mais avec tant d'adresse, qu'il n'y eût pas moyen de m'en plaindre. Vous allez voir quel long détour il prit pour en venir à moi.

On parloit chez ma mère de la profusion avec laquelle la nature avoit répandu ses richesses. Alcime nous la faisoit voir magnifique et inépuisable dans l'épanchement de ses dons. Il me semble à moi, dit Néray, qu'elle mérite également les noms de prodigue et d'avare, et qu'entre ses largesses et son économie, il y a trop d'inégalité. Ne remarquez-vous pas, Alcime, ajouta-t-il, cette extrême inégalité dans les productions des trois règnes, et ne trouvez-vous pas qu'en négli-

geant la foule, elle a tout accordé à quelques favoris !

De l'or, par exemple, elle a fait une substance incorruptible ; elle y a réuni l'éclat et la beauté de la couleur ; une ductilité merveilleuse et presque infinie, et à cette extrême souplesse une extrême solidité. Elle a donné au diamant une dureté que rien n'effleure, et à qui tout cède, des feux étincelans, les traits d'une lumière la plus brillante et la plus pure, teinte des couleurs de l'iris : à l'aigle un œil perçant, une aile étendue et rapide, et autant de vigueur que d'intrépidité : au cheval la beauté, l'agilité, la force, le courage, l'élégance et la majesté : à tel homme qu'elle a choisi, comme, par exemple, à César, ou comme à notre Charlemagne, la beauté du corps, le génie, les grands talens, la force d'ame, la valeur au plus haut degré : dans telle femme dont elle semble avoir fait à plaisir son

plus rare chef-d'œuvre, n'a-t-elle pas réuni de même tout ce qui peut énorgueillir son sexe, attendrir et charmer le nôtre; l'esprit, les graces, la beauté, et les talens les plus aimables, et les charmes les plus touchans? De tous ces dons accumulés dans une seule, combien de lots riches encore n'auroit-elle pas faits en les distribuant? L'une avec sa beauté, auroit charmé le monde; l'autre, avec son esprit, n'eût pas eu besoin de beauté; une autre, avec cette raison cultivée, embellie, eût captivé les Sages; une autre, avec sa voix mélodieuse et tendre, eût ravi, enivré, enflammé tous les cœurs. Et à chacun de ces articles, un regard s'adressoit à moi. Il est bien vrai, ajouta-t-il, que dans ces rares phénomènes, la Nature doit s'admirer et se trouver belle et riche elle-même; mais tandis qu'elle a mis tant de soins et de complaisance à les produire, à les

former, voyez, à l'extrême opposé, combien d'ouvrages que sa main négligente semble à peine avoir ébauchés.

Alcime lui prouva sans peine que, dans le grand dessein de la Nature, chaque être, pour tenir sa place et remplir sa destination, avoit été pourvu et doué comme il devoit l'être. Mais ce dont Néray se soucioit le moins dans ce moment, c'étoit d'avoir raison. Le trait d'éloges étoit parti, ses yeux me l'avoient assené; et je l'avois si bien senti et pris pour moi, que la rougeur m'en étoit montée au visage.

Assurément je n'étois pas assez folle pour me croire reconnoissable dans le portrait d'une femme accomplie. Mais enfin il étoit visible que le Peintre pensoit à moi; et il faut avouer que d'abord je lui en sus bon gré; car en fait d'éloge, ce n'est pas tant la ressemblance que l'intention qui nous touche. Alcime, en

lui parlant de moi, lui avoit pu faire illusion ; il avoit pu lui-même s'éblouir sur mon compte ; une jeune tête s'exalte et s'enivre de ses idées ; et si telle étoit son erreur, ce n'étoit pas à moi de ne pas la lui pardonner. Mais, comme au bord d'un précipice, la peur fait qu'on se penche du côté opposé, je m'efforçai, pour n'être pas séduite, de voir dans cette adulation, peu de ménagement, peu d'estime pour celle que l'on flatte avec tant d'excès. Me croit-il donc, disois-je, assez dépourvue de modestie, pour mettre moi-même mon nom au bas de ce portrait ? et si l'on se fût apperçu que j'avois la crédule vanité d'en rougir, à quoi son indiscrétion ne m'eût-elle pas exposée ! quel ridicule il m'auroit donné ! Ah ! quoi qu'en dise Alcime, ce n'est point là un homme délicat et sincère ; c'est un de ces trompeurs que l'on trouve par-tout.

L'effet de ces réflexions fut de me donner avec lui un air froid, sévère et chagrin.

Lorsqu'il parloit, je semblois être inattentive; et mes regards passoient négligemment sur lui, pour aller se poser bien vîte sur Alcime, et s'y reposer.

Le jeune homme, qui se voyoit en faveur dans la Société, et même parmi mes compagnes, s'appercevoit fort bien qu'avec moi seule il étoit en disgrace. Il n'en pénétroit point la cause; mais me croyant frappée de quelque prévention défavorable à son égard, et n'osant ni s'en plaindre, ni s'en expliquer avec moi, il tomba dans une tristesse qui avoit l'air de l'abattement. Une langueur mêlée d'un sentiment amer se répandit sur son visage. La vivacité de ses yeux, celle de son esprit et de son caractère parut s'éteindre; je crus voir sa brillante imagination pâlir et se faner, comme une fleur

dont la tige est blessée. L'ame de tous les agrémens de la jeunesse, l'espérance de plaire l'avoit abandonné. L'empressement, les prévenances de la Société ; les amitiés des mères, les regards de leurs filles, ni leurs sourires agaçans, rien ne le ranimoit, son ame étoit comme glacée. J'eus d'abord un soupçon que sa tristesse venoit de moi; et me rappelant cette prude que j'avois prise en aversion (car elle avoit, ainsi que moi, l'air de ne le voir qu'à regret), je m'accusai de lui ressembler. N'en doutons pas, dis-je en moi-même; c'est d'elle ou de moi qu'il se plaint; ou plutôt de l'une et de l'autre. Me voilà bien associée ! j'aime mille fois mieux que ce soit de moi seule. C'est ce que je veux éclaircir.

Cruelle que j'étois ! Quelle épreuve le malheureux eut à subir une semaine entière ! Je ne puis y penser sans un mouvement de pitié. Si vous

avez assisté, comme moi, aux leçons de physique de l'abbé Nollet, vous avez vu sous un dôme de verre le pauvre oiseau que l'on réduit au dernier souffle de la vie en lui ôtant l'air qu'il respire, et que l'instant d'après on ranime en le lui rendant. Ce fut l'expérience que j'eus la cruauté de faire sur l'ame de mon jeune amant, tantôt en lui parlant avec un peu de bienveillance, tantôt en reprenant avec lui ma froideur. En effet, je croyois le voir tour à tour expirant ou rendu à la vie par cette alternative d'indifférence et de bonté. Ah! vous concevez bien qu'il me fut impossible de ne pas compâtir à sa situation; et une fois persuadée de son amour pour moi, j'eus beau vouloir douter de mon amour pour lui, dans l'examen sévère que je fis de moi-même, tout ce qui se passoit dans mon esprit et dans mon ame se réunit pour m'accuser. Depuis trois mois que je voyois

Néray,

Néray, j'avois perdu le goût du travail et de la lecture ; l'aiguille, les crayons, les livres, me tomboient des mains : je ne desirois plus si vivement les entretiens d'Alcime ; je les prolongeois moins ; je m'y plaisois encore, mais foiblement, et sans regret je les voyois finir. Si je pensois à lui en son absence, son image ne venoit plus qu'à la suite de celle de son jeune Disciple : encore voyois-je celle-ci vive, colorée et brillante comme un beau tableau de Rubens ; l'autre tous les jours plus ternie, et comme un pastel effacé.

Je vous épargne ici l'ennui de mes affligeans monologues. Vous imaginez assez les reproches que je me fis, de légèreté, d'inconstance, d'ingratitude envers un homme qui avoit pris tant de soin de moi, qui m'avoit tant aimée, et qui m'aimoit encore ; qui m'avoit instruite et formée à plaisir et comme pour lui, et qui

sans doute avoit mis en moi l'espérance de son bonheur. Je l'aurai donc trompé, je l'aurai donc trahi ! Et voilà ses louanges qui venoient m'accabler en foule. Qui jamais devoit à mes yeux être plus aimable que lui ? Quelle candeur ! quelle sagesse ! que de lumières et de vertus ? enfin que de droits sur mon cœur ! Et comment lui avouer sans honte qu'un autre l'y avoit remplacé ?

Non, dis-je, ce n'est qu'un caprice, qu'un égarement passager. J'en ferai l'aveu à ma mère, et j'obtiendrai qu'elle me dérobe au péril de revoir ce séduisant jeune homme. Je dîne encore avec lui demain ; ce sera la dernière fois.

Le lendemain, lorsque nous arrivâmes, ma mère et moi, chez Madame d'Olme, Néray y étoit déjà ; Alcime n'y étoit point encore ; et au fond de mon cœur, je me plaignis de son abandon dans un moment aussi critique, comme s'il avoit dû

sentir le besoin que j'avois de lui. Mais en son absence, il occupa l'entretien, comme de coutume ; et Néray, après s'être répandu en éloges sur cet homme accompli : Qu'il est heureux, dit-il enfin ! jeune encore, il jouit de cette considération publique et unanime, qui pour un autre seroit à peine le prix d'une longue sagesse. Quel don du Ciel, que celui d'inspirer tant d'estime, et de si bonne heure ! N'y a-t il un père ou une mère qui, avec pleine sécurité, ne lui confiât le destin de sa fille la plus chérie ? Et nous, dont rien ne répond encore et que mille exemples accusent, nous sommes obligés d'attendre que l'âge vienne enfin détruire ces funestes préventions. Jusque-là nul moyen de calmer les inquiétudes qu'autorise notre jeunesse. En effet, qu'avons-nous qui dépose en notre faveur ? Quelques années d'une conduite sage, mais qui, d'un jour à l'autre, peut, dira-

t-on, se démentir. Nous croira-t-on assez sûrs de nous-même pour oser se fier à nous? Plus nos sentimens seront vifs, et moins on osera se promettre qu'ils soient durables. L'excès de notre amour en fera redouter les transports, la fougue et l'ivresse; et pour n'être pas rebuté, il faudra brûler en secret, étouffer nos soupirs, éteindre nos regards, voir tous les jours ce que le Ciel aura formé de plus charmant, et paroître le voir avec indifférence, enfin nous consumer et périr sans oser nous plaindre. Ah! combien d'ennuis et de peines empoisonnent ce qu'on appelle si faussement notre bel âge! Et que ce temps d'épreuve est long et pénible à passer?

En achevant ces mots, l'infortuné jeune homme laissa tomber sur moi un coup-d'œil languissant, mais si douloureux et si tendre, que mon cœur en fut pénétré. Dès-lors je fus perdue, et je sentis que le moment

d'éviter le péril étoit passé pour moi. Ce n'est plus à ma mère qu'il faut parler, me dis-je, c'est aux yeux d'Alcime lui-même que mon foible cœur doit s'ouvrir ; car je ne veux point le tromper.

Malgré ma résolution, vous jugez quelle répugnance je devois me sentir pour l'aveu que j'avois à faire. Alcime, en me voyant plongée dans une tristesse profonde, n'osant plus lui parler, n'osant lever les yeux sur lui, comprit bien qu'il falloit avoir la bonté de m'encourager.

Mademoiselle, me dit-il, je ne sais pas quel changement s'est fait en vous ; mais ce que je sais bien, c'est que vous n'êtes plus la même. Oh non ! lui dis-je, plus la même ; et en baissant les yeux je poussai un profond soupir. — Eh bien ? qu'est-il donc arrivé ? — Ce que vous auriez dû prévoir. — Je n'ai jamais pour vous rien prévu d'affligeant. — Et cependant ce qui m'ar-

101959

rive, m'afflige bien, je vous assure : je donnerois mon sang pour avoir pu me l'éviter. — C'est donc quelque accident bien étrange ? — Hélas, oui ! bien étrange ? et bien malheureux ! — Voyons s'il n'y a point de rémède. — Oh non ! il n'y en a plus. — Vous le croyez ? — Je fais plus, je le sens. — C'est donc votre cœur qui est malade ? Oui, c'est lui. — Vous m'avez souvent promis que de la vie ce cœur n'auroit rien de caché pour moi. — Vous voyez, je vous tiens parole. — Vous allez donc achever de me dire ce que vous avez dans le cœur. — D'abord l'estime la plus tendre, la plus vive reconnoissance, l'admiration la plus profonde pour le plus vertueux des hommes, et pour le meilleur des amis. — Est-ce de moi que vous parlez ? — Hé ! de qui donc ? Ah ! jusque-là vous n'avez point de rival à craindre. Mais, Alcime !... — Eh bien, mais ? (je me mis à pleurer)

achevez donc, et passez ce *mais* qui vous a étouffé la voix. — Eh bien ! mais je n'ai plus pour vous ce sentiment unique, et qui m'étoit si cher ; ce penchant de mon ame pour s'unir à la vôtre, enfin ce desir d'être à vous, de ne respirer que pour vous. — Vous l'aviez donc pour moi ce sentiment ? — Oui, je l'avois. — Et comment ne l'avez-vous plus ? — C'est que je l'ai pris pour un autre. — Je gage que ce jeune et séduisant Néray sera, sans le savoir, celui qui me l'a dérobé. — Oui, c'est lui-même. — Ah ! je l'ai toujours dit, ce jeune homme étoit fait pour vous inspirer de l'amour. — Eh ! si vous l'avez dit, pourquoi me l'avez-vous donc fait connoître ? — C'est qu'il ne me falloit à moi qu'une bonne et simple amitié. — Ah ! ne méritiez-vous, Alcime, que cette amitié pure et simple ? Et si mon cœur étoit susceptible d'un sentiment plus vif, n'étoit-

ce pas à vous qu'il devoit être réservé? — Tenez, Mademoiselle, sur cet article-là nos cœurs en savent plus que nous. Pour moi j'en crois le mien, qui me dit d'être votre ami bien fidèle, bien tendre, mais de m'en tenir là. — Dieu! combien vous me soulagez? — Oui, c'est-là mon vrai lot; je l'ai dit à Néray qui me croyoit amoureux de vous, et qui en étoit inconsolable. Le bon jeune homme! il avoit résolu de s'éloigner, de ne plus vous voir, d'aller, que sais-je? au bout du monde, plutôt que d'être mon rival; et en m'avouant tout l'amour qu'il avoit pour vous dans le cœur, il me présentoit son épée, et me disoit de le percer, ce cœur infidèle à notre amitié. — Vous me faites frémir. Il m'aime donc, Néray? — Oui, Mademoiselle, il vous aime comme je n'aimerai jamais. Je crois même que votre mère en a soupçonné quelque chose. — Ah! ma

mère ! Eh bien ! qu'en dit-elle ? — Je crois pouvoir vous assurer qu'elle pensera comme moi. — Ah ! je le vois, c'est vous qui avez tout disposé : homme incomparable, lui dis-je, achevez, et avec ma mère, décidez de ma destinée. Si vous n'êtes pas un époux, vous serez un père pour moi.

Vous jugez bien qu'entre ma mère et lui tout fut bientôt réglé pour notre mariage : et peu de jours après je réunis en ma possession les deux plus grands biens de la vie, l'ami le plus parfait et l'époux le plus accompli.

LE FRANC BRETON.

PLÉMER, riche Négociant de Nantes, homme simple, franc, un peu brusque, tête vive, bon cœur, vrai Breton, faisant un voyage à Paris, s'y étoit logé dans un petit Hôtel d'une rue assez solitaire. C'étoit l'homme du monde le moins avare et le plus économe : il n'avoit connu de sa vie aucun des besoins de la vanité.

Un soir, rentrant chez lui et montant l'escalier, il rencontra une vieille femme qui descendoit en pleurant. Qu'avez-vous, bonne Dame, lui demanda-t-il ? Elle se rangea sur le palier, lui fit la révérence, et ne répondit rien. — Qu'avez-vous donc ? parlez. On ne pleure pas sans chagrin. — Ah ! du chagrin, j'en ai. — Et la cause ? Êtes-vous, ce qu'on appelle, dans la peine ? — Non pas moi, Monsieur, grace au Ciel. —

Non pas vous ! c'est donc le malheur de quelque autre qui vous afflige ? — Hélas ! oui, Monsieur. — Et de qui ? allons, courage, expliquez-vous. Comme elle se taisoit encore : Ouvrez ma porte, dit-il à son Valet : Cette femme m'impatiente ; et je veux la faire parler. Entrez chez moi, Madame, entrez. Nous voilà seuls. Asseyez-vous. Mais, morbleu, asseyez-vous donc ; et dites-moi bien vîte qui vous êtes, d'où vous venez, quel est le sujet de vos larmes. — Monsieur, je m'appelle Dupré, je suis veuve, garde-malade, et je sers ici un jeune homme qu'une fièvre lente consume et que je vois abandonné. — Quel est-il ce jeune homme ? — Je ne le connois pas. — Le connoît-on dans cet Hôtel ? — Je ne crois pas : il y est venu tomber malade. — Son nom ? — Montalde. — A-t-il l'air honnête ? — Hélas ! oui ; c'est-là ce qui m'afflige tant. Il est d'une douceur,

d'une bonté !... C'est lui qui me plaint, moi, de voir les peines qu'il me donne. La nuit, toutes les fois qu'il m'éveille, il en est fâché, et il m'en demande pardon. — Vous le veillez donc toutes les nuits ? — O mon Dieu, oui. Et comment le délaisserois-je ? il n'a que moi au monde. — Pas même un Médecin ? — Il ne veut pas que j'en appelle. Cependant il se sent mourir ; et je crois qu'il en est bien aise. A ces mots, ses pleurs redoublèrent.

Bonne femme !..... et sans doute il est dans le besoin ? — Jusqu'ici rien ne lui a manqué ; mais il vient de me dire d'aller demain engager sa montre au Mont-de-Piété ; et c'est-là tout ce qui lui reste : encore devons-nous à l'Hôte tous les bouillons de la semaine, et à l'Herboriste les plantes que j'ai mises dans sa boisson. - Et vos peines, vos soins, vos veilles ? — Ah ! que je puisse le sauver ; je me

croirai assez payée ! — Bonne femme ! excellente femme ! Tenez, d'abord voilà pour vous, et puis voici pour les bouillons et pour les besoins du malade. Laissez-lui croire que sa montre est en gage, entendez-vous ? et gardez-la-lui. — Ah ! Monsieur ! — Puis-je le voir ? — Il ne voit personne. — Allez lui dire qu'un bon voisin, un homme qui n'est pas d'ici, demande à le voir un moment. — Demain, Monsieur, si vous vouliez ? — Oh non ! diable ! les nuits sont longues ; je ne dormirois pas : je veux le voir avant de me coucher. Moi, j'aime à dormir en repos.

La bonne femme fit son message, et revint dire qu'avec bien de la peine elle avoit obtenu de le laisser entrer.

Il monta au troisième étage ; et en entrant : Hé bien, mon voisin, dit-il au malade, vous ne voulez pas voir vos amis ? — Mes amis ! ah,

Monsieur ! serois-je assez heureux pour en avoir un seul au monde ? Si le bien qu'on me dit de vous est sincère, dit le Breton, vous méritez d'en avoir, des amis ; et vous en avez au moins un. — Hélas ! Monsieur, je ne crois pas même être connu de vous. — Pardonnez-moi, je sais que vous êtes honnête ; et puis, moi, je suis sans façon, et j'ai bientôt fait connoissance quand je trouve des malheureux. Adieu, mon voisin ; je ne veux pas vous fatiguer. Dormez tranquille, et rêvez cette nuit que vous avez trouvé un ami, un véritable ami, dans Plémer, Négociant de Nantes. Bonne nuit, mon voisin. Vous avez-là une excellente Garde. Si je tombe malade, elle aura soin de moi.

Montalde se demandoit à lui-même s'il n'étoit pas dans le délire, ou s'il n'avoit pas vu en songe un de ces enchanteurs des *Mille et une Nuits*, qui consolent les malheureux. Il

voulut savoir de sa Garde comment cet Etranger avoit appris son existence. Par droit de voisinage, lui répondit la bonne femme : dormez tranquille, et me laissez dormir.

Il dormit peu, mais d'un sommeil paisible, mêlé de douces rêveries ; et le lendemain son nouvel ami vint le voir. Après s'être informé comment la nuit s'étoit passée : Vous ne voulez donc pas de Médecin ? lui demanda-t-il. J'en avois deux, répondit le jeune homme, la Nature et le Temps ; à présent j'en ai trois. — Et quel est l'autre ? — L'Amitié. J'espère donc, lui dit Plémer, que vous suivrez ses ordonnances. Ma bonne Dame, ayez bien soin de mon malade ; et que rien ne lui manque, son médecin l'ordonne ; il reviendra ce soir.

Montalde, après s'être répandu en éloges sur la bonté de cœur de ce brave Nantais : Avez-vous fait ce que je vous ai dit, demanda-t-il à

Madame Dupré ? ma montre est-elle en gage ? mes dettes sont-elles payées ? La bonne femme, usant de son empire, lui répondit qu'un malade devoit être comme un enfant, et ne se donner aucun soin. Qu'il vous suffise, lui dit elle, de savoir que tout est payé et que vous ne devez plus rien : le reste me regarde, et vous devez vous en fier à moi.

Le jeune homme n'insista point, de peur de lui marquer une inquiétude offensante. Mais dans un moment où elle croyoit ses yeux fermés par le sommeil, il lui vit consulter sa montre. Tout est payé, je ne dois plus rien, et ma montre est encore ici, lui dit-il, et vous me la cachez ! Ah ! je pénètre ce mystère. Vous en avez plus dit à mon voisin que vous n'auriez dû lui en dire, et plus que je n'aurois voulu.

La Garde ne fit pas semblant de l'écouter ; mais le soir, Pléiner

fut instruit des inquiétudes du malade. Je m'en vais l'en guérir, dit-il ; et s'étant assis au chevet de son lit, après quelques propos d'humeur sur la sottise et la vanité du luxe de Paris, et sur le misérable orgueil de l'opulence : Et vous, jeune homme, lui demanda-t-il, attachez-vous un grand prix à l'argent ? Un grand prix, non, dit le malade. Ni-moi non plus, dit le Breton ; et comme je ne suis pas glorieux d'en avoir, je ne trouve pas bon que mon ami soit honteux de n'en avoir pas, et de m'avouer qu'il en manque. N'affligez donc plus cette femme de vos puériles délicatesses ; je ne suis pas votre ami pour rien Ah ! je le vois bien, dit Montalde. Mais moi, comment pourrai-je reconnoître ?... — Oh ! le plus aisément du monde. D'abord, si jamais l'occasion de m'obliger se présente à vous, je vous promets votre revanche ; et vous en aurez le plaisir. Sinon,

vous vous en passerez, et nous n'en serons pas moins quittes. Vous me voudrez du bien ; et n'est-ce pas en faire que d'en vouloir ? Les cœurs reconnoissans ne restent jamais redevables. Le chagrin de devoir n'est pardonnable qu'aux ingrats.

Assurément, dit le malade, ce caractère n'est pas le mien : je me haïrois trop moi-même, si je sentois jamais sur mon cœur le poids d'un bienfait. Je vous avouerai même que, tel que je vous vois, vous êtes celui de tous les hommes que j'aurois préféré pour bienfaiteur, si j'avois eu à choisir. Mais encore dois-je m'étonner que dès le premier jour de notre connoissance. Plémer l'interrompit. Ecoutez-moi, dit-il, car il faut qu'un malade laisse parler, et parle peu.

Supposons que je sois un Tartare, un Arabe, un Cafre ; je passe, je vois mon semblable languissant, abattu ; je lui tends la main. Va-t-il

me demander qui je suis pour le secourir ? Sommes-nous donc si loin de l'état de nature, que l'homme ne soit plus ami de l'homme, s'il ne lui a décliné son nom ? Nous nous connoissons peu ; cependant nous avons bonne opinion l'un de l'autre. Reposons-nous sur cette pensée, et donnons-nous le temps de nous connoître mieux. Tenez, reprit-il, moi qui ne lis guère, j'ai pourtant lu dans un vieux livre que, je ne sais dans quel pays, lorsqu'un étranger arrivoit à la maison, d'abord on commençoit par le bien recevoir : on le menoit au bain ; on l'habilloit, s'il étoit mal vêtu ; on lui donnoit un bon souper, un bon lit ; et le lendemain, on lui demandoit son nom, son pays, sa naissance, ses aventures. Alors, si l'on se convenoit, on se touchoit la main, on étoit amis pour la vie : sinon, bon jour et bon voyage. Le bien n'en étoit pas moins fait, et l'on n'y pensoit

plus. Cette politesse en valoit bien une autre, n'est-ce pas ? Eh bien, c'est la mienne. Ici, c'est moi qui exerce envers vous l'hospitalité jusqu'à votre convalescence. Alors nous nous expliquerons. Jusque là tenez-vous tranquille, et ne m'inpatientez pas ; car je n'ai pas travaillé trente ans à amasser du bien pour être contrarié dans l'usage que j'en veux faire.

Voilà, dit le jeune homme, une bien nouvelle manière de faire agréer ses bienfaits !

Le jour suivant, Plémer vint lui annoncer un médecin qu'il lui amenoit, et pour lequel, en dînant avec lui, il avoit conçu de l'estime. Il a mangé, dit-il, d'un appétit à faire envie, et il a bu d'autant. Je lui ai demandé s'il digéroit de même. Oui, fort bien, m'a-t-il répondu, sans perdre un coup de dent. — S'il étoit quelquefois malade ? — Non, jamais. — Quelle étoit sa recette et son

régime ? — L'exercice, et, au besoin, la diète et l'eau. — Quelle étoit sa méthode en médecine ? — Observer la Nature, et la laisser aller, quand elle va bien toute seule ; la suivre, et l'aider quelquefois. Je lui ai parlé de votre fièvre lente. — Fièvre lente, à son âge ? chagrin d'infortune ou d'amour. Cet homme-là n'est pas un sot. Je vous l'amène, il va venir.

Il vint, consulta le malade, causa quelques momens tête à tête avec lui, et répondit de sa guérison. Monsieur, dit-il au bon Plémer, en s'en allant, ce jeune homme vous doit la vie, sans vous le coup étoit mortel. La Garde le suivit pour payer sa visite, et Plémer s'apperçut qu'il refusoit. Non, Monsieur, non, dit-il, en s'avançant, nous sommes riches ; avec nous, s'il vous plaît, point de ces façons-là ; gardez votre noblesse pour des infortunés.

A présent me voilà tranquille, dit-

il à son malade ; vous ne me verrez plus que rarement. Je vais vaquer à mes affaires. Mais gardez votre montre ; car il faut qu'un malade puisse au moins, quand il ne dort pas, compter les heures de la nuit. La nuit, le jour, lui dit Montalde, ce sera toujours l'heure de la reconnoissance. — Dites celle de l'amitié.

Le calme répandu dans l'âme du jeune homme, se glissa dans ses veines ; et la fièvre, sensiblement affoiblie de jour en jour, s'éteignit, et fit place à la sérénité d'une douce convalescence. C'est dans l'âge où étoit Montalde, que la Nature en peu de temps se renouvelle, et répare ses forces : Plémer eut le plaisir de voir son jeune ami se ranimer comme une fleur qu'il auroit arrosée, lorsqu'elle expiroit de langueur.

A présent, lui dit-il un jour, lorsqu'il fut en pleine santé, apprenez-moi par quelle infortune un jeune homme bien né, bien élevé comme

vous l'êtes, est sombé dans l'état où je vous ai trouvé.

Je suis jeune, et l'histoire de mes malheurs seroit bien longue, lui dit Montalde, si je vous en faisois tous les tristes détails; mais je vais vous en dire assez.

Je suis né au pied du Mont-d'Or, dans le plus beau pays de la Nature. Nommer la Limagne d'Auvergne, c'est la décrire; et tout le monde sait quelle est la riante fertilité de cette agréable contrée. Mais par un contraste affligeant et difficile à concevoir, dans ce pays si riche, le plus grand nombre des habitans est pauvre ou mal-aisé. Ma famille étoit de ce nombre. Je ne laissai pas d'être élevé avec soin; et la vue habituelle d'une belle Nature, d'un côté, ces aspects majestueux de nos montagnes, de l'autre, ce tableau romantique de nos vergers, ces collines couronnées de pampres, et au bas, ces belles prairies semées d'arbres

chargés de fruits, où serpentent à plein canal les eaux des sources de Roya, aussi pures que le cristal; enfin les travaux, les plaisirs, les mœurs de nos campagnes avoient fait sur mon ame de si vives impressions, qu'en me les retraçant, je me flattai d'être né Poëte. Mes essais furent applaudis par un Public peu difficile; et j'avoue que j'étois loin de le croire trop indulgent. Enivré de louanges, et fondant l'espérance de ma fortune sur mon talent, j'engageai mon père à ne pas s'inquiéter de moi dans le partage de ses biens; mes sœurs furent dotées avec tout l'avantage que permettoit la Loi; et mon père étant mort après les avoir établies, je laissai ma mère auprès d'elles, jouir, comme elle fait encore, du peu de bien dont j'avois hérité, me réservant à peine de quoi vivre à Paris le peu de tems qu'il me falloit pour y commencer ma carrière.

Presque

Presque en y arrivant, j'allai voir un homme aussi célèbre par sa bonté que par son goût et ses lumières, le sage d'Alembert. Je n'ai jamais connu de plus vrai Philosophe. Il l'avoit été dès l'enfance. Tel que l'avoit fait la Nature, tel on le voyoit tous les jours et dans toutes les situations : rien d'apprêté, rien de factice, rien même d'arrangé dans ce grand caractère. Ses petites impatiences, ses naïves foiblesses, ses colères d'enfant, comme on les appeloit, se laissoient voir en lui aussi ingénument que les pensées les plus sublimes et que les sentimens les plus fermes et les plus hauts.

Un accueil simple et doux encouragea ma confiance. Je lui parlai des espérances que l'on m'avoit fait concevoir; et, en le suppliant de les évaluer, je lui ouvris mon porte-feuille. Est-ce bien, me dit-il, la vérité sévère que vous me demandez? Hélas! oui, lui dis-je en tremblant; il n'y a que

celle-là de bonne. Elle ressemble à ces remèdes dont l'amertume fait la vertu. Cela étant, me dit-il, lisons. Nous lûmes. Ah ! Monsieur, quel souffle rapide dissipa mes illusions ! Tout ce que j'avois cru nouveau dans mes Ecrits, étoit usé ; tout ce que j'avois peint, l'avoit été mille fois mieux ; il mit sous mes yeux mes modèles, et je me vis anéanti. Il s'apperçut de mon abattement, et pour me relever, il voulut bien me dire que, livré à moi-même, et aussi dénué que je l'avois été de conseils et d'exemples, il étoit encore étonné que l'instinct m'eût si bien conduit. Mais il me fit considérer le champ de la Poésie comme tout moissonné, et le trésor de l'imagination comme une mine d'or fouillée, épuisée de veine en veine. Je ne prétends pas, reprit-il, que, dans ses profondeurs, il n'y ait encore quelques filons réservés au génie ; mais il faut y creuser ; le travail en est long ; et je vous

avertis que, même après une étude assidue et de l'Art et de la Nature, rien n'est plus incertain, plus rare que le succès du talent poétique, et rien de plus infructueux.

Vous me rendez, lui dis-je, un grand service ; mais l'erreur étoit douce ; le remède est cruel. Ainsi, pour moi, plus de poésie ! Mais si ce moyen de percer la foule et d'exister m'est interdit, que vais-je devenir ? Vous êtes à confesse, me dit-il ; puis-je en sûreté répondre de vos mœurs ? Je lui ouvris mon ame, et ne lui cachai rien des pécadilles de ma jeunesse. Allons, me dit-il, en souriant, il n'y a pas de mal à tout cela. Mais à présent c'est à vous de voir si vous vous sentez le courage de sacrifier une partie de votre liberté à l'avantage de vivre à Paris, tranquille, au-dessus du besoin, dans une situation commode pour observer le monde, et vous former le goût.

J'acceptai ces conditions, et peu de jours après, je fus chargé de l'éducation des enfans de la comtesse de Ventaumont.

En me traçant une méthode d'éducation pour mes disciples, d'Alembert avoit eu la bonté de me donner aussi pour moi quelques préceptes de conduite.

Dans la maison où vous allez être, m'avoit-il dit, la familiarité ne vous convient avec personne ; évitez-la comme un écueil. Si on oublioit avec vous la dignité de votre état, ne l'oubliez jamais vous-même, et faites-la sentir avec une douce fierté. La réserve, la politesse, l'air simple du respect, quand vous sentirez qu'il est dû, voilà les bienséances de votre situation. Souvenez-vous que vous avez affaire à l'orgueil qu'il ne faut ni blesser ni flatter. Parlez peu, écoutez-vous bien. La mesure, la précision, la justesse, le naturel dans l'expression comme dans la pensée, sont le partage du bon esprit ; et ce-

lui-là est bien reçu par-tout : le bel esprit ne l'est pas de même ; on le punit de ses succès. Que la vérité dans votre bouche soit le langage d'un homme libre, mais modeste. Il y a pour la sincérité un ton qui n'offense jamais.—Gardez-vous bien d'être plaisant, et ne répondez même à la plaisanterie que par un froid silence : c'est un jeu qui doit être égal ; il ne le seroit pas pour vous. Ne visez pas non plus à la finesse, car c'est un but qu'on manque trop souvent ; et des prétentions manquées, c'est-là peut-être la plus risible. Enfin, en attendant que l'usage du monde vous ait appris à dire avec agrément des choses ou communes frivoles, faites aux beaux parleurs le plaisir dont ils sont le plus reconnoissans, celui de les bien écouter.

Vous avez raison, dit Plémer, ce d'Alembert étoit un homme de bon sens. Eh bien, reprit Montalde, ses leçons furent inutiles ; j'eus beau les

suivre de mon mieux, dans trois mois je fus renvoyé.

M. le Comte, en me regardant de toute sa hauteur, me fit sentir à quelle distance infinie je devois me tenir d'un homme comme lui. Il m'honoroit quelquefois d'un affable *comment vous va?* mais en passant, et sans écouter ma réponse. Une fois cependant, il daigna me demander compte des études de ses enfans. Je lui parlai de la méthode que d'Alembert m'avoit tracée. Voyons, dit-il, en y jetant les yeux; et un moment après: Que d'inutilités! Du latin! à quoi bon? De la morale! cela s'apprend tout seul à la Cour et dans le grand monde. De la métaphysique! Ah, M. d'Alembert, des définitions, des analyses à mes enfans! Un peu d'Histoire passe; non pas celle des peuples, mais celle des familles; un Abrégé de Moréri, que vous leur donnerez en thêmes; voilà ce qu'il faut. Je veux qu'ils connoissent leur

monde, et que dans l'occasion ils puissent dire, d'où chacun vient. Quant à ma propre généalogie, je vous recommande deux choses, l'une, qu'ils la sachent par cœur, l'autre, qu'ils n'en parlent jamais : car il faut sentir ce qu'on est ; mais il ne faut humilier personne. J'ai toute ma vie été modeste, et je m'en suis fort bien trouvé.

Ah ! quel fat que Monsieur le Comte, s'écria le Breton ! Et bien, reprit Montalde, Monsieur le Comte étoit un homme aisé à vivre, en comparaison de Madame la Comtesse, car tout glorieux qu'il étoit, comme il n'en faisoit pas mystère, dès qu'on avoit connu son foible, il n'y avoit qu'à le ménager.

Mais pour Madame la Comtesse, on ne savoit jamais ce qu'elle étoit, ni ce qu'elle vouloit. Du matin au soir, d'une heure à l'autre, c'étoit les deux extrêmes : affable, douce, familière, haute, arrogante, dédaigneuse, elle

passoit d'une modestie excessive à un orgueil démesuré. On eût dit qu'elles étoient deux. Ah ! si elle avoit été ma femme, disoit le bon Plémer, comme dans peu de temps je vous l'aurois égalisée !

Lorsqu'elle sembloit dédaigner les avantages de la naissance, je me gardois bien d'être de son avis, reprit Montalde ; seulement j'avouois que dans ces avantages, il y avoit plus de bonheur que de gloire, et qu'il étoit plus raisonnable de s'en féliciter que de s'en applaudir.

Vous l'avez entendu, disoit elle à ses femmes ? C'est un apprenti Philosophe que M. d'Alembert a bien voulu nous envoyer, pour nous guérir du péché de l'orgueil. Et une heure après, je la trouvois haute comme les nues, daignant à peine me parler.

Vingt fois je lui avois entendu dire que rien n'étoit plus fade, plus insipide que des éloges donnés en face. Je n'avois pas besoin de ces avis pour

ménager sa modestie, et j'étois avec elle aussi économe de louanges qu'elle sembloit le desirer ; mais je la voyois mécontente toutes les fois que je manquois d'appuyer et de renchérir sur le bien que l'on disoit d'elle, ou qu'elle en disoit elle-même. Assurément elle détestoit l'adulation, et tout le monde le savoit bien ; mais m'croyois-je obligé pour cela d'être déplaisant avec elle ? Et entre la flatterie et l'impolitesse, n'y avoit-il pas un milieu, et des nuances délicates que je devois savoir observer et saisir ?

Un jour, s'étant fait lire un des thêmes de ses enfans, elle en fut indignée au point qu'elle ne put s'en taire. Votre Provincial, dit-elle à d'Alembert, n'estime rien que les vieilleries. Il parle à mes enfans de la mère des Gracques, et ne leur dit pas un mot de la leur, qui sans vanité la vaut bien.

Enfin, le jour de sa fête arriva.

Elle avoit su que je faisois des vers : elle ne doutoit pas que je n'en eusse fait pour elle ; et le matin en me voyant paroître à sa toilette, avec ses enfans, la voilà qui se dresse sur son fauteuil, sans doute préparée à nous entendre tous les trois lui réciter quelques belles tirades. Quelle fut sa surprise, lorsque ses deux enfans, en lui baisant la main, lui souhaitèrent la bonne fête comme à une simple bourgeoise, avec quelques mots tendres où leur cœur s'exprimoit mieux que n'auroit fait mon esprit ! Quoi, Monsieur ! me demanda-t-elle, est-ce là tout ce que mes enfans ont à me dire, dans un jour comme celui-ci ? La Nature a parlé, Madame ; l'Art n'a pas osé s'y mêler : il ose encore moins se montrer, ajoutai-je, dans mon respectueux hommage ! Un sourire amer réprima son dépit. Votre respectueux hommage ! Rien de plus neuf assurément, dit-elle, et rien de mieux tourné que

ce compliment-là. Allez, Monsieur, voilà qui est bien. Dès ce moment je fus absolument perdu dans son esprit, et il fallut songer à ma retraite.

Mais le Comte, qui s'accommodoit assez de moi, ne voulut pas me renvoyer d'une façon humiliante, et il me proposa pour Secrétaire à son ami le Marquis de Fervac, qu'on envoyoit en ambassade : je lui fus présenté par lui, et dès le premier entretien j'eus le bonheur d'être agréé.

Le Marquis étoit un jeune homme plein de cet esprit naturel et brillant, qui a tant de succès dans le monde, mais auquel ni l'étude, ni la réflexion n'avoient presque rien ajouté. Toute lecture sérieuse lui étoit insoutenable ; il ne pouvoit pas même achever celle d'un Roman, s'il étoit un peu long, et il alloit bien vîte au dénouement, savoir si l'amant malheureux s'étoit noyé de désespoir, où s'il avoit fléchi la ri-

gueur de son inhumaine, ou s'il s'en étoit consolé.

M. Montalde, me dit-il, quand je fus installé chez lui, nous partons dans trois mois ; et il faut, d'ici là, que je sache parler supérieurement bien de tout ce que contiennent les porte-feuilles et les volumes que voilà. Or je vous déclare que je n'ai ni le loisir ni le courage de lire ce fatras de négociations et de correspondances. Il faut pourtant que ce soit vous ou moi qui dévorions cette lecture. Ce sera moi, lui dis-je, Monsieur l'Ambassadeur, la conséquence est évidente. En faisant vos extraits, ajouta-t-il, souvenez-vous de ce Cuisinier qui avoit réduit la quintessence de six douzaines de jambons à une petite fiole. Le langage diplomatique est compressible comme l'air ; et dans ce petit porte-feuille je veux avoir en poche tous ces in-folio. Vous travaillerez tout le jour ;

le soir nous irons au spectacle, et vous serez de mes soupers.

Je me livrai à ce travail avec d'autant plus d'ardeur que j'y voyois pour mon avenir un moyen de me rendre utile; et le Marquis m'en récompensoit, en m'associant à ses plaisirs.

Parmi les Danseuses de l'Opéra, il avoit une maîtresse fort jolie et assez aimable. Elle s'appeloit Emilie. Tous le soirs nous soupions chez elle avec des filles de son état, et des jeunes gens assortis. Le secret de mon petit talent de Poëte ayant percé, je ne sais comment, on m'invitoit à réciter mes vers, et on vouloit bien les entendre avec cette indulgente politesse qui se donne l'air du plaisir. Je ne vous dissimule pas que j'étois fort sensible à ces petits succès.

Emilie avoit la bonté d'oublier avec moi cette sévérité de Nymphe de Diane, qui en imposoit à sa cour;

et comme elle étoit sûre que je respecterois en elle l'objet du culte de mon Ambassadeur, elle vouloit bien quelquefois se rendre avec moi familière ; ses camarades l'imitoient. Ainsi quelquefois, dans un coin, j'égayois avec elle le sérieux des bienséances et du respect qui régnoit au soupé. Vous vous moquez, dit Plémer. Du respect ! du sérieux ! des bienséances ! chez une Nymphe d'Opéra ! et qu'y faisoit-on ? — De l'esprit, de la galanterie délicate et légère; quelquefois de la politique ; et moi, de tems en tems, un peu de poésie, l'épithalame de deux serins, le dialogue de deux perruches, ou le triomphe d'Emilie dans un pas qu'elle avoit dansé, et que l'on avoit applaudi. Chacune des jeunes convives ambitionnoit la petite gloire d'être célébrée à son tour ; et cette ambition m'attiroit des attentions particulières.

La maîtresse d'un jeune Duc, bien

sec, bien triste, bien usé, et d'autant plus jaloux qu'il avoit moins de droits de l'être, Apolline étoit celle qui me faisoit le plus d'amitiés. Comme elle étoit un peu maligne, elle s'amusoit avec moi des ridicules de la petite cour. Une fois que le sérieux du soupé l'avoit ennuyée : Savez-vous, me dit-elle, que tel de ces Messieurs que vous voyez bien sages, bien respectueux avec nous le soir, a été le matin un fat impertinent chez des Dames de qualité ?

Je lui demandai la raison de ce contraste si singulier. Rien de plus simple, me dit-elle : chez nous la liberté n'a d'accès que dans le boudoir, et là, elle n'est introduite que par billets signés de l'amour ou de la fortune ; au lieu que dans le monde..... Le Duc l'interrompit en s'approchant de nous, et il me demanda si j'aurois ce jour-là quelque jolie chose à leur dire. Oui, reprit Apolline, une pièce fort amusante sur la maussaderie

des amants jaloux et taquins. Le Duc fit la grimace, et il tourna sur le talon.

Pourquoi lui avez-vous dit cela, demandai-je à la jeune espiègle ? Pour lui apprendre, me dit-elle, à n'être pas impertinent. Est-ce qu'on ne vous amène ici que pour dire des vers ? C'est un fort joli instrument que votre lyre poétique ; mais le plaisir de l'entendre est une faveur qu'il faut savoir rendre plus rare. Le talent, comme la beauté, s'avilit quand il se prodigue ; et il y a pour vous aussi une coquetterie que je vous apprendrai.

Je lui répondis qu'au contraire, j'avois toujours pensé que les petites choses n'avoient de prix qu'autant qu'on ne les faisoit pas valoir, et que dans la facilité il y avoit une bonne grace qui nous concilioit l'indulgence. Point du tout, me dit-elle ; sachez qu'en votre absence vous êtes jugé comme un homme qui est ob-

ligé d'être amusant. Cela me choque, moi qui vous aime, et qui vous voit vous livrer bonnement aux perfides cajoleries qu'on vous fait pour vous mettre en jeu. Je la remerciai, et je lui promis bien de me tenir un peu plus en réserve. Mais votre Duc est fâché, lui dis-je, et cela m'inquiète. Oh non, soyez tranquille, me dit-elle; je suis comme un chasseur qui corrige son chien quand il a fait quelque sottise. Mais j'ai beau le châtier, il revient sous le fouet. Tenez, ne le voyez-vous pas qui déjà rôde autour de nous? Félicitez-moi, lui dit-elle : j'ai fait la conquête de M. de Montalde; il me fait l'honneur de venir dîner avec moi demain. Vous en serez? Il nous récitera ses vers sur le jaloux maussade. Non, répondit le Duc, je n'aurai pas le plaisir de l'entendre. Et en s'éloignant, il ajouta, j'ai des vers par-dessus les yeux.

Je vois, dit-il à mon Ambassadeur, que votre fat de Secrétaire

s'avise de faire le galant, et cherche à s'introduire avec ses petits vers; dites-lui, je vous prie, de ne pas se rendre assidu chez Apolline. Je ne le trouverois pas bon; et je serois fâché qu'un homme qui vous appartient me donnât de l'humeur.

On me fit à souper bien des agaceries, pour tirer, disoit-on, ma Muse de cette rêverie qui attristoit les plaisirs. Mais ma Muse leur tint rigueur.

Vous n'avez pas été aussi aimable et aussi complaisant que de coutume, me dit l'Ambassadeur en me ramenant; qu'aviez-vous donc? quelque caprice de Poëte? M. l'Ambassadeur, lui répondis-je, personne n'est aimable tous les jours, et je ne me crois pas obligé d'être tous les jours complaisant. — Dites la vérité: vous avez de l'amour en tête. — De l'amour, non, assurément. — Je vous vois cependant bien préoccupé, bien épris de cette petite Apolline. Mais

croyez-moi, ne vous y jouez pas ; le Duc le trouveroit mauvais. Ce seroit-là le moindre de mes soucis, lui répondis-je. Vous auriez tort, répliqua-t-il d'un ton plus imposant. Le Duc est mon ami, et je ne voudrois pas qu'il eût à se plaindre de moi. — De vous, Monsieur l'Ambassadeur ! Et qu'auroit de commun avec votre Excellence ma liaison avec Apolline ? Répondez-vous de moi ? Mais un peu, me dit-il : n'est-ce pas moi qui vous amène ? Et ne serois-je pas la cause ?... — Oh ! la cause très-innocente. — Quoiqu'il en soit, vous me ferez plaisir de laisser en paix mes amis. Le moyen, dis-je, en est facile : c'est de ne plus être de vos soupers, et je n'en serai plus. Pourquoi donc, me dit-il ? — Parce que je me trouve désormais déplacé dans le cercle de vos plaisir. — Vous y êtes, ce me semble, assez bien reçu cependant ? — Oui, mais comme témoin, pour y contribuer ; et ce rôle, je vous

l'avoue, ne va point à mon caractère. — Vous êtes fier, Monsieur de Montalde! — Un peu, Monsieur l'Ambassadeur. — Mais de bonne foi, voulez-vous que nous ayons la complaisance de vous laisser cajoler nos maîtresses? Je dois vous respecter, lui dis-je, dans la vôtre, mais dans celle-là seulement. Ce n'est pas que les autres me fassent plus d'envie; et quoiqu'Apolline m'amuse, je prouverai en ne la voyant pas, qu'elle ne me tient point au cœur. Mais je veux être libre; et si je donnois à quelqu'un le droit de me défendre ce qui pourroit me plaire, je ne le serois plus. Evitons, je vous en supplie, toute discussion sur ce point.

Le lendemain, j'écrivis à Apolline que je serois privé du plaisir de dîner chez elle, et je ne lui en dis pas la cause. Mais le soir, dans sa loge, le Duc eut la sottise de se vanter que c'étoit lui qui m'avoit fait défendre de la voir, sans quoi j'aurois eu mon

congé. Oui-dà ? dit-elle; eh bien, je vous donne le vôtre. Il fut renvoyé sur-le-champ. Il m'attribua sa disgrace, et furieux, il alla s'en plaindre à mon Ambassadeur, qui me sacrifia à son ressentiment.

Et cette brave fille, cette Apolline, dit Plémer, vous l'allâtes voir, je l'espère ? — Hélas, non : j'étois triste, j'étois préoccupé de ma situation ; je ne voulus pas l'associer à mes chagrins et à mon infortune. Mais en répondant au billet qu'elle eut la bonté de m'écrire, pour m'annoncer le renvoi de son Duc, je lui exprimai combien j'étois sensible à ce procédé généreux. A votre place, dit Plémer, je n'y aurois pas tenu ; et vous êtes plus sage que je ne l'ai jamais été. C'est que vous n'avez jamais eu, lui dit Montalde, l'inquiétude du lendemain. C'est un grand moraliste que le malheur ; et dans ce moment-là, plus que jamais, j'étois à son école.

Alors on vint les avertir que leur dîner étoit servi. Dépêchons-nous de l'expédier, dit le Breton : je suis impatient d'apprendre ce que vous allez devenir.

Vous vous doutez bien, dit Montalde en reprenant le fil de son histoire, que j'allai trouver mon officieux d'Alembert. Au récit de mes infortunes, il s'impatienta, et m'interrompit plus d'une fois par des mouvemens de colère, tantôt contre le sot orgueil, tantôt contre la vanité, plus sotte encore, disoit-il, qui va briguant de petits succès, et quêtant de fausses louanges. Moi, par exemple, qu'allois-je faire dans ces jolis soupers ? n'aurois-je pas dû voir que je n'y étois point à ma place ? Mais je vous gronde, reprit-il : je prends bien mon temps pour cela ! Pardon. Revenez dans trois jours ; et oubliez mon algarade. Je m'en vais m'occuper de vous.

J'ai fait bien des pas inutiles, me

dit-il, en me revoyant ; mais enfin je crois avoir une bonne idée. Ne m'avez-vous pas dit que vers la fin de vos études vous aviez fait un peu de Droit ? Un peu, lui dis-je. — Hé bien ! je connois dans la Robe un grand déblayeur de procès : il a pour aide un vieux Secrétaire, auquel il veut donner un Elève à former, pour le remplacer au besoin ; je vais vous proposer pour remplir cette place : le travail en sera pénible, mais utile : en peu de temps vous serez plus instruit que la foule des Avocats ; sans suivre les écoles, vous aurez pris vos grades ; et si vous vous sentez les talens du Barreau, vous vous y produirez. J'embrassai ce projet, et il me rendit le courage.

L'homme de robe chez qui je entrai, M. de Ferbois, étoit un personnage d'une gravité froide, d'un calme inaltérable, et de cette douce apathie que ni le bien, ni le mal d'autrui ne dérange de son repos. Il rapportoit

deux cents procès dans son année et tous les jours, après avoir décidé du sort de deux familles, enrichi l'une et ruiné l'autre, il retournoit chez lui aussi tranquille que s'il venoit de prendre l'air. Que voulez-vous, disoit-il en dînant ? c'est le sort des procès de faire en même-temps des heureux et des malheureux ; il faut bien que l'on s'y accoutume. Un Juge est comme un Chirurgien, et il n'auroit pas la main sûre s'il se laissoit trop émouvoir. J'étois frappé de ces raisons, et seulement j'en concluois que je serois un mauvais Juge.

M. Rapin, le Secrétaire à l'école duquel on m'avoit mis, étoit aussi doué d'une rare dureté d'ame ; mais il y joignoit la rudesse ; et cette brusquerie d'humeur et de langage qu'il avoit avec les Cliens, il l'appeloit intégrité. J'y fus trompé deux ou trois mois.

Mon assiduité patiente au travail dont

dont il m'accabloit, ma diligence à l'expédier, ma modestie et ma docilité à le soumettre à ses lumières, le soulagement, et peut-être l'avantage qu'il en tiroit, m'avoient gagné sa bienveillance; et aux légères marques de bonté dont M. de Ferbois m'honoroit de temps en temps, j'augurois bien des témoignages que lui rendoit de moi M. Rapin.

Celui-ci tiroit tous les mois d'une cassette, plus ou moins pleine, ce qui m'en revenoit, disoit-il, pour mon lot; et cette légère rétribution me suffisoit si bien, que je me trouvois à mon aise. Ma seule peine étoit d'apprendre quelquefois qu'à la suite de mes extraits, les conclusions du Rapporteur avoient été tout l'opposé de celles que le bon sens m'auroit dictées. Je m'en plaignois à d'Alembert, qui, en m'écoutant, faisoit la moue. J'en témoignai aussi un jour ma surprise à M. Rapin.

De quoi vous mêlez-vous, me dit-il brusquement ? quand vous avez dépouillé un procès, et remis le travail au Juge, votre tâche est remplie, il n'y faut plus penser. Les affaires ont tant de faces, les Lois tant d'aspects différens ! Et puis qu'importe de quel côté penche la balance du Juge, et quel est le sort des procès ? Perte ou gain, tout devient égal au bout de l'an dans la somme du bien public ; il ne s'en perd pas une obole ; et les procès ne sont, à les bien prendre, qu'un moyen de circulation.

Je ne fus pas édifié de cette leçon de mon Maître. Ce jeu de *croix ou pile* sur le sort des procès, et cette circulation où la perte et le gain, tout revenoit au même, altéra un peu le respect que j'aurois voulu lui devoir ; et peu de tems après, j'achevai de le bien connoître.

Attaqué de la goutte et retenu chez lui, il fut obligé de me laisser

seul quelque temps livré à moi-même, au milieu des Plaideurs. Il en prit de l'inquiétude. J'allois bien tous les jours lui rendre compte de mon travail et des audiences que j'avois données ; mais je voyois qu'il avoit avec moi quelque peine d'esprit qu'il ne me communiquoit pas. Un jour, après avoir examiné un extrait important que je lui présentois : Voilà qui est fort bien, me dit-il ; mais avez-vous vu les Parties ? Je répondis que je les avois vues. — Eh bien ? — Je les ai écoutées l'une et l'autre avec attention. Eh bien ? — Elles s'en sont allées satisfaites de mon accueil. — Et voilà tout ! — Oui, Monsieur, voilà tout. Je leur ai dit d'être tranquilles, et que j'expédierois leur affaire au plutôt. — Au plutôt ! mais vraiement je ne m'étonne pas si chacun s'en va satisfait. Avec ces façons-là il n'y en auroit pas un..... A ces mots, il s'interrompit ; et après avoir réfléchi

quelques instans : Non, cette affaire-là n'est point pressée, me dit-il ; attendons. En voici une qui presse davantage. Les Plaideurs pour et contre m'ont fait demander à me voir. Je vous les enverrai. Ecoutez-les, ne leur promettez rien, et n'ayez pas l'air si facile ; vous me direz comment ils se seront conduits.

Ils vinrent ; je les écoutai patiemment, mais froidement, comme Rapin me l'avoit prescrit ; et l'un des deux, plus inquiet que l'autre de cet accueil sévère, laissa sur mon bureau un rouleau d'or que je n'apperçus que lorsque le Client fut déjà loin. Je pris cela pour une offense, et je courus chez mon goutteux lui conter mon humiliation.

Rapin me regarde avec un air sournois, et un souris moqueur qui me fut de mauvais augure. Vous avez bien raison d'être offensé, me dit-il ! Ce plaideur est un sot, un imper-

tinent..... Laissez-moi là son or ; et qu'il ose venir à moi, je le relancerai, je le tancerai d'importance. Au moins dites-lui bien, repris-je, que je n'avois pas vu l'affront qu'il me faisoit. — Je n'y manquerai pas. Que j'ai couru après lui. — Fort bien. — Que je l'ai rappelé. — Sans doute. — Et que si j'avois su où le trouver, je serois allé lui jeter au nez son infâme présent. — Je dirai tout cela. Il faut avoir l'ame bien basse, continuai-je, pour en supposer une corruptible et vénale dans le Secrétaire d'un Juge ! Il est vrai, dit Rapin, cela crie vengeance ; et nous ne sommes pas d'humeur à souffrir de pareils affronts. Mais laissez-moi, je suis dans l'accès de ma goutte, et je n'ai pas besoin de m'échauffer le sang.

Ah ! le vieux Rapin, dit Plémer ! je gage qu'il s'est moqué de vous, et qu'il gardera le rouleau. J'en eus quelque soupçon, reprit Montalde ;

et je me promis bien de savoir du Plaideur s'il le lui auroit rendu. Mais Rapin, qui ne vouloit pas d'éclaircissemens là-dessus, prévint mes informations. Le lendemain, lorsque j'allai présenter mon travail à M. de Ferbois, il me reçut d'un air plus accueillant, plus affable que de coutume. M. de Montalde, me dit-il, je suis content de votre assiduité, de votre diligence; mais vous êtes bien neuf dans les affaires! Le bon M. Rapin n'a pas eu le temps de vous former; il est malade, et pour le suppléer, j'ai besoin d'un homme plus mûr et plus instruit que vous ne pouvez l'être. J'en suis fâché, j'estime vos talens et vos mœurs. Allez, comptez sur moi: je vous protégerai, et je rendrai de vous les meilleurs témoignages.

Je m'en allai, sans aucun regret de n'être plus à cette école, mais persuadé qu'un mauvais génie se

plaisoit à me repousser dans le fond de l'abîme d'où je voulois sortir.

M'y voilà retombé, disois-je ; et que faire pour m'en tirer ? aller encore être importun à ce bon d'Alembert, après qu'il avoit épuisé tous les moyens de me servir ! Il y auroit eu de la bassesse. Priver ma mère du peu de bien que je lui avois laissé ! Être à charge à mes sœurs, et rapporter dans mon pays toute l'humiliation de mes espérances trompées ! plutôt mourir. Mais puisqu'enfin je n'avois plus qu'à me casser la tête, pourquoi ne pas le rendre utile à mon pays, ce courage du désespoir ? Il me restoit encore la ressource honorable de mourir en soldat ; je voulus m'engager. Hélas ! en me toisant, l'Enrôleur me trouva trop petit de six lignes.

Rien jusques-là ne m'avoit été plus indifférent que la mesure de ma taille ; je n'y avois même jamais pensé. Mais il est pour l'ame des si-

tuations, où un surcroit d'adversité, quelque léger qu'il soit, achève de l'abattre. La pensée que j'étois le rebut même de la milice, me saisit, me pressa le cœur; et je sentis le fiel qui passoit dans mon sang, s'épancher jusque sur mes lèvres; je sentis courir dans mes veines le frisson de la fièvre lente dont vous m'avez vu consumé. Je vins avec le peu d'argent qui me restoit tomber malade dans cet Hôtel, et je demandai une garde. Le Ciel m'envoya cette femme si charitable, cette bonne Dupré, il m'a depuis envoyé le meilleur et le plus généreux des hommes; le Ciel ne veut donc pas que je sois toujours malheureux!

Non, reprit Plémer, non, vous ne le serez plus, ou bien nous le serons ensemble. Il y a long-temps que je cherche un homme qui chez moi, à la tête de mon commerce, soit un autre moi-même; et il ne tient qu'à vous d'être cet homme-là.

Montalde, pénétré de reconnoissance et de joie, seroit tombé aux genoux de Plémer, si celui-ci ne l'eut relevé brusquement. Oh! point de ces transports, dit-il, je ne les aime pas; ils ont l'air de l'étonnement; et je ne veux pas qu'on s'étonne quand je fais une chose honnête. L'air de Paris ne nous convient ni à l'un ni à l'autre: mes affaires y sont finies; mes adieux y sont faits; ma chaise est à deux places; partons demain pour Nantes; la bonne dame Dupré, votre Garde, nous y suivra.

Je vous demande, lui dit Montalde, le temps d'instruire le digne d'Alembert de ma bonne fortune, et de prendre congé de lui. Allons le voir ensemble, dit Plémer: je ne veux point partir sans embrasser cet homme-là.

D'Alembert fit un haut-le-corps en voyant paroître Montalde. Vous voilà, lui dit-il! je vous ai cru

noyé. Qu'êtes-vous devenu depuis que M. de Ferbois vous a remercié ? J'ai été malade, lui dit Montalde, et je n'ai pas osé..... — Belle discrétion, qui met un pauvre homme au supplice ! Avois-je mérité que vous me fissiez un mystère de l'état où vous vous trouviez ? Montalde lui conta tout ce qui lui étoit arrivé. Ah ! Monsieur, s'écria le Philosophe en parlant à Plémer, la bonne chose que la richesse dans des mains bienfaisantes ! et de quelle peine vous me tirez ! ce diable d'homme m'a rendu plus malheureux que lui. Il y a deux mois que je ne dors point, et que je le cherche comme une épingle. Allez, Monsieur, je devrois être furieux contre vous, et je ne vous pardonne qu'en considération de cet excellent homme, qui a la bonté de vous aimer. Ma foi si je suis bon, reprit Plémer, je trouve un homme encore meilleur que moi ; et j'en suis bien aise : je ne croyois,

pas qu'il y en eût. Adieu, Monsieur, je n'oublierai jamais votre colère. Ils s'embrassèrent comme d'anciens amis ; et le lendemain, Plémer et Montalde partirent.

Dans ce voyage, la santé de Montalde acheva de se rétablir. Son ame enfin se reposoit dans un calme délicieux ; son bonheur lui sembloit un rêve ; et le charmant spectacle de la fertilité que lui offroient les bords de la Loire, contribuoit encore à son enchantement.

Vous allez être transplanté, lui dit Plémer, dans un monde nouveau, je vous en avertis. Mes livres de négoce ne ressemblent pas à de la poésie, mais vous y trouverez peut-être une sorte d'intelligence qui vaut bien celle du bel esprit. Ce n'est pas une petite chose que de combiner les besoins, les facultés, les moyens d'échange de tous les pays des deux mondes, et de calculer pour soi-même les hasards, les pé;

rils, les avantages d'un commerce qui embrasse la terre et les mers. J'espère que dans ces spéculations la tête même d'un Poëte ne sera pas à l'étroit; et si je ne me trompe, ce genre de travail est plus digne de vous que le grimoire de la politique et que celui de la chicane.

Dans la situation d'où vous m'avez tiré, lui dit Montalde, tout ce qui peut honnêtement donner à vivre m'eût été bon; mais rien au monde ne pouvoit mieux me convenir que de m'attacher pour la vie à un homme à qui je la dois.

Montalde en arrivant à Nantes, y trouva de nouveaux objets d'estime et de vénération. La maison de Plémer étoit le modèle de l'ordre. Sa femme, avec une noblesse naturelle, une dignité simple, une vigilance imposante, présidoit à l'intérieur domestique; elle avoit l'œil à tout. Plémer ne s'y mêloit de rien. Sa fille, sous le doux empire de

cette mère vertueuse, étoit chargée de tous les soins qui demandoient de l'activité.

Gabrielle (c'étoit le nom de cette fille unique) sembloit n'avoir jamais eu le loisir de s'appercevoir qu'elle étoit belle; et ni son miroir, ni son cœur ne lui avoient dit encore, quoiqu'elle eût dix-huit ans, à quoi ces beaux yeux noirs et ces longues paupières, ces traits si doux, ce teint si frais, cette bouche où l'on croyoit voir des feuilles de jasmin briller parmi les roses, cette taille souple et légère où se formoient déjà tant de charmes naissans, étoient destinés par l'Amour. Montalde le sut avant elle, et ce fut pour lui la dernière et la plus douloureuse épreuve du malheur.

Lui qui, au milieu des plus aimables vices, avoit sauvé sa liberté de toutes leurs séductions, trouva l'écueil de cette liberté dans un regard de l'innocence; et son cœur

ne fut pas seul atteint du trait inévitable qui lui étoit réservé.

Plémer impatient de compter à sa femme la rencontre qu'il avoit faite, se livra indiscrètement au plaisir de louer, devant sa jeune fille, le caractère de Montalde, la bonté, la candeur, l'élévation de son ame, le courage simple et modeste avec lequel il avoit préféré l'infortune à l'humiliation, et sa noble délicatesse, et sa douceur inaltérable dans l'abandon où il étoit réduit entre la misère et la mort. A ce récit, le bon Plémer s'applaudissoit de voir couler les larmes de sa fille, sans songer au péril que couroit à l'entendre le cœur de cette jeune enfant.

Ce fut cet éloge imprudent, plus que la vue de Montalde, qui fit sur l'ame de Gabrielle cette première impression qui ne s'efface plus. Elle la reçut sans alarmes. Elle étoit loin de soupçonner, dans une émotion si douce, l'intérêt dangereux qui s'y mêloit à son insçu.

Montalde ne fut guère plus alarmé du ravissement que lui causa la vue de l'innocente Gabrielle. Ni la douceur de son regard, ni le charme de son langage, ni l'aimable simplicité de ses manières, ni cette grace ravissante qui accompagnoit négligemment toutes ses actions, rien dans la fille de son ami ne lui parut à redouter. Il se croyoit bien sûr de ne la voir jamais qu'avec ce plaisir pur que nous cause la perfection des ouvrages de la Nature. Mais lorsqu'il s'apperçut que le son de sa voix le pénétroit jusqu'au fond de l'ame; qu'il ne pouvoit la voir paroître sans un frémissement secret; qu'il sentoit son cœur tressaillir lorsqu'elle daignoit lui sourire, que la parole expiroit sur ses lèvres, toutes les fois qu'en lui parlant ses yeux se fixoient sur les siens; que son image le poursuivoit sans cesse, et que dans la veille il ne pouvoit avoir d'autre pensée, ni dans le sommeil

d'autre songe : Qu'est-ce donc qui se passe en moi, se dit-il à lui-même ; et de quel prix, en arrivant, payai-je les bontés d'un homme qui m'a retiré du tombeau ? Moi, de l'amour ! moi, malheureux ! pour une fille destinée à posséder des biens immenses, et à choisir dans les plus hautes classes le plus fortuné des époux ! Il est impossible, sans doute, de la voir sans être ému, saisi, ravi d'étonnement ; jamais dans sa simplicité la Nature ne fut si belle. Mais que l'admiration qu'elle me cause soit innocente comme ses charmes : loin de moi l'espérance, et avec l'espérance loin de moi le desir, loin de moi la pensée de troubler un moment le repos, la sérénité de cette ame paisible et pure ! Aimons-là, mais comme ma sœur : son père n'est-il pas le mien ?

Cette résolution bien prise, Montalde se sentit réconcilié avec lui-même. Il fut calme, mais il fut

triste ; et le travail dont il étoit chargé, servit d'excuse à sa tristesse. Il est, disoit Plémer, naturellement sérieux.

La confiance que lui marquoit ce brave homme étoit sans réserve. En l'initiant aux plus savantes spéculations du commerce, il le voyoit avec étonnement les saisir d'un coup-d'œil, les embrasser, quelquefois les étendre, et parcourir de la pensée toutes les branches de cette science vaste, jusque dans ses derniers rameaux.

Mon ami, lui dit-il au bout de quelques mois, ce n'est pas l'esprit du commerce que vous avez, c'en est le vraie génie ; et si vous n'allez pas un jour plus loin que moi, ce sera votre faute. Je vous prédis la plus haute fortune, si vous y employez vos moyens. En attendant, je dois vous faire un sort. Je le ferai modeste ; n'allez pas me fâcher en me contrariant.

Vous serez avec moi six ans à la tête de mes affaires. Votre travail ne peut s'apprécier au-dessous de deux mille écus.... Non pas moins, s'il vous plaît. Laissez-moi dire jusqu'au bout. Vous êtes sage, et cent pistoles suffiront à votre dépense. Voilà donc, au bout de six ans, dix mille écus d'épargne bien assurés; ils sont à vous. Eh bien, dès à présent employons vos économies, et plaçons-les sur un de mes navires. S'il revient à bon port deux fois, vos fonds auront doublé. Et s'il périt, dit le jeune homme! S'il périt, dit Plémer, nous recommencerons, vous me devrez encore six ans. Ma vie entière, s'écria Montalde. Je le veux bien, dit Plémer en riant; mon marché n'en est que meilleur; et vous voyez que je ne risque rien à vous faire quelques avances.

Je vois, Monsieur, reprit Montalde, que vous voulez en agir en

père. Eh bien, faites pour votre enfant tout ce qu'il vous plaira. Loin d'en rougir, il fera gloire de tout devoir à vos bontés.

La situation de Montalde, après cet entretien, n'en fut que plus pénible; car de nouveaux bienfaits étoient pour lui des liens nouveaux; et la ressource des ames foibles, l'éloignement ne lui étoit plus permis. Retenu dans les chaînes de la reconnoissance, il se voyoit condamné à vivre auprès de celle qu'il adoroit, sans même oser aspirer à lui plaire. Dans peu elle alloit s'engager; il falloit que son cœur fût libre de suivre le don de sa main; vouloir porter atteinte à cette liberté, auroit été pour lui le crime du plus vil, du plus détestable des hommes. L'amitié, la confiance, la plus sainte hospitalité, tout seroit trahi par un mot, par un regard, par un soupir qui décéleroit son amour. Ah! plutôt mille morts que de vivre

un moment chargé d'une si noire ingratitude ! Tout dans cette maison m'est sacré, disoit-il, et je n'ai que le choix d'y être un monstre ou d'y être un héros. Un héros, oui, je le serai, si j'ai la force de me vaincre, et je l'aurai ; le Ciel à qui je la demande, sera juste en me l'accordant.

Dès-lors toutes les puissances de son ame se réunirent pour commander à ses yeux, à sa voix, à son cœur de tenir caché le secret de sa passion, qui tous les jours alloit croissant, et que l'innocente ingénuité de Gabrielle ne cessoit d'enflammer encore.

A Paris, comme la prétention de former à son gré le caractère d'une jeune femme est la chimère de tous les maris, l'attention de toutes les mères est d'élever leurs filles dans un état de réserve et de dissimulation qui ne laisse rien voir de décidé en elles. Une fille à marier est dans

le monde une espèce de chrysalide jusqu'au moment qu'en déployant ses aîles, elle se change en papillon. En Province, on n'a pas le même soin de tenir caché le naturel d'une jeune personne ; et ce n'est pas pour elle une règle de bienséance de garder le secret de son ame et de son esprit. Dès l'enfance, on avoit donc laissé à Gabrielle la liberté d'exprimer sa pensée et les mouvemens de son cœur. Mais soit par la continuité et l'habitude des bons exemples, soit par ce sentiment exquis qui est l'instinct des ames bien nées, il n'y avoit jamais eu rien de répréhensible dans cette heureuse liberté.

Gabrielle ne fut pas plus gênée, lorsque Montalde fut admis dans l'intimité de la maison. Madame Plémer avoit pour lui de ces attentions délicates qui ne veulent pas même être apperçues, et qui sont d'autant plus flatteuses qu'elles semblent involontaires. Gabrielle les

imitoit. C'étoit un mélange d'estime et de bienveillance habituelle, qui, sans avoir rien de familier, n'avoit rien que de naturel; et cette politesse de sentiment qui fait le charme de l'amitié, n'auroit laissé voir à Montalde aucune différence entre Gabrielle et sa mère. Mais à des signes imperceptibles pour tout autre que pour lui-même, tantôt à la douce langueur d'un regard reposé sur lui, tantôt à l'altération de l'accent d'une voix timide, quelquefois à une foible teinte de rougeur dont elle s'animoit en lui adressant la parole, ou bien au léger tremblement de cette belle main qui lui versoit du thé, le plus souvent à l'émotion dont elle étoit saisie lorsqu'il exprimoit à sa mère l'excès de sa reconnoissance, il crut voir qu'elle avoit pour lui plus que de la simple amitié; et ce fut alors qu'il éprouva le plus cruel des tourmens de l'amour, celui auprès duquel la soif de Tantale n'étoit qu'une peine légère.

Ou je me fais illusion, disoit-il, ou ce sont-là des symptômes d'amour, d'un amour foible à sa naissance et qu'heureusement elle ignore, mais qui peut faire à son insçu de dangereux progrès. Que vais-je devenir ? Ah ! c'est à présent que j'ai besoin de tout mon courage. Et plus la sensibilité de Gabrielle se décéloit par mille traits naïfs qu'il n'appercevoit que trop bien, plus, sous un air sérieux et modeste, la sienne se tenoit retirée au fond de son cœur. Ce cœur brûloit, mais d'un feu caché dont ses yeux même ne laissoient échapper presque aucune étincelle : heureux s'il n'avoit eu que ces premiers combats à soutenir.

Plémer, en rappelant devant sa femme et devant sa fille les aventures de Montalde, l'avoient plaisanté quelquefois sur la mal-adresse qu'il avoit eue de ne pas composer pour la Fête de sa comtesse quelque belle pièce de vers. Gabrielle saisit cette

plaisanterie ; et lorsque vint la Fête de sa mère, elle demanda au jeune homme, s'il laisseroit passer de même ce beau jour sans le célébrer par quelques couplets de chanson. — Et qui les chantera ? — Moi, lui répondit-elle. Jugez de quelle ardeur sa verve s'anima ! L'esprit n'y fut pour rien ; mais le sentiment le plus pur, la piété la plus touchante, l'amour filial qui, lui-même, avoit passé dans l'ame du Poëte, dicta l'éloge de cette digne mère que sa fille devoit chanter. Tous les traits de son caractère y étoient peints sans être flattés, et avec des couleurs si douces et des touches si délicates, que la plus modeste des femmes pouvoit l'entendre sans rougir ; c'étoit le miroir de son ame.

Plémer, avec sa brusquerie, étoit un homme profondément sensible. La voix de sa fille, l'éloge le plus naïf et le plus juste d'une femme qu'il adoroit, la présence de ses amis,

amis, le spectacle charmant de cette fête domestique, tout cela réuni, l'émut au point que ses larmes coulèrent. Celles de Madame Plémer inondoient son visage, le jeune cœur de Gabrielle interrompoit à chaque instant sa voix par des sanglots, et au dernier couplet, qu'elle eut bien de la peine à faire entendre, elle tomba dans les bras de sa mère. Plémer vint aussi l'embrasser; et les amis de la maison s'empressoient tous à lui faire hommage de l'attendrissement dont ils étoient saisis; Montalde seul se tenoit éloigné.

Venez, Monsieur, lui dit la mère; venez, que je vous remercie des sentimens délicieux que vous me faites éprouver. Il s'inclina pour lui baiser la main: mais elle l'embrassa; et en se relevant, il se sentit presser la main par les deux mains de Gabrielle, qui lui dit en pleurant encore, et d'une voix qui eût amolli le marbre: Ah! Monsieur, que mon

père a bien raison de vous aimer ! Dès ce moment il se crut perdu.

Le soir, l'illumination de l'un des navires de Plémer annonça dans le Port la fête et le souper qu'il y donnoit pour bouquet à sa femme. Elle y fut menée en triomphe au son des instrumens, tenant sa fille par la main, et quoiqu'ils n'eussent invité à cette fête que des amis, le cortège en étoit nombreux. Le souper fut splendide ; et durant le souper, les deux bords de la Loire ne cessèrent de retentirent du bruit d'un concert ravissant. Jamais plus douce joie n'avoit régné dans une fête : mais cette joie fit bientôt place aux alarmes les plus cruelles.

Lorsqu'on se retira, la lune répandoit du haut du Ciel la clarté la plus pure ; elle servoit de fanal aux rameurs ; et Plémer ayant pris de sages précautions pour que sans péril tout son monde fût ramené du vaisseau sur la rive, se retiroit lui-

même le plus heureux des hommes, lorsqu'en mettant le pied sur la chaloupe, il glisse et tombe dans les eaux. Montalde s'y élance après lui, et sans savoir nager, et sans autre soutien que le bout d'un cordage qui pendoit à la barque, il saisit Plémer d'une main et le dispute aux flots qui le rouloient sous le navire. A l'instant même, les matelots viennent à leur secours, et les enlèvent tous les deux.

Quand Plémer fut sur la chaloupe, et qu'il eut repris l'usage de ses sens : Eh bien, dit-il à Montalde, à présent qui de nous deux est insolvable ! Le jeune homme, encore tout saisi de l'effroi qu'il lui avoit causé, l'embrassoit et pleuroit de joie. Ils arrivent au bord où Madame Plémer, sa fille, ses amis, les attendoient épouvantés des cris qu'ils avoient entendus. Rassurez-vous, leur dit Plémer en abordant ; grace au Ciel, me voilà ; je l'ai échappé belle !

J'étois tombé dans l'eau, j'allois périr ; c'est Montalde qui m'a sauvé. A ces mots, madame Plémer embrasse son époux ; et Gabrielle, dans un transport de reconnoissance et de joie, saisit et serre dans ses bras le libérateur de son père. Ah ! je vous dois plus que la vie, lui dit-elle, en le pressant contre son sein. O Dieu, s'écria-t-il en s'arrachant des bras de celle qu'il adoroit, ô Dieu, ne m'abandonnez pas ! Madame Plémer à son tour embrassa le jeune homme ; et avec elle au moins il put céder au mouvement d'une mutuelle amitié. Tout fut mêlé dans ce moment d'un reste de frayeur et d'un excès de joie ; et ni le cœur de Gabrielle, ni celui de Montalde n'eût le temps de se consulter.

Mais lorsque, rendus à eux-mêmes, chacun des deux put réfléchir à ce qui venoit de se passer : Que lui ai-je donc fait, se demanda

t-elle, en pleurant, pour m'avoir rebutée avec tant de rigueur ? J'ai oublié un moment, je l'avoue, les bienséances de mon âge ; mais dans quel moment, et pourquoi ? J'ai embrassé Montalde, comme j'aurois embrassé l'autel du Dieu qui auroit sauvé mon père. Ah, Montalde ! si ce mouvement, tout involontaire qu'il a été, vous semble indigne d'une âme vertueuse, vous avez été orphelin dès le berceau, jamais une mère ne vous a souri, jamais un père ne vous a caressé ; vous ne connoissez ni la force des liens du sang, ni la tendresse de la Nature. Cruel, comment avez-vous pu me traiter aussi sévèrement ? Qu'avez-vous donc pensé de moi ?

Gabrielle ne dormit point, son lit fut baigné de ses larmes ; et dans cette longue insomnie, sa tête se troubla, son sang s'alluma dans ses veines, son haleine brûlante ne s'exhaloit plus qu'en soupirs. Enfin

se rappelant ce qu'elle avoit entendu dire des tourmens de l'amour : Ah ! c'en est fait de moi, dit-elle, j'ai senti ce cœur généreux palpiter sur mon sein ; un feu rapide a passé dans mon sang, et c'est ce feu qui me dévore. O mon père ! pardonnez-moi l'ivresse et le délire de ma reconnoissance. Puis-je ne pas aimer, puis-je aimer assez le mortel qui, au péril de sa vie, vous a sauvé ? Oui, après vous, après ma mère, il est ce que j'ai de plus cher au monde. Je sais qu'il est sans bien ; mais que seroit pour moi la fortune la plus brillante en comparaison de vos jours que je lui dois ! Ah ! que ce soit-là sa richesse, et que la fille de Plémer n'ait jamais d'autre époux que celui qui a sauvé son père.

La situation de Montalde étoit mille fois plus cruelle. Innocent jusque-là, il ne se sentoit plus la force de la garder cette innocence, qu'un

malheureux moment lui feroit perdre pour jamais. Les vils moyens de séduction étoient loin de son ame ; il s'estimoit assez pour ne craindre de son amour rien de lâche, rien de honteux. Mais malgré lui, cette aimable enfant étoit peut-être déjà séduite ; et si son cœur étoit atteint ; si elle respiroit près de lui le feu dont il brûloit lui-même ; si bientôt enfin l'un et l'autre ils en étoient au point de ne pouvoir plus se cacher une passion sans espoir ; quelle seroit l'issue de cet abîme de malheur, où il l'auroit laissé tomber, où il seroit tombé lui-même ? Un crime involontaire, dont on a prévu le péril sans l'éviter, n'est-il donc plus un crime ? N'ai-je pas eu, se disoit-il, et n'ai-je pas encore le recours de la fuite et le refuge de l'absence ?

Loin de moi les lâches excuses d'une passion insurmontable ! Loin de moi cette probité qui s'étale en

belles paroles, et qui se croit lavée, par de vaines excuses, de la honte de succomber. Non, jamais l'honneur et la foi ne doivent courir aucun risque : dès que le succès de l'épreuve est douteux, il faut l'éviter ; et ce courage encore me reste. Il m'est affreux de me séparer du seul ami que j'avois au monde ; il m'est affreux de retomber dans la misère et dans l'abandon ; il m'est encore bien plus affreux de m'éloigner de Gabrielle ; mais plus cet effort est pénible, plus il est nécessaire. Ainsi parloit Montalde ; et impatient de s'assurer de lui-même en consommant ses sacrifices, il attendoit le jour pour aller voir Plomer. — L'aller voir ! et que lui dirai-je ! Comblé de ses bienfaits, honoré de sa confiance, pénétré des bontés qu'avec tant de franchise il me prodigue tous les jours, comment aurai-je le courage de lui annoncer que je le quitte ! Et quelle excuse lui donne-

rai-je de ce départ précipité ? Il le faut cependant, il faut paroître injuste, ingrat, mal-honnête homme, et ne pas l'être. O chère estime de moi-même, doux témoignage de mon cœur, vous me suivrez dans mon exil, dans ma misère, dans cette vie errante et douloureuse que je traînerai loin de Nantes, loin de cette maison respectable et chérie, où toutes les prospérités sembloient se présenter à moi ; vous me suivrez, et, s'il est possible, ce sera vous qui me consolerez. A ces mots, son cœur soulagé laissoit éclater ses soupirs, et des ruisseaux de larmes s'épanchoient de ses yeux. Ainsi la nuit s'étoit passée, lorsqu'il descendit chez Plémer, résolu de prendre congé de lui, mais aussi pâle, aussi tremblant qu'un criminel que l'on mène au supplice.

En descendant, il rencontra la bonne Madame Dupré, qu'on avoit appelée à Nantes, et dont madame

Plémer avoit fait l'économe de sa maison. Eh bon Dieu, lui dit-elle, dans quel état vous êtes ! Les yeux battus, le teint plombé ! le visage défait ! Allez-vous être encore malade ? J'espère que non, dit-il ; mais il est vrai que je ne suis pas bien. Je crois connoître votre mal, reprit-elle ; et je crains bien que celui-ci ne soit pas facile à guérir. Mon mal, à moi ! reprit Montalde avec surprise : quel est-il ? que voulez-vous dire ! — Ah ! M. de Montalde, ce n'est pas avec moi que vous pouvez dissimuler. Je vous aime ; et depuis que je suis dans cette maison, je vous observe, et je vous plains. Madame, reprit-il, je ne vous entends pas ; mais quoi que vous pensiez de moi, je vous conjure de vous taire. Oh non, dit-elle en s'en allant, n'ayez pas peur ; ce ne sera pas moi qui parlerai. Mais vous ! mais cette pauvre enfant !.... Ah ! prenez bien garde à vos yeux.

Eh bien, se dit-il à lui-même, voilà que cette bonne femme a pénétré le secret de mon cœur. Non, l'amour ne peut être long-temps caché; et si je ne veux pas que le mien se trahisse, il faut que je m'éloigne. Allons, et ne différons plus.

Savez-vous, mon ami, lui dit Plémer en le voyant, que Gabrielle se ressent de l'impression que lui fit hier l'accident de son père? Elle a eu cette nuit une fièvre brûlante; et il lui en reste encore un violent mal de tête. Sa mère est auprès d'elle: je vais la voir; venez la voir aussi. Ce sera un calmant pour elle que la vue de mon sauveur. Montalde le suivit auprès du lit de Gabrielle.

Et quoi, ma fille, lui dit Plémer, tu n'es pas encore rassurée! Nous voilà tous les deux, le péril est passé; tu n'as plus qu'à te réjouir. Montalde a eu peur comme toi! il est encore pâle encore; mais moi je ne

m'en ressens plus, et jamais la vie ne m'a été plus douce que depuis que je la lui dois. Les yeux de Gabrielle, attachés sur son père tandis qu'il lui parloit, brilloient de l'éclat le plus vif. N'a-t-elle pas encore un peu de fièvre, demanda-t-il à madame Plémer? Voyons. Je ne m'y connois guère. Vous qui devez vous y connoître, Montalde, tâtez-lui le pouls. Eh bien! oui, c'est moi; c'est son père qui vous demande de lui tâter le pouls. Avez-vous peur que sa main ne vous brûle? ou que son mal de tête ne soit contagieux? Montalde s'approche en tremblant; et Gabrielle, en laissant tomber son bras sous la main de Montalde, tient ses yeux attachés sur les yeux de sa mère, comme pour y puiser la force dont son foible cœur a besoin. Mais lorsqu'elle sentit la main de son amant lui presser doucement l'artère, il lui prit un mouvement qu'elle voulut lui dérober en retirant

sa main. O par combien de traits imperceptibles et pénétrans, l'amour se décèle à l'amour !

Montalde, en s'efforçant de cacher son émotion, dit que le pouls n'étoit pas bien remis, mais que dans peu il seroit tranquille. Je l'espère, dit Gabrielle, levant les yeux au ciel : je serois trop à plaindre, si le trouble que m'a causé la nuit dernière étoit durable. J'ai l'esprit égaré. Ah, ma fille ! lui dit sa mère, avec des cœurs tels que les nôtres, il est bien difficile et bien rare qu'on soit heureux ! Bon ! si le ciel nous eût faits, dit Plémer, moins sensibles et moins aimans, goûterions-nous si bien les délices d'un bon ménage ? Croyez-vous qu'à vivre pour soi, l'on trouve mieux son compte ? On s'épargne des peines ; mais de quels doux plaisirs ne se prive-t-on pas ? Qui n'aime point n'est point aimé ; et quel charme pour lui la vie ? Je sais

ce que me coûte ma sensibilité ; mais quelque mal qu'elle me cause, tenez, je n'en donnerois pas un seul grain pour des monceaux d'or. Ne pensez-vous pas comme moi, Montalde ? Hélas ! dit le jeune homme, ce n'est pas en aimant ce qu'on doit aimer, qu'on peut se trouver trop sensible ; on croiroit bien plutôt ne l'être pas assez. Ces mots accompagnés d'un regard qui avoit fait la ronde, répandirent un peu de calme dans les veines de Gabrielle. Mais ce calme que ses parens prirent pour celui de son ame, ne fut que celui de ses sens, et Montalde y vit la langueur d'une profonde mélancolie. Il en savoit la cause ; il vit qu'il étoit temps d'y apporter le plus prompt remède ; et il alla trouver Plémer.

Monsieur, lui dit-il en l'abordant, je vais vous étonner. Mais quelque étrange que vous semble la résolution que j'ai prise, ne m'en

demandez pas la cause, et daignez me la pardonner. Je vous chéris et vous révère comme l'ami le plus vertueux, le plus rare. Un père n'eût pas fait pour moi plus que vous, je le sais, je ne l'oublierai de ma vie; et cependant je vous conjure de me permettre de vous quitter. Plomer sauta de son fauteuil, de surprise et d'étonnement. — Me quitter, vous, Montalde! et pourquoi, s'il vous plaît? vous aurait-on donné chez moi quelque désagrément? j'aurois peine à le croire. — Hélas, Monsieur! je n'y reçois que des marques d'estime, de bienveillance et de bonté. — Qu'est-ce donc qui vous en éloigne? Le sort que je vous fais est bien modique; mais parlez, je puis... — Ah, ne m'accablez pas d'un soupçon trop injuste: mon cœur vous est connu; c'est à regret, vous le savez, que j'ai permis à vos bienfaits de passer de si loin toutes mes

espérances. Je n'ai que trop à me louer de la noblesse de votre ame. Vous n'êtes que trop généreux. — Et sans aucun mécontentement vous voulez me quitter ! — J'en suis au désespoir ; mais le plus saint devoir me l'ordonne. — J'entends ; votre mère gémit de votre éloignement. Elle vous demande auprès d'elle ! Mon ami, faites-la venir : cette maison sera la sienne ; ma femme sera son amie ; nous n'en serons que plus heureux. Oppressé de tant de bontés, Montalde répondit que sa mère ne souffroit point de son absence ; qu'il la savoit tranquille et contente auprès de ses sœurs ; et qu'elle ne manquoit de rien. Dites-moi donc, insista Plémer, ce qui vous force à m'abandonner. Ma destinée, dit le jeune homme. — Oh pour le coup je ne vous conçois plus, dit Plémer avec violence. Votre destinée ! ah, Montalde ! la destinée est la vaine excuse de

torts qui n'en ont plus aucune ; et ce n'est pas avec ce mot vide de sens qu'un homme comme vous doit se justifier. J'appelle, dit Montalde, ma destinée, un caractère inquiet, inconstant que j'ai reçu de la Nature, et qui ne peut me laisser en repos dans aucune situation ; vous l'avez vu. — Je vous ai vu quitter une Comtesse impertinente, un arrogant Marquis, un je ne sais quel Juge, et son titre de Secrétaire ; il n'y a rien d'étonnant dans tout cela. Mais moi, qui suis un homme simple, un bon homme, moi qui vous aime, moi qui comptois passer ma vie avec vous !.... — Non, Monsieur, ce caprice n'est pas croyable. Il y a là dedans quelque chose d'incompréhensible pour moi ; et si vous ne m'expliquez pas ce que c'est, je vous tiens pour un méchant homme ou pour un fou. Vous n'avez qu'à choisir. Oui, pour un fou, j'y consens, dit

Montalde, en se jetant aux genoux de Plémer : mais pour un méchant, non, non, je vous en conjure ! je vous aime, je vous révère, je ne suis point ingrat, je donnerois pour vous tout mon sang..... — Et vous me quittez ! Montalde, levez-vous, regardez-moi en face. Pour une âme comme la vôtre, cette légèreté, ce caprice, cette inconstance n'est pas dans la nature. — De grâce, interrompit le jeune homme, cessez de me mettre à la gêne, et abandonnez-moi à mon malheur. — Eh non, morbleu, je ne veux pas vous y abandonner ; je veux savoir, en perdant mon ami, comment et pourquoi je le perds. S'il s'en étoit allé lorsqu'il n'avoit encore rien fait pour moi, je l'aurois laissé libre ; et quoiqu'il m'eût navré le cœur, je lui aurois pardonné. Mais après m'avoir sauvé la vie, après m'avoir attaché à lui par les liens les plus doux, les plus forts, vouloir les

rompre et me quitter ! Non, dit-il en pleurant, non, je ne le souffrirai point, ou je saurai pourquoi. — Je suis désolé de vous dire que vous ne le saurez jamais. — Non ? Eh bien, je le sais, votre silence me l'explique : vous êtes amoureux ou de ma femme ou de ma fille. Oui, Monsieur ; c'est-là ce secret que je ne puis vous arracher. — Moi, Monsieur, amoureux de votre femme ! — Pourquoi pas, reprit brusquement le bon homme ? Elle est encore assez jolie pour donner de l'amour ; mais si ce n'est pas elle qui vous tourne la tête, c'est donc ma fille ? — Hélas ! oui, Monsieur. — Eh malheureux ! que ne parliez-vous ? Il y a six mois que je vous la destine.

Si l'on mouroit de joie, Montalde en seroit mort. Il tomba comme un homme étourdi d'un coup de tonnerre, et les lèvres collées sur les pieds de Plémer, il y resta comme

abîmé. La peste ! dit Plémer en le regardant à ses pieds, vous étiez donc bien amoureux ! pauvre garçon ! et vous vous en alliez résolument sans me rien dire, de peur de me fâcher ! Vous me connoissiez mal. Voilà pourtant ce que j'appelle un honnête-homme. Levez-vous, et venez que je vous mène à votre belle-mère. Ah ! quand je lui raconterai cette scène et son dénouement, comme elle va rire et pleurer ! Et ma fille ! ah ! c'est elle qui sentira le prix d'un cœur si vraiment estimable. Elle vous aimera tendrement, j'en suis sûr. Oui, je l'espère, dit Montalde, car elle daigne croire que son père me doit la vie ; et de tous mes droits sur son cœur, ce sera toujours le plus saint.

Madame, dit Plémer à sa femme en lui amenant Montalde, voilà un homme à qui je demande quel prix mérite ce qu'il a fait pour nous en me sauvant ; il veut vous en rendre

l'arbitre (Gabrielle étoit présente). Et moi, dit madame Plémer, j'en fais juge ma fille. Gabrielle rougit, et après un moment de silence : Que peut-il y avoir, dit-elle, de comparable à ce bienfait ? Toute notre fortune, et ce n'est point assez. De l'argent ! dit Plémer avec dédain ; il n'aime pas l'argent. Mais toi, ne connois-tu, ma fille, rien de meilleur à lui offrir ? Elle baissa les yeux. — Je vous ai dit, mon père, qu'il n'y a rien d'assez précieux pour nous acquitter envers lui. Si j'étois à ta place, lui dit sa mère, je saurois bien que lui donner. — Et moi aussi, ma mère, si j'étois à la vôtre. — Et moi, si j'étois à la sienne, dit Plémer, je saurois bien que demander. Mais puisqu'aucun de vous ne veut s'expliquer, je m'explique : Je donne à Montalde la main de ma fille ; et moi, son cœur, dit madame Plémer ; et moi, ma vie, dit modestement Gabrielle ; il est bien

juste que je vive pour lui, quand c'est par lui que vous vivez. Apprenez, dit Plémer, que le cœur plein d'amour, il vouloit s'en aller plutôt que de troubler la paix d'une honnête famille. C'est-là ce que j'estime en lui, plus que ce qu'il a fait pour moi. Car entre mille hommes capables d'un moment de courage et d'un mouvement de bonté, à peine s'en trouve-t-il un d'invariablement honnête ; et c'est cet homme rare, cet ami de mon cœur, que je vous donne, à vous pour gendre, ma bonne femme ; à vous, ma fille, pour époux.

L'ERREUR D'UN BON PÈRE.

UN jour que Voltaire étoit malade, nous étions auprès de son lit, le sage Vauvernague, le bon Cideville, et moi, bien jeune encore. Voltaire parloit de Térence, du charme de son naturel, de la pureté de son style, de la vérité, mais de la foiblesse de son pinceau. Par exemple, nous disoit-il, ce caractère si singulier, et cependant si vrai, d'un père qui se punit lui-même d'avoir trop usé de rigueur envers un fils son unique espérance, qu'il a réduit à s'éloigner de lui; ce caractère qu'il pouvoit rendre si touchant, il l'a manqué. Nous lûmes la première scène. Voyez, dit Voltaire, l'intérêt qu'elle annonce; et dans la suite, cet intérêt s'évanouit: ce Menédême n'est plus rien qu'un bonhomme, presque imbécille.

Je connois, dit Cideville, dans ma Province, un Menédême octogénaire, qui, après avoir été bien malheureux, a fini par être le plus heureux des hommes. Voyons, lui dit Voltaire; et Cideville reprit ainsi :

J'avois pour guide et pour modèle, dans mon état d'homme de Robe, un Magistrat célèbre par son intégrité encore plus que par ses lumières, le Président de Vaneville. Les plus belles années de mariage nesse s'étoient passées auprès de lui. Veuf, et remarié, il avoit trois enfans; un fils de sa première femme, qu'il avoit tendrement aimée; et deux de la seconde, qu'il aimoit encore plus. Je le croyois heureux dans son intérieur domestique; et la sérénité peinte sur son visage, me faisoit cette illusion. Mais insensiblement je vis son humeur s'obscurcir. Bientôt j'appris qu'il envoyoit son fils aîné loin de la ville, à l'école

cole d'un Maître dont on parloit avec éloge ; c'étoit le Prieur d'un village voisin de la forêt de Lions.

A quelques mois de là, M. de Vaneville me parut agité d'une violente inquiétude : il n'étoit pas homme à laisser pénétrer ce qui se passoit dans son ame ; et trop respectueux pour le lui demander, je me bornai à redoubler de soins auprès de lui. Il me vit sensible à ses peines, et il m'en sut bon gré ; mais il ne m'en dit point la cause. Peu d'années après, il perdit ses deux autres enfans et sa seconde femme. Je lui en marquai mon affliction ; et lui, d'un air sévère, *le Ciel est juste*, me dit-il. Ces mots furent accompagnés d'un soupir et d'un long silence. Enfin il m'annonça qu'il alloit s'éloigner du monde, et se retirer dans un petit domaine solitaire, appelé Flamais, voisin de Neufchâtel. Ses adieux furent tristes ; et dans les miens, je lui demandai

la permission de lui écrire, et de l'aller voir quelquefois.

Mon ami, me dit-il avec une douceur mélancolique, je ne vous oublierai jamais; laissez-moi cependant quelque tems seul avec moi-même; dès que j'aurai repris le goût de la société, ce sera sûrement la vôtre que je souhaiterai. Attendez que je vous écrive. Et en m'embrassant il ajouta : Adieu, Cideville, ne vous mariez pas deux fois.

Ce conseil qui sembloit lui échapper malgré lui, n'avoit cependant aucun trait avec sa situation présente. Il avoit eu deux femmes; mais il étoit veuf. C'étoit sur-tout depuis son veuvage que son cœur me sembloit flétri; et j'attribuois à la solitude où il étoit réduit, cet ennui de lui-même dont je le voyois consumé. Il partit; et je fus trois ans sans recevoir de ses nouvelles; je m'en croyois presque oublié. Il m'écrivit enfin de l'aller voir. Je me rendis

bien vîte auprès de lui ; et en arrivant, je le trouvai à table à côté d'une jeune et jolie villageoise, ayant vis-à-vis d'eux un jeune villageois, et un homme d'un âge plus avancé, qui, vêtu simplement, avoit encore l'air de la ville. Pour lui, dans son extérieur à demi rustique, rien ne me rappelloit mon ancien Président ; et au lieu de cette ample et fausse chevelure à laquelle mes yeux étoient accoutumés, je ne lui vis plus qu'un front chauve et couronné de cheveux blancs ; j'avois peine à le reconnoître.

Venez, me dit-il, mon ami, venez vous asseoir au milieu de ma famille ; embrassez mon fils et sa femme. Oui, sous cet habit simple, c'est ma bru, c'est Mademoiselle de Léonval que vous voyez, pupille de ce galant homme, mon voisin, Monsieur de Nelcour, à qui je dois tout le bonheur de mes vieux ans. Vous avez cru voir, je parie, dans ces jeunes

époux, mon Jardinier et ma Jardinière ? Vous ne vous êtes pas trompé; c'est leur état, et c'est aussi le mien; nous cultivons ensemble les jardins que vous allez voir.

Le dîner fut bon, mais frugal et assez semblable à celui des Disciples de Pythagore : peu de viandes, mais des légumes excellens et en abondance, et des clayons chargés de fruits délicieux.

Oui, délicieux, dit Voltaire; mais passons vîte dans les jardins. Je suis impatient d'entendre ce que le vieillard va vous dire.

Eh non! de grace, dit Vauvenargue, laissez-nous voir un moment à table ce bon père avec ses enfans : on est si bien soi-même avec d'honnêtes gens heureux !

Ils l'étoient tous les trois, continua Cideville, chacun selon son caractère : le père, en homme dont le cœur long-temps oppressé de tristesse venoit de s'ouvrir à la joie; le

fils, en homme qui se glorifioit d'être enfin parvenu à rendre heureux son père ; la jeune femme, d'un air modeste, mais sensible, se félicitant d'ajouter au bonheur de l'un et de l'autre, et jouissant de leur tendresse mutuelle autant que de l'amour qu'elle leur inspiroit.

La promenade après le dîner nous dispersa dans les jardins : on y reconnoissoit l'œil et la main du Maître. C'étoit le luxe de la Nature, le spectacle de l'abondance répandue sans symétrie, avec tout l'agrément de la variété. Aux branches du prunier s'entrelaçoit la vigne ; un quinconce de cerisiers ombrageoit des planches de fraises ; des espaliers fertiles formoient l'enceinte des carrés où pommoit la laitue, et où se gonfloit le melon. Tout cela, dit Voltaire, avec de l'harmonie, pourroit être agréable en vers ; mais, mon ami, l'art de conter en prose, c'est de décrire légèrement, et de passer vîte à la scène.

M'y voilà, dit Cideville.

Dès que l'on s'apperçut que M. de Vaneville vouloit être seul avec moi, on s'éloigna de nous. Alors nous nous assîmes sous un berceau de chèvre-feuille; et ce vertueux homme me prenant par la main : Vous voyez, me dit-il, à quoi se passe à présent ma vie. Elle est pleine, tranquille, agréablement occupée; et le travail, l'appetit, le sommeil, le repos de l'ame, un doux et paisible intérêt aux scènes de l'année, variées par les saisons, mes soins récompensés, et presque tous les ans, mes espérances fidèlement remplies; enfin par-dessus tout, le doux spectacle des amours et du bonheur de mes enfans : voilà les biens que le Ciel réservoit à la vieillesse de votre ami. Ce n'est pas le soir d'un beau jour, mais c'est le plus beau soir du jour le plus sombre et le plus horrible.

Vous avez vu mon cœur flétri par le chagrin. Je vous en ai dérobé la

cause ; mais, Cideville, je puis enfin le déposer dans votre sein, ce secret si long-tems caché.

Après avoir perdu une femme aimable et sensible, n'ayant d'elle qu'un fils encore enfant, je sentis douloureusement le vide de mon ame et la solitude de ma maison. Au lieu que le bonheur de mes soirées m'avoit jusqu'alors consolé, dédommagé des travaux du jour, l'image de ce deuil silencieux et solitaire que je retrouverois chez moi en y rentrant, fut tous les jours pour moi une perspective effrayante ; et je désespérois de m'y accoutumer, lorsque j'entendis, dans le monde, parler d'une fille bien née, et d'un âge où l'esprit, les mœurs, le caractère doivent être formés. On la citoit comme un modèle de raison, de bonté, de sagesse et de modestie. Je voulus la connoître, et je vis, en effet, ou du moins je crus voir qu'elle méritoit ces éloges. Je l'é-

pousai. Elle fut telle qu'on me l'avoit promise, jusqu'au moment où elle devint mère, ou plutôt elle fut pour moi toujours la même jusqu'à sa mort ; et ce ne fut qu'à mon insçu, et à l'égard du fils de ma première femme, qu'elle changea de caractère, et que l'excès de l'amour maternel anéantit en elle tout autre sentiment.

Je l'avois vue, au commencement de notre mariage, chérir mon fils presqu'aussi tendrement que s'il avoit été le sien ; et lorsqu'elle changea, elle mit tant d'adresse à me cacher l'aversion qu'elle avoit prise pour cet enfant, que je ne m'en apperçus jamais.

Tout occupé des fonctions de ma place, vous savez si j'avois la liberté de suivre l'éducation de mes fils. J'en laissois le soin à ma femme ; elle en fit son affaire, et ceux qu'elle y employoit lui étoient subordonnés : ainsi, même en les consultant, je

ne savois que ce qu'elle vouloit que l'on me fit savoir, ou que l'on me fit croire.

Son chagrin profond et secret étoit de penser que l'enfant de ma première femme avoit mêmes droits que les siens au partage de ma fortune. C'étoit pour elle un Etranger qui venoit leur voler leur bien. Vous concevez quelle amertume cette aversion dut répandre sur les premières années de mon enfant. A cet âge, l'homme est doué d'un sentiment très-vif d'équité naturelle, et mon fils sentit de bonne heure qu'on étoit injuste envers lui.

Je l'ai remarqué, dit Voltaire, l'enfant, s'il est justement puni, se soumet sans murmure : il s'est jugé lui-même ; et lorsqu'il se révolte, c'est que le châtiment qu'il subit n'est pas mérité. Il y a donc bien, dit Vauvenargue avec sa douce voix, une loi primitive gravée au fond des ames ? Et quel est le Graveur ? Le

même que mon Horloger, dit Voltaire, le même que l'Ouvrier de la grande pendule dont Newton a connu le balancier et le ressort. Mais passons, car notre vieillard m'intéresse, et il nous attend.

Je m'apperçus, continua M. de Vaneville, que le caractère de mon fils s'altéroit. La tristesse, la défiance, je ne sais quelle timidité sombre étoit peinte sur son visage. Comme le souci des affaires étoit aussi empreint habituellement sur mon front, mon enfant me craignoit; et cet air carressant, cet accueil doux et tendre qui l'auroit rassuré, ne lui annonçoit jamais en moi un père indulgent et facile. On lui inspiroit pour moi, sous le nom de respect, une frayeur qui réprimoit ses plaintes. Ainsi rebuté, châtié durement et à tous propos, jaloux sur-tout des préférences que l'on donnoit à ses deux frères, et comparant, au fond de sa petite ame

ulcérée, les complaisances qu'on avoit pour eux aux rigueurs qu'on avoit pour lui, il devint tous les jours plus triste et plus chagrin. J'achevai de l'aigrir par des réprimandes cruelles. Il se crut rebuté de moi, il se crut haï de son père; et la Nature perdant ainsi sa dernière espérance et sa dernière consolation, il tomba dans un découragement stupide qu'on prit pour de l'obstination, à ne vouloir s'appliquer à rien.

Je lui parlois quelquefois raison, mais une raison dure et froide : je le grondois ; il m'écoutoit avec des yeux fixes, où je voyois rouler des larmes, que mes lèvres, malheureux père, auroient au moins dû sécher quelquefois! Mais son silence, qui étoit celui du désespoir, je l'attribuois à une dureté d'ame et de caractère. Ah! c'étoit moi qui étois dur envers lui. Je finis par le repousser, et alors il devint réellement farouche.

Le pauvre enfant ! quels rebuts n'eut-il pas à souffrir et à dévorer !

Les bras de sa Nourrice étoient son seul asyle ; et lorsqu'elle venoit le voir, il s'y jetoit à corps perdu, et baignoit son sein de ses larmes. O ma bonne, ô mon unique mère ! lui disoit-il avec des sanglots, je n'ai que vous au monde, vous seule avez pitié de moi ; mais pourquoi m'avez vous nourri ? Pourquoi ma véritable mère, ma mère, hélas ! que j'ai perdue, pourquoi m'a-t elle donné la vie ? Que ne m'avez-vous, l'une et l'autre, étouffé au berceau ? Pauvre orphelin ! oui je le suis, je le suis de père et de mère. Il n'y a plus de père pour moi, il n'y en a plus ; une marâtre lui a endurci le cœur pour un fils qui n'est pas le sien. Sa Nourrice fondoit en larmes, l'embrassoit, lui disoit tout ce que sa tendresse lui inspiroit de plus consolant : mais rien ne l'appaisoit ; et pour comble de cruauté, ma femme ayant appris les scènes de

douleur qui se passoient entre mon fils et Julienne sa Nourrice, et prévoyant peut-être qu'elle m'en instruiroit, lui fit défendre de revenir.

Mon fils le sut. Il avoit douze ans; son caractère avoit pris de la force. Il éclata, pour la première fois, en reproches violens contre sa belle-mère, lui dit que par respect pour moi il avoit enduré toutes ses autres injustices; mais que lui envier sa dernière, son unique consolation, le priver de voir sa Nourrice, afin qu'il ne lui restât pas même l'ombre d'une mère, c'étoit un trait de barbarie dont une marâtre seule étoit capable; et que, puisqu'elle n'étoit plus pour lui qu'une Furie, il vouloit la fuir. Obtenez, lui dit-il, d'un père que vous avez dénaturé, obtenez qu'il me chasse de sa maison: c'est la dernière grace que lui demande son enfant.

Vous croyez bien que de ces plaintes on ne me rapporta que ce qu'elles

avoient d'atroce. *Une Marâtre, une Furie, un Père dénaturé*, voilà, me dit ma femme, voilà comme à douze ans il parle de vous et de moi. Je vous afflige, et je suis moi-même inconsolable de voir un tel caractère se décider dans un enfant. Mais le naturel dans un âge aussi tendre n'est peut-être pas inflexible. On m'a parlé d'un homme sage, qui, dans un Prieuré voisin de la forêt de Lions, prend chez lui des enfans, et les élève avec le plus grand soin. Il a sur-tout le don de leur plier le caractère; et les esprits les plus opiniâtres, il les rend dociles et doux. Elle m'en cita des exemples; et en m'en voyant accablé : Que voulez-vous, dit-elle, c'est un mal d'où peut naître un bien. L'ame de votre fils annonce une grande énergie; mais il faut le dompter, si vous ne voulez pas que sa fougue l'emporte aux excès les plus effrayans.

Qu'aurois-je opposé à ces conseils,

persuadé, comme je l'étois, que les violences de mon fils étoient un vice de la Nature ? Je consentis à son éloignement qu'il sembloit désirer lui-même. Un village, une solitude au fond d'une forêt, rien ne put le faire balancer.

Le jour de son départ, lorqu'il vint prendre congé de moi, il s'avança d'un air sérieux, et posé qui m'auroit surpris dans un homme. Allez, mon fils, lui dis-je, allez apprendre à vous vaincre vous-même, et revenez à moi dans quelque tems plus docile et plus modéré. Embrassez-moi : adieu. Ce fut dans ce moment que son pauvre cœur se brisa. Au lieu de se jeter entre mes bras, le malheureux se prosterna, me prit la main.... Ah ! mon ami, je crois encore sentir sur cette main l'impression brûlante de ses lèvres. Tu n'es donc pas insensible, lui dis-je en le voyant suffoqué de sanglots ? Insensible, moi ! ah ! mon père, dit-il d'une voix dé-

chirante. Eh bien ! repris-je, si tu es né bon, si tu aimes ton père, promets-lui de te corriger. Me corriger, de quoi ? demanda-t-il d'une voix étouffée. Quel est le crime de votre enfant ? Est-ce de n'avoir plus de mère ? Est-ce d'avoir... Il s'arrêta, et levant sur mes yeux un regard qui me perça l'ame : Mon père, me dit-il, mon père, au nom de celle qui n'est plus, bénissez votre enfant, il va se séparer de vous ; il étoit à mes pieds ; et tandis que je lui donnois ma benédiction, il les arrosoit de ses larmes.

J'étois attendri comme lui ; et la Nature, qui me parloit dans ses regards et dans mon cœur, alloit nous reconcilier ; mes bras alloient s'ouvrir, le pardon étoit sur mes lèvres. Hélas ! un mot de plus, que de tourmens je me fusse épargnés !

Dans ce moment parut sa belle-mère avec ses deux enfans. Mon fils, lui dis-je, levez-vous, baisez la main

à Madame, et demandez-lui ses bontés. A ces mots ses larmes tarissent, toute son ame se révolta, et un regard d'indignation fut le seul adieu que ma femme reçut de lui. Je lui dis d'embrasser ses frères, il les rebuta fièrement; et revenant tomber à mes genoux : Mon père, me dit-il, pardon! je vous aime, je vous révère; mais ne me forcez pas à baiser la main qui m'opprime; ne me commandez pas d'embrasser.... Levez-vous, enfant dénaturé, je ne vous connois plus, lui dis-je; et comme il s'éloignoit avec l'égarement du désespoir sur le visage : Qu'il parte, m'écriai-je, et qu'il ne reparoisse jamais devant mes yeux.

Ce que j'avois vu de la fougue et de l'âpreté de son caractère, la persuasion où j'étois que sa haine pour sa belle-mère étoit injuste, et l'espérance que l'éloignement, l'âge, les soins et les leçons d'un Maître, homme de bien, corrigeroient en

lui ce mauvais naturel ; tout cela dis-je, adoucit dans mon ame l'impression de ses adieux, et je ne vis dans son absence qu'un bien pour lui et pour moi-même.

Mais la funeste prévention qui l'avoit perdu dans l'esprit de son père, le poursuivit auprès de son Instituteur. Cet honnête homme étoit un composé de mœurs rustiques et de mœurs pédantesques. Vous jugez comment il s'y prit pour corriger un caractère qu'on lui annonçoit comme indomptable, et qu'on lui ordonnoit de rompre, s'il ne pouvoit le fléchir. Une discipline sévère et triste, un ton rude, une règle étroite et rigoureuse, toujours accompagnée de menaces et de châtimens ; tout ce que la domination a de plus rebutant, et l'esclavage de plus pénible, fut le système d'éducation auquel fut soumis mon enfant. Il en fut révolté, et il prit en aversion tous les devoirs qu'un Maître si dur lui imposoit.

Mais ce qui l'affligeoit le plus, c'étoit d'entendre dire, lorsqu'il se plaignoit de la gêne et de la rigueur de sa situation, que telle étoit la volonté d'un père justement irrité. Justement irrité ! s'écrioit-il en versant des larmes amères ; ah ! s'il avoit connu, ah ! s'il pouvoit connoître le cœur de son enfant. Périssent les méchans qui ont aigri le cœur d'un bon père ! Périsse le serpent qui chaque jour ne cesse d'y verser son venin ! Et quand son Maître lui reprochoit de haïr l'étude : Non, disoit-il, ce n'est pas l'étude que je hais, c'est la vie ; et je ne sais pourquoi je diffère à m'en délivrer.

Tout sévère qu'étoit son Maître, il falloit bien, pour le calmer, qu'il s'adoucît quelquefois lui-même. Mon fils avoit donc par intervalles des momens de dissipation ; mais il n'usoit de sa liberté que pour chercher la solitude ; et lorsqu'on l'y trouvoit plongé dans sa noire mélancolie, et

qu'on lui en demandoit la cause : Je suis malade, disoit-il. — Et où est votre mal ? Il est là, répondoit-il en se frappant le sein à l'endroit ou battoit son cœur.

Si dès-lors j'avois su ce que j'ai su depuis, j'aurois senti mon injustice, et je serois allé, en dépit de ma femme, embrasser, consoler mon malheureux enfant. Une seule de mes caresses, une marque de mon amour auroit changé son caractère ; il se fut adouci, attendri dans mes bras. Mais ce n'étoit jamais à moi que son Maître écrivoit ; et je ne voyois de ses lettres que ce qu'il y avoit de désolant pour moi. Enfin un trait de cruauté que je ne puis pardonner, même à l'ombre de celle qui en a été coupable, c'est de m'avoir soustrait les lettres que mon fils m'écrivoit dans les accès de sa douleur.

Ce fut le désespoir où le réduisit mon silence qui lui fit prendre en-

lin sa dernière résolution. Il s'échappa ; et le voisinage de la forêt de Lions ayant favorisé sa fuite, une nuit lui suffit pour le dérober aux poursuites d'un homme qui avoit peu de moyens de faire courir après lui.

Lorque je reçus la nouvelle de son évasion, ou de sa mort peut-être, j'éprouvai la commotion qu'un accident aussi funeste peut causer à l'ame d'un père. Mais ma femme eut l'adresse d'étourdir ma douleur, en feignant de ne voir dans cet événement qu'une folie de jeunesse, et en m'assurant que dans peu de jours, ou mon fils seroit ramené, ou il reviendroit de lui-même. En attendant, nous convînmes ensemble de n'en faire aucun bruit ; mais je n'épargnai rien pour tâcher de le retrouver. Celle de mes idées qui me donna le change, fut que mon fils se seroit sauvé sur quelque navire marchand, comme il arrive aux enfans du peuple. Je fis écrire dans les ports : et,

sans le nommer, j'y donnai son signalement. Mais les recherches les plus exactes et les plus diligentes me furent inutiles ; et au bout de six mois d'espérances trompées, j'eus la cruelle persuasion que mon fils n'étoit plus.

On ne négligea rien pour me distraire de ma douleur, et pour occuper ma tendresse de l'intérêt de voir s'élever sous mes yeux les deux enfans qui me restoient. Mais comme si la Nature eût voulu se venger des cruautés d'une marâtre, ses deux enfans nous furent enlevés, comme par un souffle rapide : cette contagion, parmi nous si funeste au premier âge de la vie, les frappa tous les deux à-la-fois ; et leur inconsolable mère les suivit de près au tombeau.

Me voilà seul, accablé de peines ; mais ne me croyant point coupable, j'aurois eu le courage d'endurer patiemment toute la rigueur de mon sort, si le Ciel, qui ne laisse rien d'im-

puni, ne m'eût fait découvrir, au fond d'un secrétaire, les lettres déchirantes que mon malheureux fils m'avoit écrites dans son exil, et que ma femme m'avoit cachées. Ah! mon ami, ce fut dès ce moment que je sentis s'attacher à mon cœur ce chagrin profond et cruel dont vous l'avez vu dévoré.

Quel style que celui de ces lettres! Je me souviens de la dernière, et vous allez l'entendre : » Quoi, mon père! » me disoit-il, jamais un mot de consolation pour votre malheureux enfant! Dix lettres les plus tendres » et les plus suppliantes, dix lettres » arrosées des larmes d'un fils innocent, et qui ne vous demande que » de cesser de le haïr, n'ont pu me » l'obtenir cette dernière grace! O » mon père! écrivez-le-moi, ce mot » qui me rendra la vie : *Mon enfant,* » *je ne te hais point.* Ces sacrés caractères tracés de votre main seront » baisés mille fois le jour; ils seront

» empreints sur mes lèvres, ils seront
» gravés dans mon cœur. Il est pour
» vous ce cœur plein de respect et de
» tendresse; ce n'est pas de vous qu'il
» se plaint; cessez donc de le déchi-
» rer. Il a eu le courage de tout souf-
» frir jusqu'à présent : mais le si-
» lence, l'abandon, l'oubli ou la haine
» d'un père est un malheur au-dessus
» de ses forces; je sens qu'il y va suc-
» comber ».

Figurez-vous, s'il est possible, poursuivit M. de Vaneville, quelle fut ma douleur et mon indignation. Avoir intercepté les lettres de mon fils, et nous avoir fait croire, à lui que je l'abandonnois, à moi qu'il bravoit ma colère! Rien de plus criminel; et ce n'est qu'à vous seul que je l'ai révélé ce funeste et honteux secret

Voyez, nous dit Voltaire, comme le sentiment le plus doux, le plus tendre de la Nature, l'amour d'une mère pour ses enfans, devient lui-

même

même atroce et funeste dans ses excès! Hélas! dit Vauvenargue, toutes les passions sont les filles de l'amour-propre : pour être injustes et cruelles, elles n'ont qu'à lui ressembler.

Alors, reprit Cideville, mon vieillard me conta comment, plus solitaire que jamais dans son intérieur, il y étoit poursuivi par des réflexions déchirantes. Je me rappelois, disoit-il, mille traits de la haine que cette femme injuste avoit conçue pour mon fils, et que j'aurois dû remarquer à travers ses déguisemens ; je m'indignois d'avoir été capable d'une si aveugle foiblesse. Tantôt j'accusois la Nature de n'avoir point parlé en faveur de mon sang ; tantôt je me faisois un crime de ne l'avoir point écoutée ; et mes ressentimens se tournoient contre moi. Ma maison me devint affreuse, le monde, où je croyois que tous les yeux me demandoient mon fils, me fut insupportable ; et vous sûtes alors la résolution

que je pris de le fuir et de me cacher.

J'allois partir, lorsque pour achever de me navrer le cœur, la Nourrice de mon malheureux fils, Julienne, ayant appris que je l'avois perdu, vient me trouver toute éplorée ; et dans l'effusion de son ame, elle me révéla le secret de leurs entretiens. Non, jamais père n'a éprouvé le mal qu'elle me fit en me les racontant. J'y vis tous les chagrins, tous les dégoûts qu'il avoit dévorés, sans oser m'en faire une plainte. Je vis que dans ce cœur si cruellement déchiré, son amour, son respect pour moi étoient restés inaltérables ; je vis enfin que j'avois été un mauvais père envers le meilleur des enfans. Et peut-être, il n'est plus ! m'écriai-je en me renversant, et je suis cause de sa mort, et mon crime est irréparable !

La pauvre femme, en mêlant ses larmes aux miennes, essaya de me consoler. Non, Monsieur, me dit-

elle, à moins que l'on n'ait eu la cruauté d'attenter à sa vie, et Dieu me garde de le croire! ou que quelque accident n'ait abrégé ses jours, votre fils n'est point mort. Vingt fois dans la violence de ses chagrins, il m'a dit que si sa vie étoit à lui, sa résolution seroit prise; mais aussitôt cet aimable enfant, levant les yeux et les mains vers le Ciel, s'écrioit: Non, elle est à vous, ô mon Dieu! vous me l'avez donnée cette triste et pénible vie; vous seul avez droit de me l'ôter; mais vous voyez tout ce que j'endure, ajoutoit-il: pour récompense, rendez-moi quelque jour les bontés de mon père; j'oublierai dans ses bras tout ce que j'aurai pu souffrir.

Je repris donc quelque espérance; mais alors je me figurai ce qu'il devoit souffrir encore; et toute consolation fut éloignée de mon cœur. Je me serois reproché comme un crime le plus petit mouvement de

joie; une vie agreste et frugale avoit encore trop de douceurs ; je ne me pardonnois pas même les momens de diversion que pouvoit faire à ma tristesse la culture de mes jardins. Ce travail, me disois-je, est volontaire et doux ; et celui auquel la misère a condamné mon fils, est dur et sans relâche : je m'amuse à parer une terre fertile ; et lui peut-être, en gémissant, il défriche une terre ingrate, et la baigne de ses sueurs : des mets simples, mais abondans, vont être servis à ma table ; et lui, que sais-je si un mauvais pain, un pain arrosé de ses larmes, ne lui manque pas quelquefois ? Que sais-je si sur un navire à la merci des flots, au milieu des orages, excédé de fatigue des manœuvres du jour, il n'est pas réveillé la nuit au bruit des vents et des tempêtes, tandis que je vais mollement goûter un tranquille sommeil ? Oh ! non, il n'étoit pas tranquille ce sommeil où me poursui-

voit l'image de mon fils. A table, je croyois le voir pâle et languissant devant moi, et tous les mets dont je goûtois me sembloient mêlés d'amertume. Enfin, vous le dirai-je? quand je me voyois seul en présence de cette image, les larmes couloient de mes yeux; je tendois les bras à mon fils, et je lui demandois pardon.

C'est ainsi, mon ami, que dans ma solitude, compagnon des travaux de ces hommes agrestes, à qui, pour dédommagement, la Nature a donné la joie, mais que ma tristesse affligeoit, j'ai passé trois ans de ma vie; et je ne vous peins que foiblement ce long deuil de l'ame d'un père, cette immense nuit de douleur.

Cependant qu'étoit devenu mon fils? et comment l'ai-je retrouvé? c'est ce que je lui laisse à vous conter lui-même quand vous serez seul avec lui.

Alors les deux époux et leur ami

étant venus nous joindre, la promenade se dirigea vers le coteau, d'où nous jouîmes du spectacle du labourage, majestueusement terminé par un beau coucher du soleil.

Le lendemain, en se promenant avec moi, le jeune homme reprit l'histoire de sa fuite, où son père l'avoit laissée.

Monsieur, me dit-il, si mon père vous a parlé de mon enfance, mes torts vous sont connus : je suis né violent ; ma sensibilité fut mise à des épreuves douloureuses ; je ne sus pas la modérer ; ce fut la source de nos malheurs. Je n'avois plus de mère ; et mon père étoit tout pour moi. Je l'aimois du fond de mon ame ; je fus jaloux de son amour. Cette jalousie me rendit triste, impatient, farouche ; et mon père désespérant de m'apprivoiser, m'éloigna. Dans cet exil, où j'aurois eu besoin d'être adouci, je fus sévèrement traité ; et ne croyant ja-

mais pouvoir être plus malheureux, je m'évadai. Je m'étois fait céder, en échange de mon habit, le vêtement d'un Pasteur de mon âge ; sous ce déguisement, je me dépaysai. Je cheminois la nuit, évitant les villages, et par des sentiers détournés, j'allois cherchant quelque ferme isolée où l'on eût besoin d'un Pasteur. Enfin ce fut dans un hameau voisin de Fleury et d'Aumale, que je trouvai l'objet de mon ambition.

Dans cet état libre et tranquille, ayant du pain et du laitage en abondance, dormant sur de la paille fraîche, et m'éveillant au point du jour, pour commander aux animaux dociles que je menois au pâturage, je n'aurois pas été à plaindre, si au souvenir de mes peines ne s'étoit pas mêlé le souvenir d'un père que je croyois voir irrité, menaçant et inexorable, me préparer des châtimens dès que l'on m'auroit retrouvé.

Au bout de quelques mois, cette inquiétude cessa, et j'eus la cruelle assurance d'être oublié ou d'être abandonné. Alors ma tristesse plus calme n'en fut que plus profonde; et le silence des campagnes, la vaste solitude, qui s'étendoit autour de moi, et dans laquelle j'étois errant, ne fit que me plonger plus avant tous les jours dans ma sombre mélancolie. Sur-tout quand ma pensée se fixoit sur l'abîme qui me séparoit de mon père, et que je disois en moi-même : *Je ne le verrai plus*, je tombois dans l'abattement. Ma foible tête y auroit succombé, sans la douce distraction qu'heureusement je m'étois ménagée; car moins ennemi de l'étude que de la gêne, je n'avois pu me détacher de mon Livre chéri; Virgile ne me quittoit pas. Les *Eglogues* m'associoient à Tityre et à Mélibée, et moi-même, en me déguisant, j'y avois pris le nom d'Alexis : les *Géorgiques* en-

noblissoient à mes yeux mon nouvel état ; j'y voyois la campagne honorée par mon Poëte ; je le lisois avec orgueil.

Un jour qu'à l'ombre d'un vieux saule, je m'étois livré à cette lecture consolante, je m'endormis ; et pendant mon sommeil, vint à passer auprès de moi un homme retiré du monde, et rendu misantrhope par de justes ressentimens : c'étoit ce M. de Nelcour. Il apperçut un Livre ouvert sous la main d'un jeune Pasteur. Cette nouveauté l'étonna. Curieux de savoir quel étoit ce Livre, il se baissa, et il vit que c'étoit Virgile. Il ne voulut pas m'éveiller ; mais dans sa promenade, rôdant autour du saule, il ne me perdit point de vue, et à mon réveil, il vint à moi.

Jeune homme, me dit-il, je viens de voir à côté de vous quelque chose de bien étrange, un Livre ouvert, et ce Livre est Virgile ! Est-ce que

vous lisez Virgile ? Et si telle a été votre éducation, par quel malheur êtes-vous réduit à la condition de Pasteur ?

Il n'est pas, lui dis-je, impossible qu'un orphelin, bien élevé, tombe dans la misère ; je suis cet orphelin. Il voulut savoir d'où je venois, quel étoit mon nom, ma naissance : Je m'appelle Alexis, lui dis-je, vous voyez d'ici mon hameau ; vous n'avez pas besoin d'en savoir davantage. Et comme il sembloit s'etonner de ma dissimulation, je m'étonnai à mon tour qu'un passant me demandât des confidences. La fierté de cette réponse lui inspira pour moi de l'estime.

Je vous sais bon gré, me dit-il, d'être prudent, quoique jeune encore. Eh ! que n'ai-je su, comme vous, de bonne heure, ne pas me fier aux passans ! Cependant ma curiosité est si naturelle et si juste, qu'au moins, ajouta-t-il, devez-vous la croire innocente ; et l'intérêt

qu'inspirent le malheur et votre âge, suffit pour la justifier.

Je lui fis des excuses d'avoir si mal répondu à cette marque de bienveillance. Mais, Monsieur, lui dis-je, à quoi bon se souvenir, dans le malheur, de ce qu'on a été et de ce qu'on n'est plus ? C'est au moins un surcroît de peine. Je veux n'être connu que pour un Pasteur que je suis. Ce n'est ni à Vos yeux, ni aux miens que je rougis de l'être ; Virgile nous a dit que les Dieux l'ont été ; mais tout le monde ne sait pas combien la vie pastorale a été honorée et devroit l'être encore. J'oserai donc, sans savoir qui vous êtes, vous supplier de ne point me trahir. Je suis un enfant délaissé, mais je gagne ma vie en me rendant utile ; et vous la troubleriez cette vie innocente, si vous abusiez du secret que vous m'avez surpris dans mon sommeil : au nom de ce que vous avez de plus cher au monde,

ajoutai-je, promettez-moi de le garder.

Je vous le promets, me dit-il, mais à condition qu'il me sera permis de venir passer avec vous quelques heures du temps que vous serez au pâturage. Comme vous, mon enfant, je connois le malheur; j'ai, comme vous, le goût de l'étude, j'aime Virgile, nous le lirons ensemble; et lorsque nous serons plus connus, plus sûrs l'un de l'autre, une confiance mutuelle mêlera ses épanchemens aux charmes de nos entretiens.

Quoi! s'écria Voltaire, il ne l'emmena point? Patience, dit Vauvenargue, il ne le connoît pas, et Alexis peut fort bien n'être qu'un petit libertin. Quimporte, dit Voltaire, ce libertin lisoit Virgile, il étoit fier de garder un troupeau, et il supportoit le malheur.

Ce galant homme, reprit Alexis, (car il s'appeloit de ce nom), revint

assidument se promener au pâturage. Nous y passions ensemble une partie des beaux jours de l'automne, et ces jours couloient doucement. Virgile, Horace qu'il m'avoit fait connoître, et que je commençois à goûter comme lui, quelques Livres français qu'il apportoit et qu'il me faisoit lire, Montagne, La Fontaine, Racine et Fénélon se disputoient notre loisir.

Mais dans les intervalles de nos lectures, M. de Nelcour essayoit de temps en temps de pénétrer le secret de mon infortune. Est-il possible, me dit-il un jour, qu'un enfant comme vous n'ait pas au moins trouvé dans sa famille ou dans le monde quelqu'un qui l'ait pris en pitié? Je n'ai, lui dis-je, imploré la pitié de personne : tout jeune que je suis, je sais que dans le monde les malheureux sont importuns.

Ah! que vous avez bien raison,

me dit-il, (car, sans le savoir, je touchois à l'endroit sensible de son ame); et alors il me raconta qu'il avoit été dans sa jeunesse ce qu'on appelle un homme aimable; qu'il s'étoit ruiné à être libéral; que de cent bons amis qu'il avoit eus à ses soupers et à ses fêtes, pas un seul, dans sa décadence, ne lui avoit offert son secours; que les femmes qui le citoient comme un modèle de galanterie et d'agrément, l'avoient trouvé changé à faire peur, dès qu'elles l'avoient su ruiné; et que plus sage à ses dépens, il avoit pris, sans balancer, le parti de vendre ses biens, de payer ses dettes, et de se retirer dans un petit domaine, le seul qu'il se fût réservé.

Je l'écoutois avec intérêt, me contant ses folies, sa crédulité vaine, ses illusions, ses erreurs, mais sa confiance n'attira point la mienne; et voyant qu'elle lui échappoit toutes

les fois qu'il vouloit la surprendre, il prit le parti sage de la laisser venir.

Oh ça, mon cher Alexis, me dit-il un jour, voici bientôt l'hiver, et nous allons ne plus nous voir; savez-vous que cela m'afflige? Cela m'afflige aussi, lui dis-je en soupirant. Pourquoi donc, reprit-il, nous affliger l'un l'autre? pourquoi nous séparer? Dans ce village de Fleury, tout voisin de votre hameau, je vis tranquille et solitaire; et des débris de ma fortune, j'ai conservé de quoi vieillir assez heureux encore; venez y être heureux avec moi. Le plus doux de mes soins est d'élever une jeune orpheline, pour qui j'ai beaucoup de tendresse; si vous partagez son asyle, j'aurai deux enfans au lieu d'un.

Monsieur, lui dis-je, il y a dans vos bontés un caractère de franchise qui me fait un devoir de vous parler à cœur ouvert. Ma passion domi-

nante est l'amour de la liberté, et je ne connois d'homme libre que celui qui, n'ayant à faire qu'à lui-même et à la Nature, force par son travail la terre à le nourrir. Je veux devenir cet homme-là ; je veux être ou le Laboureur, ou le Jardinier de Virgile.

Avec moi, me dit-il, vous serez l'un et l'autre : une bonne ferme à régir, un beau jardin à cultiver ; voilà ce que je vous propose. Pour la conduite de la ferme, j'y suis novice encore ; nous nous en instruirons ensemble. Pour la culture du jardin, je me crois en état d'en donner leçons. Cette espérance me décida ; et après avoir pris congé de ma Fermière, je suivis M. de Nelcour.

Je trouvai, en effet, chez lui un jardin cultivé, soigné à faire envie, et une petite Natalie, âgée de neuf ans, belle comme le jour.

Vous voyez, me dit-il, dans cette

aimable enfant le charme de ma solitude. Elle ne me doit pas la vie ; mais l'habitude de nous aimer nous est devenue si naturelle, que le lien de l'adoption nous tient lieu de celui du sang. En épousant sa mère, veuve de M. de Léonval, Capitaine de Grenadiers, tué à l'attaque de Denain, j'adoptai cette enfant qu'il laissoit sans fortune, glorieux d'acquitter ainsi ma Patrie envers ce brave homme. Natalie annonçoit déjà le caractère le plus aimable ; et presque aussi chérie de moi que de sa mère, elle rendoit notre union plus tendre encore et plus heureuse ; mais ce bonheur fut de peu de durée ; et bientôt Natalie et moi nous eûmes à pleurer, elle une bonne mère, et moi une excellente femme. Mon ami, me dit-elle en mourant, je vous lègue ma fille ; c'est mon unique bien. Servez-lui de père et de mère. Je le promis, et je tins parole ; mais comme je n'ai plus

de fortune à laisser à ma chère enfant, je l'élève dans la simplicité des mœurs, des goûts et des plaisirs champêtres. Cette ferme sera sa dot, ce ménage sera le sien.

Je ne sais quelle étoit la pensée de M. de Nelcour en me parlant ainsi ; mais pour moi, dès-lors je crus voir quelque légère vraisemblance dans l'espoir d'être un jour l'époux de Natalie ; et je me pris pour elle de ce tendre intérêt qui, en passant par tous les degrés des amitiés de mon âge et du sien, devient amour, dès que l'amour peut naître.

Chéri moi-même de M. de Nelcour, nos travaux, nos lectures, nos promenades, les soins que nous donnions à l'éducation de Natalie, la plus précieuse de nos plantes, tout étoit commun entre nous. Nos jours étoient remplis, nos nuits étoient paisibles. Les mois et les saisons s'écouloient à Fleury avec la

rapidité de la pensée ; et M. de Nelcour ne cessoit de dire qu'il n'avoit rien laissé dans le monde qui fût digne de ses regrets. Mais moi j'y avois laissé un père, et son image venoit sans cesse me reprocher d'être heureux loin de lui.

L'intéressante et belle Natalie répondoit à nos soins avec une docilité charmante. Grace à la vie active qu'elle menoit à notre exemple, sa taille, en s'élevant, déployoit mille charmes ; elle avoit la souplesse des arbrisseaux qu'elle avoit plantés ; son teint avoit l'éclat des fleurs et la fraîcheur des fruits que ses mains cultivoient ; et mise en simple jardinière, tantôt la serpette à la main, tantôt le clayon sur la tête, ou la corbeille au pli du bras, vous l'auriez prise pour la Déesse dont elle recueilloit les dons.

Adieu l'étude, disoit Voltaire, le jardin va tout envahir. Oh ! non, reprit Cideville, l'étude avoit son

tour ; et c'étoit-là que par des traits d'un naturel ingénieux, l'esprit et l'ame de Natalie, son caractère et quelquefois le sentiment qui l'animoit, se laissoit voir dans toute sa candeur.

Comme moi, me disoit Alexis, Natalie s'appercevoit du progrès que faisoit en elle et en moi-même notre mutuelle amitié, mais nous étions loin tous les deux d'en prendre aucune inquiétude. Bien aises d'être ensemble, occupés l'un de l'autre, elle avec sa douce gaîté, moi avec ma mélancolie, nous respirions l'amour comme on respire l'air, nous jouissions du plaisir de nous voir comme on jouit de la lumière : une heureuse sécurité nous en déroboit le péril. Mais vint le temps où M. de Nelcour, plus clairvoyant que nous et moins tranquille, n'osa plus nous laisser sur la foi de notre innocence ; et quand Natalie eut seize ans, il résolut,

ou de savoir de moi si j'étois fait pour elle, ou de m'en éloigner.

Alexis, me dit-il, je crois avoir assez long-temps attendu votre confiance : elle étoit due à mon amitié ; elle s'y est refusée ; je ne m'en plaindrai point. Mais dans l'âge où vous êtes, il ne m'est plus permis de vous retenir près de moi, qu'au titre le plus saint : c'est à vous de me dire si vous avez le droit d'y prétendre.

Oui, Monsieur, je l'aurois ce droit, lui répondis-je, et ma naissance me le donne ; mais mon malheur me l'interdit. Je suis dans la disgrace d'un père, hélas ! cruellement trompé, et non moins à plaindre que moi, car il est obsédé par les ennemis de son sang ; et c'est de sa bonté que leur malice abuse. Homme juste, mais foible, hélas ! c'est son secret et non pas le mien que j'ai cru devoir vous cacher ; c'est pour ne pas l'accuser à vos

yeux, c'est pour ne pas vous réduire vous-même à la cruelle alternative de me livrer à sa colère, ou de me dérober à lui, que je ne vous l'ai pas nommé. Ne le blâmez donc pas ce silence religieux, et qui ne m'est que trop pénible. Vous saurez qui je suis, lorsque le Ciel m'aura rendu l'indulgence et l'amour d'un père. Alors, s'il en est temps encore, Alexis viendra mettre aux pieds de Natalie, aux pieds de votre aimable enfant, la fortune que sa naissance lui aura permis d'espérer. Jusque-là je m'éloigne le cœur plein de regrets, de reconnoissance et d'amour. Ne m'oubliez jamais, Monsieur; daignez m'aimer encore, moi qui vous chérirai toujours.

Mon ami, me dit-il, il m'est doux de savoir qu'un sentiment si vertueux vous a seul imposé silence. Oui, sans doute, malheur aux enfans dont la plainte révèle les torts de leur père! Mais moi, j'en aurois

un bien cruel envers vous, si je vous laissois me quitter sans vous assurer une place ; j'en ai une à vous proposer. Non loin d'ici, auprès de Neufchâtel, dans le village de Flamais, s'est retiré, depuis quelque tems, un homme respectable, qui s'est fait, m'a-t-on dit, la même occupation que moi. Il cherche un Jardinier habile ; je crois en être assez connu pour vous recommander à lui : c'est le Président de Vaneville.

Jugez de l'émotion que ce nom me causa. Saisi, troublé d'étonnement, je respirois à peine ; je sentois que ma voix alloit s'éteindre sur mes lèvres. Il me vit pâlissant, interdit, immobile ; il attribua mon saisissement à mon amour pour Natalie, et à la violence que se faisoit mon cœur. Allons, mon ami, du courage, me dit-il ; c'est pour nous, sans doute, une résolution pénible que de nous séparer ; mais notre situation la rend inévitable.

Je ne répondis rien ; j'avois d'autres pensées que celles qu'il me supposoit. Je brûlois du desir d'aller revoir mon père ; mais je croyois retrouver près de lui ma mortelle ennemie, avec ses deux enfans. Comment allois-je être reçu ?

L'homme à qui je vais vous proposer, ajouta M. de Nelcour, est la probité même ; et sous un air austère, tout le monde convient qu'il a de la bonté. Il est triste ; mais sa tristesse le rend intéressant, car il est bien à plaindre ! il a perdu sa femme et deux enfans, sa dernière espérance. Il est seul à Flamais, il est livré à sa douleur. Ce sera pour lui, je l'espère, une consolation que d'avoir près de lui un jeune homme aussi bon, aussi estimable que vous.

Ces nouvelles firent en moi une révolution soudaine : mais au lieu de la joie qu'elles auroient pu me causer, ce fut un sentiment religieux

gieux qui me saisit ; car dans ces malheurs si rapides, je crus voir, je l'avoue, un châtiment surnaturel. Dès ce moment, vous pensez bien que ma résolution fut prise. Oui, Monsieur, écrivez, lui dis-je, offrez-lui mes services à ce vertueux solitaire ; mais ne lui dites rien de ce que vous savez de moi.

Il écrivit, il fit l'éloge de mes mœurs, de mon caractère, de mon habileté dans l'art de la culture ; et, sans laisser rien entrevoir de ma première éducation, il répondit de moi. Je fus agréé, je partis ; mais l'impatience où j'étois de revoir mon père, ne me rendit pas insensible au regret de quitter ma chère Natalie. Adieu, lui dis-je, Mademoiselle. En m'éloignant de vous je ne renonce pas à l'espérance de vous servir. Puissent les jeunes arbres que nous avons plantés et cultivés ensemble, vous faire souvenir quelquefois d'Alexis ! Puissiez-

vous en cueillant ces pommes, et ces pêches qui vous ressemblent, desirer qu'Alexis les cueillit encore avec vous !

La pauvre enfant laissa couler des larmes ; et d'une voix qui me toucha sensiblement, elle me dit ces mots : Adieu, Alexis. Je serois bien fâchée de ne plus vous revoir. Souvenez-vous de Natalie.

Je pris le chemin de Flamais, le cœur rempli de joie et d'espérance, d'inquiétude et de frayeur. J'allois revoir mon père, mais j'allois le revoir pleurant une femme que j'avois offensée, et deux enfans que j'avois rebutés. Si plus soumis et plus docile, je lui étois resté ; si j'avois su me vaincre et tout souffrir, il auroit eu en moi un fils pour essuyer ses larmes. Mais malheureux ! après ma révolte et ma fuite, après un coupable abandon, comment paroître devant lui ? Aurois-je, avant que d'être reconnu, le temps d'ex-

pier mes erreurs, d'adoucir ses ressentimens, et d'amener son cœur à la clémence ? Sept ans d'absence et de travail, tous mes traits altérés, mes cheveux et mon teint brunis ; ce vêtement, cet air rustique pouvoient me rendre méconnoissable à d'autres yeux ; mais le serois-je aux yeux d'un père ? Eh bien, disois-je, si la Nature lui parle et me trahit, je saisirai l'instant de tomber à ses pieds ; et au lieu de son indulgence, j'implorerai sa miséricorde... Mais alors mon pardon sera celui d'un criminel à qui son Juge aura fait grace ; et qui sait s'il ne verra point dans M. de Nelcour le complice de son enfant, et le complaisant inhumain qui lui aura dérobé ma fuite ? Ah ! s'il se frappe de cette idée, plus d'espérance de me concilier pour notre aimable Natalie sa bienveillance et sa faveur. Telles furent les réflexions dont je fus occupé dans mon voyage de Fleury à

Flamais ; et j'y arrivai tremblant d'être reconnu par mon père.

Hélas ! soit que ses yeux, affoiblis par les larmes, ne vissent plus en moi que des traits vagues et confus, soit que je fusse réellement changé au point d'être méconnoissable, il ne se douta point qu'il revoyoit son fils. Mais moi, quelle impression soudaine et déchirante n'éprouvai-je pas à sa vue ! Le chagrin, encore plus que l'âge, avoit ridé son front ; les pleurs que je lui avois coûté sembloient avoir sillonné ses joues ; la tristesse l'avoit courbé vers le tombeau.

O Dieu de la Nature ! tu sais quel mouvement de douleur et d'amour m'alloit prosterner à ses pieds. Mais tout-à-coup je me sentis intimidé par mes remords ; je le fus par cet air austère, par cette tristesse profonde qui sur son visage annonçoit un cœur dès long-temps ulcéré. En tremblant, je le suppliai

d'être assuré de mon obéissance et de mon zèle pour son service. Il me dit de le suivre, me promena dans ses jardins, m'y distribua mes travaux, me ramena dans la demeure qui m'étoit destinée, et en attendant que mon petit ménage fût établi, il pourvut à tous mes besoins. A demain, me dit-il en me quittant : de bonne-heure, à l'aube du jour, je serai moi-même à l'ouvrage.

Je dormis peu cette nuit-là, comme vous croyez bien ; mais j'éprouvai un soulagement inexprimable à me voir auprès de mon père, inconnu, et placé au gré de mes souhaits, pour mériter son indulgence, et pour lui faire voir combien j'étois changé. Rien ne me seroit plus facile, en le servant, que de lui montrer une douceur inaltérable, une docilité parfaite, une obéissance profonde ; je ferois mes délices, plutôt que mes devoirs, de

prévenir ses volontés ; et ce seroit ce saint respect, cette piété filiale qui, dans son Jardinier, lui feroit enfin reconnoître et pardonner son malheureux enfant. Mais pour dissimuler et contenir en moi les mouvemens de la Nature, il falloit du courage ; et je me promis d'en avoir.

Le lendemain, l'aurore et moi nous le trouvâmes dans ses allées. Le travail fut silentieux, et seulement à de longs intervalles, quelques mots rompoient ce silence. Il me demanda d'où j'étois. Je répondis d'Anet : ce fut mon unique mensonge. — Avez-vous encore votre père ? — Oui, grace au Ciel. — Et votre mère ? — Je ne l'ai plus. Il soupira profondément. — Et que fait votre père ? Il travaille au jardin. — Est-il jeune encore ? — Il commence à être vieux. — N'a-t-il que vous d'enfans ? — Non, il n'a plus que moi. — Et vous l'avez quitté ? — Il l'a voulu lui-même. — Il est donc

son aise, et il peut se passer de vous ? — Oui ; mais si je mérite les bontés de mon Maître, j'espère qu'il nous permettra de nous réunir près de lui. Alexis, me dit-il, soyez tel avec moi que vous avez été chez M. de Nelcour, sage, laborieux honnête ; et dans peu, je vous le promets, vous aurez ici votre père : ce ne sera pas moi qui vous en priverai. A ces mots, il se détourna, et je lui vis essuyer ses larmes.

Je lui ai rappelé depuis ce premier entretien. Ah ! m'a-t-il dit, tu ne vis pas l'impression que faisoit sur mon cœur chaque mot que tu répondois. Il y avoit alors plus d'un an que les noms de père et de fils n'avoient pu sortir de ma bouche : je ne me sentois pas la force de les prononcer, c'étoit comme un poids sur mon cœur, et avec toi, je me soulageois à les dire et à les entendre. Satisfait de me voir redoubler tous les jours d'activité, de diligence,

lui créant un jardin nouveau, lui enseignant avec modestie une culture qui lui étoit inconnue, mon père avoit quelquefois la bonté de modérer mon ardeur au travail ; et un penchant involontaire le ramenoit sans cesse auprès de moi. Alexis, quel âge avez-vous ? me demanda-t-il un jour. — Vingt-un ans. — Vingt-un ans ! il poussa un soupir, et il garda un long silence.

Ah ! dit Vauvenargue à Voltaire, *il me rappelle Egiste ; Egiste est de son âge !*

Après quelque tour de jardin qu'il fit, reprit Alexis, pour soulager son ame, il revint à moi et me dit : Alexis, n'êtes-vous pas dans l'intention de vous marier ? Oui, Monsieur, j'y ai pensé, lui dis-je ; et si tel est votre bon plaisir et la volonté de mon père, je crois avoir trouvé à Fleury celle qui me rendroit heureux. Quel âge a-t-elle ? — Elle a seize ans. — Appartient-

elle à des gens honnêtes ? — C'est la fille d'un homme qui a donné son sang pour l'État. — Bonne extraction ! — A l'âge de sept ans elle a perdu sa mère, ainsi que moi. — Pauvres enfans ! Et qui a pris soin d'elle ! — C'est Monsieur de Nelcour. — Elle est jolie sans doute ? Quand elle seroit laide, elle seroit aimable encore : c'est la douceur, la bonté même ; M. de Nelcour la chérit comme si elle étoit son enfant. — C'est donc un homme charitable, un homme bienfaisant que M. de Nelcour ? — Oui, Monsieur, un excellent homme ; et ses bontés pour Natalie et pour moi vous en sont témoins. Il a fait des folies, reprit mon père ; mais les folies d'un homme foible et facile, je les pardonne : il est encore, hélas ! bien heureux que cette foiblesse ne lui ait coûté que sa fortune. Elle coûte souvent plus cher. Sait-il que vous aimez Natalie ? — Il s'en doute. — C'est

pour cela peut-être qu'il vous éloigne d'elle ? — Peut-être bien. — Pourquoi ne vous a-t-il pas mariés ? — Ah ! Monsieur, il falloit le consentement de mon père ; et je n'ai pas osé le demander. — Pourquoi ? — L'orphéline n'a presque rien. — Elle a sa bonté, sa sagesse, son heureux naturel ; c'est une riche dot que cela. — Oui, Monsieur ; mais mon père !... Ah ! je tremble de lui parler. — Il est donc bien sévère envers vous, votre père ? — Il l'a été, Monsieur ; mais il n'en est pas moins sensible ; et, si je l'osois dire, il est bon comme vous. — En ce cas, j'espère obtenir qu'il consente à vous rendre heureux. S'il s'obstinoit pourtant, je vous préviens que je n'ai point d'autorité à opposer à celle d'un père ; et vous-même, Alexis, il faudroit lui obéir. — Oui, Monsieur, oui, je le promets, quand il s'agiroit de ma vie. Jamais enfant n'a respecté son père et ne l'a aimé plus

que moi. Je ne vous cache point que je trouve dans Natalie tout ce qu'on peut désirer dans sa femme, que je l'aime bien tendrement, et que pour moi il n'y a pas de bonheur sans elle. Mais mon père n'auroit qu'à me dire : mon fils, il faut y renoncer, me suivre, et ne la plus revoir ; j'obéirois sans murmurer. Ah ! l'heureux père ! s'écria le mien ! Alexis, va-t en dès demain dire à M. de Nelcour qu'il me fasse l'honneur de me venir voir à Flamais ; et qu'il m'amène l'orphéline. Je serai auprès de ton père son intercesseur et le tien. Mais je veux ta parole, que tant que je vivrai, vous ne me quitterez jamais. Je suis vieux, je suis seul, j'ai besoin de consolation ; j'en ai besoin plus que tu ne peux croire. Au moins, vous m'aimerez vous autres, et je vous traiterai tous les deux comme mes enfans.

A ces mots déchirans pour moi, je tombai à ses pieds, je les baignois

de larmes, et j'allois me faire connoître. Mais si les chagrins du passé se renouvellant dans son ame, il n'alloit plus voir Natalie d'un œil si favorable ; si même il refusoit de la voir !.... Je tremblois de détruire nos espérances, et dans le désordre où j'étois, mon père ne vit qu'un jeune homme amoureux et reconnoissant.

Le lendemain, j'arrive chez M. de Nelcour, le cœur tout palpitant de joie. Vous avez mis, lui dis-je, le comble à vos bienfaits ; et je viens vous en rendre graces. Ce M. de Vaneville, ce vertueux vieillard qui se consumoit de tristesse, et que le Ciel a voulu consoler..... Monsieur, adorez avec moi la main qui m'a conduit : M. de Vaneville est mon père. Oui, c'est de vous que le Ciel s'est servi pour me ramener à mon père ; c'est à vous Monsieur, que je dois l'espérance de le fléchir. Hâtez-vous d'appeler Natalie. C'est elle qu'il

dépend d'achever mon bonheur, et je veux l'y intéresser.

Elle vint. Je leur racontai ce qui s'étoit passé entre mon père et moi; et à mesure que Natalie apprenoit mon secret, son émotion, sa rougeur, son innocente et naïve joie me laissoit pénétrer le sien. Elle nous avoua qu'elle avoit pleuré mon absence, qu'elle avoit bien souvent gémi de ne pouvoir pas être jardinière avec moi; que son bon ange lui avoit prédit en songe qu'elle n'auroit jamais d'autre mari qu'Alexis; et qu'elle avoit fait vœu, si son rêve s'accomplissoit, que sous un berceau du jardin que nous cultiverions ensemble, nous élèverions un autel à cet ange consolateur.

Nous partîmes ensemble, M. de Nelcour, elle, et moi. Elle parut devant mon père, vêtue en simple villageoise; et sa grace, sa modestie, l'ingénuité de son langage, le naturel de son esprit, et cette teinte

de culture qui s'y laissoit apperce-voir, à son insçu, charmèrent no-tre bon vieillard. Sa beauté la ren-dit encore plus intéressante à ses yeux. Il témoigna combien il savoit gré à M. de Nelcour d'avoir cultivé son enfance ; il le retint trois jours chez lui ; et durant ces trois jours, il ne fut occupé que de notre ai-mable orphéline. Enfin, comme elle alloit retourner à Fleury : je suis dé-cidé, me dit-il, je vais écrire à votre père. Vous porterez ma lettre ; et si, comme je le présume, il ap-prouve ce mariage, vous l'amenerez avec vous. Dites-moi son nom, dites-moi le nom du père de Natalie.

Ce fut alors que je sentis frémir toutes les fibres de mon corps, et palpiter toutes mes veines.

Monsieur, lui dis-je, vous me voyez tremblant de l'aveu que je vais vous faire. Ce n'est pas assez de sol-liciter le consentement de mon père ; et puisque vous avez tant de bonté

pour moi, c'est d'abord mon pardon, ma grace qu'il faût implorer. Votre grace, reprit mon père avec étonnement ? Seriez-vous criminel ? — Oui, Monsieur, je le suis. Oui, c'est un fils coupable et repentant qu'il faut mettre à ses pieds ; si mes larmes vous touchent, c'est par-là qu'il faut l'attendrir ; car pour ne rien dissimuler à mon généreux protecteur, ma première jeunesse a peut-être causé de cruels chagrins à mon père. Comment cela, me demanda-t-il d'un air interdit et troublé ? — Par ma violence indomptable, par mes fougueux emportemens.

Il m'écoutoit, il frémissoit, ses yeux étoient attachés sur les miens, et je voyois le tremblement de ses genoux et de ses mains redoubler à chacune de mes paroles. Ah ! m'écriai-je enfin, au nom de la nature, au nom de votre sang, Monsieur, demandez grace pour un jeune in-

sensé qui s'est dérobé à son père, et qui depuis sept ans n'ose paroître devant lui. A ces mots je me prosternai. Ah ! malheureux ! c'est toi, s'écria-t-il en se précipitant sur moi et en me serrant dans ses bras ; et moi, suffoqué de sanglots, je me sentois inondé de ses larmes. Ah ! celles-ci sont douces, me dit-il ; laisse-les couler. J'en ai versé de plus amères. — Ah ! mon père ! mon père !

Me les pardonnez-vous ? — Oui, je te les pardonne, et tout est oublié, puisque tu m'es rendu. Mais tu ne viens pas affliger, désoler encore ma vieillesse ; quelle est donc cette jeune fille que tu veux épouser ? — Rassurez-vous, mon père : Mademoiselle de Léonval n'est pas indigne de porter votre nom ; à ces mots tout fut éclairci.

Venez, Monsieur, dit-il à M. de Nelcour, venez que je vous remercie. Que ne vous dois-je pas !

Vous me rendez mon fils, vous me le rendez corrigé. Et vous, fille d'un homme dont je chéris le sang, et dont j'honore la mémoire, venez faire avec votre époux les délices de mes vieux ans. Nous fûmes mariés dans ce même village; et pour habits de nôces, nous voulûmes garder ceux que nous avions à Fleury.

Tel fut le récit d'Alexis; et quand il eut fini, nous retournâmes vers son père.

Cideville, me dit celui-ci, à présent que vous savez tout, soyez notre conseil. Mes enfans se trouvent heureux auprès de moi; dois-je les y laisser? M. de Nelcour est d'avis que, dans ce petit coin du monde, menant ensemble obscurément une vie active et paisible, élevant nos petits enfans, heureux à peu de frais, et assez riches pour nous donner les plaisirs de la bienfaisance, nous formions comme une tribu d'amis de la campagne, que l'on bénira tous les jours.

Il a raison, s'écria Voltaire. Ce qu'il propose là est ma chimère favorite ; ils seront trop heureux de la réaliser. J'étois de l'avis de Voltaire ; mais lui, s'appercevant que Vauvenargue n'en étoit pas : Mes amis, nous dit-il, dans les temps de contagion il faut se tenir hors des lignes. Pensez donc que c'étoit alors le temps de la Régence. Et qu'elle étoit, dans ce temps-là, la place d'un homme de bien et d'une jeune et innocente femme ? Oui, j'aurois dit à ces deux époux : Tenez-vous là, faites-moi des enfans bien sains, bien vigoureux ; qu'ils aiment comme vous la Nature et la poésie, qu'ils apprennent de leur père à lire Virgile et Horace, et à cultiver leur jardin.

Vauvenargue sourit, et prenant la parole : je donnerois, dit-il, ce conseil à des ames d'une trempe molle et flexible ; car l'homme de ce caractère seroit bientôt vicieux par foi-

blesse, au milieu des vices du temps. Mais si je rencontrois un homme d'une probité vigoureuse, et dont la bonté naturelle eût autant de ressort que celle d'Alexis ; si à côté de lui je trouvois une femme habituée dès l'enfance à des mœurs simples et modestes et à se rendre heureuse par des goûts innocens ; je ne leur ferois pas l'injure de les tenir éloignés du monde ; je les presserois au contraire d'aller lui apprendre à rougir. Le rare mérite, en effet, que celui d'être bon parmi les bons ! C'est en face du vice, et du vice effronté, qu'il est beau d'être vertueux. Et puis pour acquitter la dette de la naissance et de la fortune, n'y a-t-il qu'à vivre en philosophe ? et le fils d'un homme de Loix n'est-il fait que pour végéter parmi les plantes de son jardin ? Que M. de Nelcour, qui a laissé dans le monde les débris de son opulence, reste tranquille dans le port, et s'y console de son

naufrage ; que M. de Vaneville, qui a blanchi sous le faix des devoirs d'une grande place, se repose après ses travaux ; cela est juste et j'y consens. Mais je veux que son fils, assez jeune encore pour s'instruire et pour se rendre utile, vienne à son tour payer le tribut de ses veilles, de ses talens, de ses vertus ; et que son aimable compagne vienne montrer à ses pareilles que leur dignité, leur bonheur, leurs plaisirs les plus purs, comme leur véritable gloire, tiennent à leurs devoirs fidélement remplis.

Tel fut, reprit Cideville, le sentiment de notre bon vieillard et celui des jeunes époux.

A la bonne heure, dit Voltaire ; cela est plus beau, j'en conviens. Mais si, dans le monde, Alexis devient un libertin, et Natalie une friponne, je le mets sur votre conscience ; et ce n'est pas moi qui réponds que cela n'arrivera point.

Non, c'est moi, dit Cideville: et comme ils ont passé déjà plus de vingt ans ensemble, aussi unis, et presque aussi amoureux l'un de l'autre qu'ils l'étoient à Fleury, tout occupés du soin d'élever leurs enfans, et de leur inspirer la bonté de leur ame, je crois pouvoir les citer pour exemple des vertueux ménages que le monde n'a point gâtés. Aussi leur père, qu'ils vont voir tous les ans dans sa retraite de Flamais, a-t-il fait graver sur l'autel qu'il a élevé dans son jardin, au bon Ange de Natalie, et sur lequel sont placés les bustes des deux époux, a-t-il fait, dis-je, graver ce témoignage que l'envie elle-même n'a jamais démentie :

Belle Aréthuse, ainsi ton onde fortunée
Roule, au sein furieux d'Amphitrite étonnée,
Un cristal toujours pur, et des flots toujours clairs,
Que jamais ne corrompt l'infortune des mers.

LA CASSETTE.

HORTENSE DE LIVERNON avoit reçu de la Nature des qualités qui se trouvent souvent ensemble dans une jeune femme, mais qui sont rarement d'accord : elle étoit née avec une ame honnête, un cœur sensible et un esprit léger. Elle avoit eu deux éducations qui ne s'accordoient guères mieux : l'une auprès de sa bonne mère, qui lui recommandoit sans cesse d'être modeste et raisonnable ; et l'autre devant son miroir, qui, tous les matins, lui répétoit qu'elle étoit belle, et faite pour avoir les plus brillans succès.

Dans la fleur de cette beauté, mariée au Marquis de Vervanne, elle vécut avec lui trois ans dans la plus parfaite union. On ne leur re-

prochoit que d'être dans le monde trop uniquement occupés l'un de l'autre. Ils avoient chez eux, disoit-on, assez le temps d'être amoureux, et l'on prenoit la liberté de les avertir, en ami, du ridicule qu'ils se donnoient.

Insensiblement le mari devint moins empressé, moins assidu; la femme, moins indifférente aux soins qu'on prenoit de lui plaire. Quand l'un des deux se faisoit attendre, on observa que l'autre regardoit moins souvent à sa montre, et n'avoit plus l'air si distrait. Les voilà, disoit-on, qui deviennent plus raisonnables; et l'on trouvoit bien juste qu'après une première ardeur, ce beau feu se fût ralenti : il n'y auroit pas eu moyen de vivre avec eux plus long-temps, si cet amour avoit duré.

Cependant, quoique l'espérance de succéder attirât chez la jeune femme un grand nombre de prétendans, et que, sans en flatter au-

cun, elle n'eût pas non plus l'air de dédaigner leurs hommages ; quoique, de son côté, le Marquis n'eut plus auprès d'elle ces assiduités gênantes qui rendent les maris importuns pour les aspirans, tout annonçoit encore entr'eux la plus heureuse intelligence ; et six ans s'étoient écoulés sans qu'on y eût apperçu le plus petit nuage, lorsque tout à coup l'on apprit qu'ils étoient séparés, et que la femme venoit d'être renvoyée à sa mère, au fond d'une Province, dans ce vieux Château solitaire de Livernon, que la veuve habitoit.

Cette nouvelle, qui tomba comme une bombe au milieu du monde, donna lieu à mille conjectures ; mais en se combattant, elles se détruisoient, et l'on ne savoit plus ce qu'on devoit penser de ce terrible événement. Hortense, naturellement douce et bonne, s'étoit fait pardonner sa beauté, son bonheur ;

et

et ni la malice des femmes, ni la légèreté des hommes n'osoit lui croire un tort sérieux et réel. Supposé même qu'elle en eût eu quelqu'un par accident, un mari qui lui-même avoit enfin repris le ton de la galanterie, et qu'on voyoit dans les coulisses protéger de jeunes talens, n'étoit peut-être pas au-dessus du reproche. Il auroit dû, en homme sage, dissimuler ce qui pouvoit fort bien n'être qu'une légèreté. Et le moyen de vivre ensemble, si mutuellement, on ne se passoit rien? Après tout, cette jeune femme avoit été parfaitement décente, et si bien que personne, avant cette aventure, n'avoit surpris en elle rien qui pût donner lieu au plus léger soupçon. C'étoit un mérite assez rare que celui de garder ainsi les bienséances, et une si bonne conduite méritoit des égards et des ménagemens. Surtout l'éclat d'une rupture, et le

brusque renvoi d'une femme à sa mère, étoit impardonnable dans un homme bien né. Mais ce qui rendoit le mari plus odieux encore, c'étoit la dureté qu'il avoit, disoit-on, de refuser aux larmes de sa femme la consolation d'emmener avec elle sa fille unique dans son exil : aussi, dès ce moment, fut-il regardé dans le monde comme un homme sans ame, comme un être dénaturé.

Pour lui, solitaire et sauvage, après l'emportement qui lui avoit fait divulguer son malheur, il s'inquiétoit peu de ce qu'on pouvoit dire et penser de lui dans ce monde où il n'étoit plus, et dont il ne vouloit plus être. Un soin plus cruel l'occupoit : c'étoit de détacher son cœur de cette femme si long-temps chérie.

L'infidélité dont elle étoit punie n'avoit que trop le caractère d'une évidence irrésistible, et le comble

de la foiblesse auroit été de chercher une excuse où il ne pouvoit y en avoir.. Eh ! comment douterai-je qu'elle fût coupable, disoit-il, après l'avoir moi-même surprise dans les bras d'un autre, dans les bras d'un ami perfide, qui ne venoit chez moi, qui ne me prodiguoit tant de soins, tant de complaisances que pour m'assassiner. Le traître ! il est parti, sa fuite l'a dérobé à ma vengeance ; et sans un autre éclat plus humiliant pour moi encore, je ne puis courir après lui. C'est lui qui, avec cet art flatteur et détestable où il excelle, aura séduit la malheureuse qui l'écoutoit peut-être innocemment, et qui, sans voir le piège, s'y laissoit attirer. Quel fléau que ces hommes séduisans et pervers, qui vont se jouant de l'honneur et du repos d'une famille ! Ah ! c'est l'oisiveté, la vanité des femmes, leur coquetterie imprudente, leur

crédulité insensée, leur inconstance qui les perd. Mais nous qui, tous tant que nous sommes, passons notre jeunesse à inventer des artifices pour abuser leur innocence et triompher de leur foiblesse, avec quelle rigueur nous les en punissons, si elles viennent à succomber! Moi, par exemple, moi, qui me suis fait aussi un triomphe de leur défaite, combien je le déteste aujourd'hui dans un autre, ce crime dont à peine je daignois m'accuser, et de quel châtiment cruel je punis une femme foible, et bien moins coupable que moi! Non, je ne la hais point; et après l'avoir adorée, je l'aime encore assez pour la plaindre et pour la pleurer. Mais par un mouvement involontaire, irrésistible, je me sens repoussé loin d'elle. Il seroit impossible à mon cœur d'approcher du sien. Je n'ai jamais manqué à la foi que je lui ai jurée,

elle seule a trahi ses sermens, elle m'a trompé. J'aurois beau l'adorer, je ne la verrai plus : ce seroit pour moi un supplice ; je croirois la revoir encore dans les bras d'un rival aimé : cette image est ineffaçable, elle me poursuivra toujours.

Alors, se rappelant ses trompeuses caresses, et le langage tendre qu'elle lui avoit tenu tant de fois, en présence même du perfide Onval qu'elle aimoit : Non, non, s'écrioit-il, jamais le souvenir de tant de perfidie ne sortira de ma pensée ; et l'image de mon rival est comme un spectre horrible qui se présentera sans cesse entre elle et moi. Elle me demande sa fille !..... Non, ma fille n'est plus la sienne. Elle a perdu le droit de l'avoir auprès d'elle. Ma fille n'ira point apprendre à flatter, à tromper, à trahir un crédule époux.

Etrange cruauté de l'amour-propre dans le cœur des hommes ! Mais plus ils sont honnêtes et sensibles, plus ils seront inexorables dans ce triste ressentiment.

Malheureux à l'excès, Vervanne fut neuf ans solitaire et inaccessible. Sa fille, élevée avec soin dans un Couvent, eut cependant la liberté d'écrire quelquefois à sa mère, mais sous les yeux de Madame l'Abbesse. La Marquise, dans ses réponses, ne lui exprimoit que vaguement le regret d'être éloignée d'elle ; mais le cœur maternel s'y soulageoit du moins par mille effusions de tendresse et d'amour ; et parmi les sages conseils dont ses lettres étoient remplies, la piété filiale, le respect pour un père, l'abandon à ses volontés étoient sans cesse recommandés comme les devoirs les plus saints.

Vervanne, à qui sa fille commu-

niquoit les lettres de sa mère, les lisoit en silence, les lui rendoit de même. Mais lorsqu'il étoit seul, livré à ses réflexions : Ciel ! disoit-il en gémissant, que de qualités estimables un moment de foiblesse et d'erreur a déshonorées ! Quel fonds d'honnêteté et de vertu, peut-être, un fol amour a dégradé !

Hortense, dans ses lettres, parloit peu d'elle-même, et rarement de sa santé. Cependant, comme Sydonie lui en demandoit instamment des nouvelles, elle n'avoit pu lui cacher qu'elle se sentoit affoiblie. C'étoit plutôt lui dissimuler que lui dire le dépérissement où elle étoit tombée, et aux yeux de sa propre mère, elle s'abstenoit de s'en plaindre ; mais comment le lui déguiser ?

La bonne Madame de Livernon s'apperçut du progrès du mal, et voulut y apporter remède. Ah ! ma mère, lui dit sa fille, le remède

ou plutôt le soulagement dont j'aurois besoin, ce seroit de voir mon enfant. Trois jours après, Vervanne reçut de madame de Livernon une lettre écrite en ces mots :

« Je ne puis plus vous cacher, » Monsieur, que la santé de ma fille » est sérieusement affectée. Elle demande Sydonie, elle desire ardemment de la voir. Dans l'état » où elle est réduite, vous n'aurez » pas la cruauté de lui envier cette » consolation. Bientôt peut-être, » hélas ? vous laissera-t-elle à vous-» même d'inutiles et longs regrets ; » car votre cœur est bon, et finira » par être juste. Epargnez-vous du » moins le remords déchirant d'avoir refusé à une mère la douceur » d'embrasser sa fille et de lui dire » adieu, avant de ..... Je ne puis » tracer ce mot funeste. Je suis » mère, et je touche au moment » de ne l'être plus. Accordez-nous,

» Monsieur, cette dernière grace : » je vous la demande à genoux, au » nom de la Nature. Dans un mois, » Sydonie sera de retour auprès de » vous ».

Le cœur du malheureux Vervanne fut navré de douleur à la lecture de cette lettre. Il n'y a donc, disoit-il, il n'y a donc que la mort qui puisse expier à mes yeux la faute d'un être fragile ! Il a fallu pour l'en punir, la laisser neuf ans dans l'exil, se consumer, s'éteindre ; et dans ce moment même où elle est expirante, je ne vais pas lui dire que tout est pardonné ! Oui, tout l'est dans mon cœur ; je donnerois mon sang pour prolonger sa vie. Mais pour elle, comme pour moi, quelle entrevue, et quel supplice ! Irois-je l'accabler de mon silence humiliant ? Irois-je, dans un cœur flétri par le chagrin, rechercher quelques sentimens, non pas d'amour, car le nom seul nous

en est à jamais funeste, mais d'une bienveillance généreuse et sincère ? Ah ! si l'amitié simple, l'amitié dont l'estime est la plus pure essence, pouvoit nous réunir, j'irois tomber à ses genoux. Mais l'homme qu'on ne peut regarder sans rougir, la femme dont il faut sans cesse s'efforcer d'oublier la honte, peuvent-ils jamais être amis ? Non, par pitié pour elle, je ne dois plus la voir. Mais du moins ne lui refusons pas une dernière consolation. L'amour même outragé, n'a pas le droit d'outrager la Nature. Dès le lendemain, Sydonie, accompagnée d'une femme fidelle et sage, partit pour Livernon.

Ah ! de quelle amertume fut mêlée, en voyant sa mère, la joie de cette aimable enfant ! Elle se souvenoit de l'avoir vue dans tout l'éclat de sa beauté ; elle eut peine à la reconnoître. Au lieu de ces roses si fraîches qui sembloient autrefois

éclore sur son teint, un rouge ardent perçoit à travers la pâleur de ses joues exténuées ; et ce feu d'une fièvre lente dont son sein étoit consumé, pétilloit dans ses yeux cavés par la douleur. Mais eût-elle été plus changée, ses larmes, son émotion, le tressaillement de son sein, ses cris de joie en voyant sa fille, lui auroient annoncé une mère. Une mère seule, en effet, peut ressentir, peut exprimer ces mouvemens inimitables : tout n'est qu'indifférence au prix de sa tendresse, tout est froid au prix de son cœur. Dès qu'elle put tenir serrée entre ses bras sa chère Sydonie, tous ses maux furent oubliés.

Ses nuits étoient cruelles ; une haleine sèche et brûlante n'échappoit de son sein que par convulsions, et en le déchirant. Mais lorsque le jour ramenoit son enfant auprès d'elle, la Nature sembloit suspen-

dre ses souffrances ; et sa fille croyoit la voir sortir d'un paisible sommeil. Près d'un mois se passa dans les effusions de leur tendresse mutuelle, et dans la douce intimité des entretiens les plus touchans. La vertu respiroit dans les conseils et les leçons qu'Hortense y donnoit à sa fille ; mais dans ces entretiens, où à chaque instant le père étoit nommé, l'époux ne l'étoit presque pas, et jamais il ne fut l'objet d'une plainte échappée à celle qu'il faisoit mourir de douleur.

Enfin, malgré l'illusion que cette tendre mère s'efforçoit de faire à sa fille, déjà se sentant épuisée, et croyant n'avoir plus que peu de jours à vivre, elle se résolut à l'éloigner ; soit pour lui épargner la douleur de recevoir ses derniers soupirs, soit pour se rendre à elle-même le moment de quitter la vie ; moins cruel et moins déchirant.

Allez, ma fille, lui dit-elle, allez retrouver votre père. Vous passerez l'hiver auprès de lui; et au printems, si je vis encore, vous obtiendrez de lui qu'il veuille bien permettre que vous reveniez près de moi. Dites-lui bien des choses tendres au nom de votre mère, qui l'a toujours aimé, qui l'aimera toujours. Alors mêlant ses larmes à celles que sa chère enfant répandoit dans son sein, elle lui fit présent d'une Cassette dont elle lui remit la clef; mais elle lui recommanda de ne l'ouvrir que lorsqu'elle ne seroit plus, et en exigea le serment. Sydonie, en pleurant sur les mains de sa mère, prononça le serment qu'elle lui demandoit, et partit le cœur déchiré.

Vervanne attendoit le retour de sa fille avec une pénible impatience. Quel tourment, disoit-il, que d'exercer les rigueurs d'une haine

que l'on ne ressent pas, et que d'être cruel avec un cœur sensible ! Ah ! si pour lui rendre la vie et la santé, il ne falloit qu'étouffer moi-même dans ses bras tous mes ressentimens ; si elle avoit le courage de le vouloir et de le demander ; l'amour jaloux, l'amour offensé, l'honneur même, l'impitoyable honneur auroit beau vouloir m'arrêter ; j'irois revoir, j'irois guérir et sauver cette infortunée.

Ces mouvemens si naturels à un bon cœur, et cependant si rares, redoublèrent de force, lorsque sa fille, après leurs embrassemens mutuels, lui dit dans quel état elle laissoit sa mère, et lui répéta les mots tendres qu'elle l'avoit chargée de lui dire en son nom. Ah ! mon père, ajouta Sydonie en pleurant, comment est-il possible qu'une femme aussi vertueuse, qu'une femme qui vous adore, qui n'a jamais cessé de

vous aimer, qui ne parle de vous qu'avec l'estime la plus profonde, qui mille fois m'a dit que mon premier devoir étoit de révérer mon père, de l'aimer, de le rendre heureux; comment est-il possible qu'elle languisse et meure loin de vous ? Vous m'avez dès long-temps imposé silence sur cet éloignement incompréhensible pour moi; et j'ai respecté la défense d'en vouloir pénétrer la cause; mais ..... Son père à ces mots l'arrêta. Ma fille, lui dit-il avec émotion, il est des secrets de famille qu'il faut ignorer à votre âge. Votre mère ne vous a pas témoigné le desir de me revoir, n'est-il pas vrai ? — Non pas expressément. — Eh bien ! croyez qu'entre deux époux qui conservent l'un envers l'autre tant d'estime et de bienveillance, il doit y avoir, pour vivre éloignés si long-temps, quelque motif que leurs enfans doivent s'abstenir de connoître.

Sydonie, en baissant les yeux, se tint dans le silence que son père lui commandoit; mais lorsqu'elle fut seule, son cœur se soulagea par ses soupirs et par ses larmes; et toutes les fois qu'elle étoit livrée à elle-même, elle ne cessoit de gémir

La femme qui l'avoit acçompagnée dans son voyage, l'avoit vue arrosant de pleurs la Cassette qu'elle tenoit soigneusement sur ses genoux. Elle observa que le même objet l'occupoit dans sa solitude, et que, sans ouvrir la Cassette, elle y tenoit ses yeux tristement attachés, ou la baisoit avec un saint respect, toujours en la baignant de pleurs.

Cette femme inquiète et de la cause et de l'effet de cette affliction continuelle, crut qu'il étoit de son devoir d'en instruire le père; et lui fit surprendre sa fille dans un moment où d'un œil attendri regardant la Cassette, elle disoit ces mots:

Je ne saurai donc son secret que lorsqu'elle ne sera plus !

Ma fille, lui dit le marquis, quel est donc ce petit trésor dont la vue vous cause tant d'émotion et de tristesse ? — Ce trésor ! Oui, mon père, répondit-elle, oui, c'en est un pour moi. Mais il m'est inconnu ; et je demande au Ciel qu'il ne me soit jamais permis de le connoître. J'ai promis à ma mère de n'ouvrir cette boîte qu'après . . . . . Elle n'acheva point, les pleurs lui étouffèrent la voix. En avez-vous la clef, lui demanda Vervanne ? — Oui, mon père, je l'ai ; mais je n'abuserai jamais de la confiance de ma mère. — A votre âge, ma fille, on est bien curieuse. — Oh ! non, mon père, on ne l'est pas jusqu'à l'impiété ; et j'ose répondre de moi. — Vous en serez plus sûre encore, lui dit-il, en laissant cette Cassette dans mes mains. La clef restera dans les vôtres.

Sydonie obéit et céda, mais avec cette répugnance que l'on éprouve en se séparant de ce que l'on a de plus cher.

Dans toute autre situation, un aussi honnête homme que le Marquis se fût fait un devoir de tenir pour inviolable le secret d'une mère confié à sa fille, sur la foi du serment qu'il resteroit scellé jusqu'à sa mort. Mais quelle force irrésistible ne devoit pas avoir pour lui la tentation de savoir ce qu'enfermoit cette Cassette? Bien assuré que ce ne pouvoit être qu'une espèce de Testament et de confidence dernière, quel intérêt n'avoit-il pas de voir comment l'ame d'Hortense alloit se dévoiler aux yeux de son enfant, et quelles vérités elle n'avoit voulu lui révéler que du fond du tombeau! Lui-même, quels regrets n'auroit-il pas un jour d'avoir tardé à s'en instruire! Il ne lui étoit pas possible de croire sa femme innocente; mais

il lui seroit doux encore de la trouver moins criminelle ; et quoique la douleur d'avoir été injuste dût être pour lui déchirante, il n'eût rien desiré plus vivement que d'avoir à s'en accuser. Il hésita long-temps, il combattit, il s'efforça de vaincre cette coupable envie, repoussant vingt fois la Cassette, et voulant se résoudre à la rendre à sa fille. Mais par un dernier mouvement, sa main, malgré lui décidée, brisa la fragile serrure ; et dès-lors il lui fut impossible de ne pas lire l'écrit, tracé de la main d'Hortense, que la Cassette renfermoit.

« Je veux, ma fille, disoit Hortense dans l'écrit qu'elle lui laissoit, vous donner en mourant une grande leçon. Je meurs déshonorée, et je meurs innocente. Mon malheur m'accuse d'un crime ; je n'ai eu que des torts, que je crois pardonnables. Mais ces torts, légers en eux-mêmes,

ont été graves en apparence ; votre père y a été trompé. Ne l'en accusez point ; l'erreur étoit inévitable : ma première faute a été de n'avoir pas su l'en garantir. J'ai cru pouvoir les mépriser, ces apparences dangereuses : j'ai mis une importance vaine à ce qui n'en avoit aucune ; je n'en ai mis aucune à ce qui devoit en avoir le plus. Fière des sentimens honnêtes que j'avois dans le cœur, j'ai défié l'estime publique et celle d'un mari homme de bien, de me manquer jamais. Sans reproche à mes propres yeux, je me suis flattée d'être au-dessus même du soupçon ; et sans avoir rien fait qui dût me rendre méprisable, je suis tombée dans le mépris et du monde et de mon époux. Ce mépris est, ma fille, le poison lent qui me consume et qui va me faire mourir. Ecoutez, méditez, et n'oubliez jamais ce qui a perdu votre mère.

J'épousai, à dix-neuf ans, l'homme le plus aimable, le plus estimable à mes yeux. J'étois malheureusement assez belle (je puis le dire, hélas ! sans vanité, dans l'état où je suis). Ce dangereux présent de la Nature seconda les soins que je pris de plaire à l'époux que j'aimois, que j'ai toujours uniquement aimé, que j'aimerai jusqu'au dernier soupir. Mais ce sentiment qui seul auroit suffi à mon bonheur, je n'eus pas le bon sens de voir qu'il devoit suffire à ma gloire. La vanité m'offrit d'autres succès dans les agrémens de mon âge. Je me permis d'aimer à plaire ; et en réservant à mon époux toute l'affection de mon cœur, je laissai ma frêle beauté jouir innocemment des hommages qu'on lui rendoit. Non que je fusse crédule au point d'y ajouter foi : je les savois frivoles, et souvent peu sincères ; ma mère avoit pris soin de

me les faire apprécier, et j'y attachois peu d'estime. Mais en voyant que mes pareilles, sans les estimer davantage, ne laissoient pas de s'y complaire, comme dans l'unique triomphe que la Nature et l'opinion nous eussent accordé, me disoient-elles quelquefois; je m'en laissai flatter comme elles. Votre père n'en fut ni surpris, ni jaloux. Notre tendresse mutuelle avoit pris un caractère qui nous sembloit inaltérable; votre naissance avoit rendu l'union de nos cœurs plus vertueuse et plus intime; et un sentiment doux, mais assez vif encore, avoit fait succéder le calme du bonheur à l'ivresse d'un fol amour.

Je jouissois donc pleinement de l'estime de mon époux. Je ne lui faisois pas mystère des soins qu'une jeunesse agréable et légère me rendoit dans le monde; et chez lui-même elle étoit reçue sans inquié-

tude et sans ombrage. Ma mère seule en avoit quelques craintes : non qu'elle eût aucun doute de l'honnêteté de mon cœur ; mais par un pressentiment sage, elle appréhendoit pour sa fille et le faux jour des apparences, et les fausses couleurs de la malignité.

Vous êtes bien sûre, ma fille, me disoit-elle, de la tranquillité du cœur de votre époux : comme moi, il lit dans votre ame. Mais êtes-vous aussi assurée que le monde soit juste ! Croyez-vous que l'envie, la vanité jalouse, et cette malice légère qui se joue à lancer des traits empoisonnés, ne porteront aucune atteinte à cet honneur si délicat, si tendre, si facile à blesser, que vous exposez imprudemment ? Je répondois, que l'innocence de ma conduite étoit si évidente, qu'à moins de se rendre odieux, personne au monde n'oseroit l'attaquer.

En effet, comme il n'y avoit dans mes actions, dans mes propos, dans la simplicité de mon caractère, rien qui ressemblât au manége de la coquetterie, et que tout naturellement je ne songeois qu'à être aimable, sans me glorifier d'être aimée, la méchanceté même voulut bien m'épargner. Mon mari donnoit, il est vrai, l'exemple de la confiance que l'on devoit avoir en mon honnêteté : sans froideur et sans négligence, il me laissoit une liberté dont il étoit bien sûr que je n'abusois pas : et à mon tour, je voyois sans alarme celle dont il usoit lui-même.

L'amour des Lettres, et singulièrement le goût du Spectale, qui faisoit son amusement, l'avoit comme engagé dans un cercle de connoisseurs ; et un ami que je m'accuse de soupçonner de perfidie, le Chevalier d'Onval, l'y avoit introduit

duit. Cette société se faisoit une occupation habituelle et intéressante de rétablir la gloire du Théâtre Français, elle attitoit les talens naissans; et de fréquens soupers où ils étoient admis, étoient le point de ralliement, et le rendez-vous des séances.

Je savois bien que de jeunes beautés y étoient également accueillies; mais persuadée que mon mari m'aimoit, et qu'il ne pouvoit rien aimer qui ne fût estimable, j'aurois rougi de le croire accessible à cette espece de séduction.

Cependant Orval, son ami, qui se disoit aussi le mien, me demandoit quelquefois si ces petits conciliabules de Théâtre, et ces intérêts de coulisses ne me causoient aucune crainte, m'offrant d'engager doucement Veryanne, son ami, à renoncer à ces liaisons, pour peu que j'en fusse inquiète.

Peut-être Onval n'avoit-il en vue que mon repos ; peut-être aussi lui-même auroit-il voulu le troubler. C'est un soupçon que je désavoue, mais qui plus d'une fois m'est venu depuis mon malheur. Il faut, me disoit-il souvent, il faut si peu de chose pour troubler le bonheur d'une ame délicate et sensible comme la vôtre ! Une ombre de soupçon, le plus léger nuage sur la conduite de mon ami, quelqu'honnête qu'elle me semble, me fait trembler et pour vous et pour lui. Hélas ! ma fille, c'étoit moi qui écartoit ces idées, en l'assurant que mon estime pour mon mari étoit inaltérable, et que jamais je ne m'abaisserois à craindre de pareilles rivalités. J'entendois mon mari lui-même louer les talens, la figure, les agrémens des filles de Théâtre ; mais comme il en parloit assez légèrement, je n'en ressentois dans

mon cœur aucune espèce de jalousie.

Enfin ce repos précieux de mon cœur et de ma pensée fut troublé par un événement auquel j'ai de la peine à croire, après l'avoir vu de mes yeux.

Mon mari m'avoit prodigué toutes ces parures de luxe qui étoient alors fort à la mode : j'avois des diamans d'une rare beauté, et dans ces bracelets, ces pendans, cette aigrette, et ce collier éblouissant, on remarquoit encore moins la richesse que l'art et le goût de l'Artiste : cependant, après avoir joui quelques années de ce frivole amusement de mon jeune amour-propre, je l'avois négligé. Depuis votre naissance, la qualité de mère ayant donné à mon caractère un peu plus de solidité, je ne me parois presque plus ; je vous les réservois, ma fille, ces diamans inutiles pour moi. Mais un jour en

cherchant parmi mes bijoux, une bague qu'Onval me demandoit pour en faire monter une pareille, disoit-il, je remuai l'écrin de ma parure; je le sentis léger; je l'ouvris; je le trouvai vide. Me voilà effrayée, comme vous pouvez croire. Un vol pareil étoit bien fait pour me troubler. Je n'en dis rien dans ma maison; mais j'en étois dans une peine extrême; et incertaine si je devois ou me hâter ou différer d'en inquiéter votre père, je consultai Onval sur la conduite que j'avois à tenir.

Non, me dit-il, ne lui en parlez point: il seroit inutilement affligé; il feroit du bruit; et le bruit gâte tout dans de pareilles aventures. A moins que le voleur n'ait eu la précaution de démonter vos diamans, on les retrouvera. La Police a des yeux de lynx; je me charge du soin d'éclairer ses recherches. Je lui donnai tous les détails dont la Police

avoit besoin pour reconnoître ma parure ; et je me reposai sur lui.

Le lendemain, il arriva d'un air riant. Bonne nouvelle, me dit-il ! Vos diamans sont retrouvés. Mon premier mouvement fut celui de la joie. Je n'avois pas dormi de la nuit ; ne doutant pas que le voleur ne fût chez moi, et n'osant soupçonner personne. Ah ! m'écriai-je, apprenez-moi bien vîte en quelles mains on les a retrouvés. C'est-là, s'il vous plaît, me dit-il, ce que vous ne saurez jamais. Ce seroit inutilement vous affliger que de vous l'apprendre ; et peut-être, après tout, le crime n'est-il pas aussi grand que vous le croiriez. Qu'il vous suffise d'être assurée de les ravoir incessamment ; c'est-là l'essentiel. Eh ! non, Monsieur, lui dis-je, ce ne l'est pas. J'ai l'esprit tourmenté de soupçons et d'inquiétudes ; et jusqu'à ce que le voleur me soit

connu, je craindrai de le voir dans tout ce qui m'approche. Non, me dit-il toujours en souriant, le voleur n'est pas dangereux; et il est en état de restituer son larcin, je vous en réponds. J'insistai; il céda. Je vais donc, me dit-il, vous calmer l'imagination. Mais donnez-moi votre parole que le secret de cette aventure sera inviolablement renfermé entre vous et moi. Ces mots jetèrent dans mon ame une lueur soudaine. Monsieur, ce que vous dites-là, et le ton dont vous me le dites me fait penser à mon mari. Est-ce lui qui a pris mes diamans? Qu'en a-t-il fait? Vous pouvez m'en instruire; je n'en ferai aucune plainte. Il a peut-être fait au jeu quelque perte considérable. En pareil cas, rien n'est plus juste que de s'aider de ce qu'on a; et mes diamans étoient à lui. Non, vous n'y êtes pas, me dit-il; mon ami

est trop sage pour jouer un jeu qui le réduise à de pareils expédiens. Vos diamans ne sont point vendus, et ils ne sont point mis en gage. Il en fait, je crois, un usage plus pardonnable. Du reste, j'ai pu me tromper ; et ce que j'exige de vous, c'est de voir par vos yeux si je ne me suis point mépris. Après cela, vous êtes sage ; et vous ne ferez point un crime de ce qui n'est, peut-être, qu'une légèreté, un caprice, une fantaisie, que sais-je ? un moment d'intérêt et d'enthousiasme pour un jeune et rare talent.

Je me sentis, à ces paroles, le cœur flétri, le sang glacé, la voix éteinte ; mais je renfermai ma douleur ; et d'un air aussi calme qu'il me fut possible de l'affecter : Comment, lui dis-je, vérifierai-je par mes yeux ce que vous me dites ? Rien de plus aisé, reprit-il : ce fut hier que Mélanie débuta dans un

rôle qui exige une grande parure ; elle étoit rayonnante de diamans ; tout le Public en fut frappé ; et moi, sur les indices que vous m'aviez donnés, je crus, je vous l'avoue, reconnoître votre dépouille. Demain elle jouera le même rôle ; allez l'y voir sans vous montrer. Mais encore une fois, belle et sensible Hortense, même après vous être assurée de la foiblesse de mon ami, ne lui en témoignez rien. Les éclaircissemens troubleroient sans retour le repos de votre maison, et empoisonneroient votre vie. Croyez-en un ami sincère, la douceur, l'indulgence, la dissimulation des torts qu'un mari peut avoir, sont les premières qualités d'une femme : quand le reproche est juste, loin de guérir la plaie, il ne fait que l'envenimer.

Vervanne avoit parlé souvent de cette Mélanie devant moi, sans ménagement, comme d'une jeune et

jolie actrice qui consoleroit le théâtre, disoit-il, de la vieillesse d'une Caussin ; ces propos n'étoient pas effacés de mon souvenir ; mais quoique toutes les apparences fussent d'accord, je ne pouvois me persuader qu'un homme à qui j'avois connu tant de délicatesse, eût voulu s'avilir à ses propres yeux, jusqu'à me dérober mes diamans pour les donner à une actrice. Je passai vingt-quatre heures dans les angoisses les plus cruelles. Il fallut ramasser le peu de force et de courage qui me restoit pour demander à madame de B..... une place au fond de sa loge. Je m'y rendis.

Le tremblement avec lequel j'attendis qu'on levât la toile, fut pareil à celui d'une victime qui attend le coup mortel. Mon saisissement redoubla jusqu'au moment où parut Mélanie. Elle entra sur la scène ; je la voyois de près ; je reconnus

mes diamans. Mes yeux à l'instant s'obscurcirent; un frisson me saisit; j'allois tomber en défaillance, je demandai à prendre l'air. On me mena hors de la salle, on appela mes gens, je montai en carrosse, et je revins chez moi m'abandonner à ma douleur. Ce qui achevoit de m'accabler, c'étoit d'avoir vu votre père, les yeux fixés sur la nouvelle actrice, et l'air ému de tous les sentimens que son rôle exprimoit, l'applaudir avec des transports d'ivresse et de ravissement.

Seule, au fond de mon cabinet, à demi renversée sur une chaise longue, dans le désordre du désespoir, c'en est fait, me disois-je, le cœur de mon mari est perdu pour moi sans retour. Le cruel! comme il m'a trompée! et à quel vil prix il a mis l'estime de lui-même, mon repos et notre bonheur!

Comme j'étois ainsi abîmée dans

des réflexions déchirantes, Onval arrive, il entre, il me voit toute en pleurs, pâle, éperdue, échevelée. O Dieu! s'écria-t-il, qu'ai-je fait? Et dans quel état mon imprudence vous a mise! Pardon, Madame, et mille fois pardon de tout le chagrin qu'elle vous cause. J'en suis moi-même au désespoir.

A ces mots, et de l'air d'un homme désolé, il s'étoit jeté sur mes mains, qu'il pressoit de ses lèvres avec mille sanglots. Ah! j'étois loin d'imaginer dans sa compassion rien qui pût blesser la décence. Mais celui qui seul m'occupoit dans ce moment, votre père entre tout-à-coup, et croyant surprendre son perfide ami dans mes bras: Traître, dit-il, en courant sur lui l'épée à la main, voilà donc pourquoi tu me quittois! Va-t-en, puisque tu es sans défense; va-t-en, ton lâche cœur est trop indigne de mes coups. Va périr

de la main de quelque infâme comme toi. Onval voulut parler. Sors, reprit mon mari, cesse de souiller ma maison. Et vous, Madame, me dit-il, avec une amertume qui a passé dans mon ame et qui l'a dévorée, est-ce donc là cette pamoison qui vous a fait quitter si subitement le spectacle ?

Indignée de cette insulte, j'allois répondre et l'accabler; il ne m'en donna pas le temps. Allez, Madame, me dit-il, la fierté sied mal au désordre où vous êtes. Dans dix minutes vos chevaux seront mis. Allez vous mettre décemment pour vous rendre chez votre mère; c'est dans ses bras qu'il faut désormais vous cacher.

Une femme plus courageuse ou plus raisonnable que moi seroit restée chez elle, et l'y auroit attendu, elle auroit dévoré une première injure, et avec le sang-froid de la

nocence, elle auroit obtenu le moment de se faire entendre. Mais j'étois foible et vive ; je ne sentis que mon outrage, et je ne vis que le contraste de mon honneur calomnié, et de l'indignité d'un homme qui, après m'avoir trahie, osoit me condamner sur une légère apparence, sans me donner le temps de me justifier. Je me retirai chez ma mère, résolue à ne jamais revoir l'inhumain, l'infidèle qui me déshonoroit.

Ma mère, après m'avoir entendue, voulut me résoudre à lui écrire. Moi, lui dis-je, descendre à des explications auxquelles il ne croiroit pas ! Moi recourir après l'estime d'un cœur indigne de la mienne ! Non, ma mère, puisque six ans d'une conduite irréprochable n'ont pas même obtenu de lui qu'il ait douté si j'étois criminelle, rien ne lui fera croire que je ne le suis

point. Il s'est accoutumé à voir dans ses sociétés des ames viles et corrompues, il me suppose leur bassesse, et capable lui-même des plus infâmes procédés, il me juge d'après son cœur. Qu'il le donne son cœur à une Mélanie. Il est aussi indigne de mes regrets que les vains ornemens dont il m'a dépouillée pour les prostituer. Ma mère auroit voulu m'adoucir; je fus inflexible. Elle lui écrivit cependant. Mais j'obtins que dans cette lettre, elle s'en tint à lui assurer que j'étois sans reproche, et à lui dire qu'en lui abandonnant mon bien, je ne demandois que ma fille.

Dans sa réponse il passa sous silence ce qu'il pensoit de moi : silence plus cruel et plus injurieux que ses injures mêmes ! et en me refusant ma fille, il ne me rendit que mon bien. Ainsi, ma chère enfant, se consomma notre rupture.

J'ai voulu que dans l'âge où vous serez instruite de mon malheur, la cause en fût connue. Ne faites pas à votre mère, et à votre mère expirante l'injure de penser qu'elle vous en impose. Si j'avois eu les torts dont je suis accusée, j'en aurois gémi en silence, ou j'en déposerois dans votre sein l'aveu avec le repentir. Mais le vrai tort dont je m'accuse, et dont je veux vous préserver, ce fut cette légèreté, cette confiance imprudente et présomptueuse qui, comptant sur le témoignage que je me rendois à moi-même, croyoit n'avoir plus rien à ménager : c'est-là ce qui a séduit et perdu votre mère. Je vous l'ai dit, j'ai passé ma jeunesse à écouter les vœux et à recevoir les hommages d'une foule de séducteurs ; et j'ai prétendu que jamais on ne m'accuseroit d'avoir été séduite. Aussi flattée de plaire, aussi vaine que celles

qui finissoient par être foibles, j'ai voulu seule être réputée exempte de foiblesse, infaillible et hors de péril au milieu des écueils dont je m'environnois. De l'estime de mon mari, je me suis fait un droit à sa confiance inaltérable. Lors même que les apparences ont été le plus contre moi, j'ai dédaigné de les détruire, et je lui ai fait un crime d'y avoir été trompé. Voilà, ma fille, les erreurs de ma vie. Je n'ai pu vous dissimuler le premier tort de votre père; mais c'est encore à moi que vous devez l'attribuer. Si j'eusse été moins dissipée, si plus uniquement occupée à lui plaire, je n'eusse pas laissé à ses desirs le temps d'errer à l'aventure, hélas! jamais peut-être n'eût-il aimé que moi. Profitez de mes fautes, et oubliez la sienne; aimez-le autant que s'il m'avoit toujours aimée, et lorsque vous serez épouse et mère, sou-

venez-vous que par une éternelle loi de la nature, la gloire, le repos et le bonheur d'une femme sont inséparables de ses devoirs.

On peut s'imaginer quelle impression fit sur l'ame de Vervanne la lecture de cet écrit. Désolé d'avoir méconnu cette ame vertueuse et pure, accablé du regret d'avoir empoisonné et abrégé ses jours; soulagé cependant comme d'un poids horrible du reproche qu'il lui avoit fait, impatient d'en aller expier le crime à ses genoux, et demandant au Ciel de la revoir au moins avant sa mort, dont il étoit la cause, il baisa mille fois les traits de cette main qui faisoit à son cœur tant de nouvelles plaies, mais qui en guérissoit une bien plus cruelle encore. Et parmi tous ces mouvemens, de quelle indignation son ame ne fut-elle pas soulevée, lorsque dans le récit de Valtense, il découvrit toute

la noirceur et toute la scélératesse du fourbe et du perfide Onval ! Ah ! dit-il, c'est donc moi que le Ciel a vengé en le faisant mourir en lâche et en infâme ! il passa la nuit à frémir, à pleurer, à demander à Dieu le temps de réparer ses injustices ; et le lendemain, avec sa fille, il prit la poste pour Livernon.

La surprise et la joie de la mère d'Hortense furent extrêmes, lorsqu'elle apprit que Sydonie amenoit son père avec elle. Mais en venant au-devant de lui, elle le supplia de vouloir bien ménager la malade, et de lui donner à elle-même quelques momens pour la disposer à le voir ; car une émotion si soudaine auroit pu la faire expirer.

Ah ! ma mère, lui dit Hortense, lorsque par degrés elle apprit que son mari venoit d'arriver, je suis plus mal que je ne croyois ! Qu'il vienne donc recevoir mes adieux, et

me pardonner les chagrins dont j'ai empoisonné sa vie.

Le premier mouvement de Verrane, en paroissant devant sa femme, fut de se jeter sur ses mains, de les baigner de larmes, et de lui demander pardon.

Vous êtes bien généreux, lui dit-elle, avec un regard attendri, puisqu'en me croyant criminelle, vous.... — Non, je ne le crois plus, non, je n'ai jamais dû le croire; mon estime pour vous devoit mieux résister à des apparences trompeuses. Mais enfin tout m'est éclairci. J'ai fait une infidélité à ma fille, j'ai ouvert sa Cassette; j'ai lu, et je n'ai plus été déchiré que de mes remords. Mais ces remords ne m'accusent pas de la honteuse infidélité dont vous m'avez jugé coupable. Croyez, Hortense, à la bonne foi d'un homme dont le cœur doit vous être connu. Dès que vous aurez eu

la force de l'entendre, vous le trouverez innocent, et digne encore de votre amour.

Ce peu de mots causèrent à sa femme une émotion si profonde, et des sanglots de joie et de tendresse si violens, si convulsifs, que l'on crut voir tous les frêles liens de son ame se briser à-la fois. Cette crise fut son salut. L'abcès qui étoit le foyer de son mal, en perçant tout-à-coup, s'épancha de son sein; et lorsqu'elle revint de l'évanouissement où elle étoit tombée, elle crut renaître à la vie. Les transports de la joie, à cette espèce de miracle, éclatèrent dans le château : il ne retentissoit que d'actions de graces et de vœux portés jusqu'au Ciel. Les soins de l'amour d'une mère, ceux d'une fille et d'un époux se réunirent pour achever ce prodige de la Nature; l'art y joignit tous ses moyens, et dans peu de temps la

malade fut en pleine convalescence.

Alors, avec une douceur charmante : Vous m'avez donc toujours aimée, dit-elle à son époux ? C'est à cette persuasion délicieuse qu'est attaché pour moi le plaisir de revivre.

Vous en allez juger, lui répondit Vervanne en lui montrant l'écrin où étoient enfermé ses diamans. La voilà cette parure, un moment profanée, sans avoir cessé d'être à vous. Ecoutez-moi tranquillement et en silence ; car ce n'est plus à vous, mais à cette bonne et digne mère que je m'en vais parler.

Il fut un temps, vous le savez, Madame, où le luxe des diamans étoit un objet de décence : ce temps ne fut pas long ; et bientôt l'avilissement de la plus riche des parures en dégoûta les honnêtes femmes. Dès la troisième année de notre mariage, Hortense y renonça : ses dia-

mans furent oubliés, et enfermés dans cet écrin.

La maladie du bel-esprit, épidémique dans ce temps-là, m'avoit gagné moi-même. J'étois d'une société qui croyoit présider à la Littérature. Le Théâtre, sur-tout sembloit être notre domaine : nous étions les conseils, les patrons des Acteurs ; mais la faveur la plus marquée étoit réservée aux Actrices ; et plus d'un, parmi nous, leur rendoient des soins assidus. Je ne fus jamais de ce nombre : jeune époux d'une femme aimable, et encore plus jeune que moi, je n'avois, grace au Ciel, aucune envie de lui être infidèle. Mon goût pour le Théâtre étoit mon seul attrait. L'un de nos connoisseurs, le Chevalier d'Onval, avoit tant fait par ses souplesses, qu'il s'étoit lié avec moi de ce qu'on appelle amitié. Il avoit de l'esprit, du goût, de la culture ; et une espèce de phi-

losophie qu'il affichoit, m'ayant persuadé qu'avec une pointe de galanterie et de libertinage, il ne laissoit pas d'avoir encore un fonds d'honnêteté, je m'étois pris dans ses filets. Il venoit chez moi fréquemment; et comme il ne me sembloit pas plus empressé auprès de ma femme que ne le permet la bienséance, je ne me défiois point de lui. J'étois plus loin encore de me défier d'elle. Mais quel piège le fourbe osa nous tendre à tous les deux!

Dans l'un de ces soupers où notre cercle d'Amateurs daignoit admettre les talens, une Actrice des plus célèbres amena et recommanda une jeune et belle aspirante, dont le début étoit annoncé. Cette jeune personne s'appeloit Mélanie. Elle devoit débuter dans un rôle où le costume exigeoit, disoit-on, une parure de diamens; elle n'en avoit

pas encore ; elle en étoit humiliée. Ceux de son amie étoient connus ; elle ne vouloit pas qu'on dît que sa parure fût empruntée.

Cette délicatesse est louable, lui dit à demi-voix le Chevalier d'Orval ; mais si un ami vous faisoit le plaisir de vous prêter des diamans qu'on n'eût pas vus sur le Théâtre ?.... Assurément, dit Mélanie, j'en serois très-reconnoissante. Marquis, me dit négligemment le Chevalier, tu peux lui faire ce plaisir-là : ceux de ta femme sont oubliés dans un écrin ; et sans qu'elle s'en aperçoive, il est aisé de les lui dérober pour cinq à six jours seulement. Je réponds, moi, que Mélanie en aura soin, et qu'ils seront fidèlement rendus. J'eus la foiblesse d'y consentir ; j'eus le tort bien plus grave encore d'en faire mystère à ma femme. De là tous les malheurs dont nous avons été les deux innocentes victimes.

Vous

Vous savez quelle impression fit sur l'ame d'Hortense la vue de ses diamans ; vous savez avec quelle adresse le fourbe lui avoit préparé ce coup de Théâtre accablant. Il l'observoit ; il la vit sortir du spectacle ; il me quitta pour venir la séduire, en feignant de la consoler. L'évanouissement d'une femme dans [illegible] avoit fait du bruit, je l'entendis nommer autour de moi, je quittai le spectacle, et j'arrivai chez [illegible] avec l'inquiétude de l'amour le plus tendre. Jugez de la révolution qui se fit dans mon ame en entrant dans son cabinet.

O Dieu ! quel tissu de noirceurs, s'écrie Hortense, et quel horrible caractère vous venez de me dévoiler ! J'en suis vengé, reprit Vervanne. Connu pour un Aventurier, rebuté, mécontent de l'être, son insolence a provoqué le châtiment qu'il méritoit ; il l'a subi en lâche ; et il est mort comme il devoit mourir.

Mais nous, Hortense, que de peines nous auroient épargnées à tous les deux quelques mots d'éclaircissement! Non, sans la pleine intimité d'une confiance qui n'admet aucune espèce réticence, il n'y a jamais d'estime inaltérable pour les cœurs même les plus unis. L'inquiétude, le soupçon couve et germe dans le silence : si la plainte diffère de s'exhaler, elle s'aigrit : il faut couper racine aux mésintelligences du moment qu'elles naissent, et l'on a eu raison de dire que le soleil ne doit jamais laisser en se couchant de nuage entre deux époux.

J'espère, mon ami, lui dit Hortense en lui tendant la main, que vous serez fidèle à une si sage maxime : moi, je promets de l'observer jusques à mon dernier soupir.

Fin du Tome second.

TABLE
DES CONTES
DU TOME SECOND.

L'ÉCOLE DE L'AMITIÉ, *Page* 1
LE FRANC BRETON, 106
L'ERREUR D'UN BON PERE, 191
LA CASSETTE, 262

00101959

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 21 October, 2015